



**RED
DRESS
I N K.**



Poonam Sharma

*Une
célibataire à
Los Angeles*

POONAM SHARMA

***Une célibataire
à
Los Angeles***

Résumé

Quand je dis que je suis avocate et que je vis à Los Angeles, les gens s'imaginent toujours que je passe mes journées en maillot de bain, au bord d'une piscine, en compagnie de George Clooney. Eh bien, ils se trompent...

La réalité est en effet un tantinet plus compliquée. Le soleil et la mer, je ne les vois pour ainsi dire jamais puisque je passe plus de douze heures par jour enfermée dans un bureau à déjouer les pièges que me tendent mes collègues pour me piquer ma place. Quant aux hommes, c'est à peine s'ils me remarquent. Ce qui n'est pas étonnant, d'ailleurs. Comment une petite brune, genre brindille, pourrait-elle rivaliser avec toutes ces naïades blondes aux formes parfaites qui peuplent les rues de Los Angeles ? Enfin, n'allez pas non plus vous imaginer que ma vie est un enfer, car il se trouve que j'ai les meilleurs amis du monde et que je suis sur le point d'obtenir la promotion de mes rêves...

J'entends encore la voix de ma mère qui me disait : « Mieux vaut être enviée que passer inaperçue. » Sur le principe, j'étais d'accord. Mais durant cette réunion du vendredi matin, je suis sûre que si je me penche un peu plus à gauche pour éviter d'être foudroyée par le regard jaloux de Stefanie, je vais dégringoler de ma chaise.

Pour info, le cabinet d'avocats de Beverly Hills où je travaille compte huit autres associés juniors qui espèrent décrocher les deux seules promotions qui s'offrent à eux. Personnellement, je défends les intérêts d'un des plus gros clients du cabinet et je prends ma carrière très au sérieux. Mais je n'ai pas la prétention de croire que la mauvaise humeur de Stefanie a quelque chose à voir avec la qualité de mon travail. Si elle a pris l'habitude de m'observer comme si j'avais une cible au beau milieu du front, c'est parce que je suis la seule autre candidate sur les rangs.

Une heure avant la réunion, elle a ricané dans l'ascenseur.

— Pas mal, le choix de tes chaussures pour une réunion générale !

Comme si je ne pouvais pas porter ces sandales au bureau! Heureusement pour moi, je sais ce que je fais. Ces chaussures Dior vert émeraude sont super mignonnes et parfaites pour le boulot.

Il est possible que Stefanie ne m'aime pas, tout simplement. Si tel est le cas, je n'ai vraiment pas le temps de me demander pourquoi. Lorsque j'étais au lycée d'Hermosa Beach, j'étais la seule Indienne, ce qui m'a vite appris à ne pas tenir compte des regards curieux des autres élèves. Cela me laissait totalement froide. Ce n'était qu'un des nombreux effets secondaires de ce qu'on appelle la différence et la difficulté d'intégration.

Bien que je n'aie absolument rien fait à Stefanie, cette tension commence à poser problème. Je me demande si mes collègues s'en rendent compte. Pourquoi choisir de laisser paraître ainsi ses émotions aux yeux de tous ? C'est comme si je décidais, moi, de porter ma panoplie d'infirmière coquine à une réunion de la faculté de droit. Ou mon soutien-gorge en guise de chapeau. C'est totalement illogique. N'en déduisez pas que je suis insensible, seulement j'ai appris à contrôler mes émotions. L'observateur occasionnel pourrait se dire, en constatant mon manque de réaction, que cela ne me fait ni chaud ni froid. Mais je me console à l'idée que Raj, mon fiancé, sait très bien - lui - ce qu'il en est.

Ou du moins... il le savait.

A en juger par le silence dans lequel il s'enferme depuis quelque temps, je me dis que Raj a peut-être besoin d'un pense-bête... Je jette un coup d'œil sur mon BlackBerry pour la huitième fois de la matinée. Pas de nouveaux messages.

Deux semaines... et toujours pas un mot de lui. Il y a des moments où les hommes se conduisent comme des femmes !

En fait, il a totalement disjoncté. J'avais la ferme intention de l'aider à comprendre

pourquoi... à condition bien sûr qu'il se décide à répondre à mon appel. Ou plutôt à mes appels. Bon, d'accord : deux coups de fil, deux e-mails et un texto depuis qu'il a accepté cette mission de conseil à Londres, soit quatorze jours. L'idée qu'il m'écarte de sa vie aussi facilement me donne l'envie furieuse de projeter mon BlackBerry contre le mur.

Naturellement, ce genre d'éclat à une table de conférences est impensable. Sauf si vous êtes un client, auquel cas on vous pardonne tout, même d'essayer de fumer la table de conférences si ça vous chante ! Sans compter que personne ne le saura jamais... A la Steel Associates, nous faisons tout pour cela. Les apparences comptent beaucoup à Los Angeles, et plus encore au sein de notre cabinet d'avocats spécialiste des stars. La Steel est la société la plus prisée de la ville dans le domaine de la médiation conjugale et du divorce. Notre culture d'entreprise est le sang-froid, notre marque de fabrique, la discrétion.

Niles, un des associés principaux, prend la parole.

— Il est vrai que nos clients comptent sur nous pour notre expertise en matière de droit. Mais ils attendent également que nous les aidions à éviter les gros titres dans les journaux. J'ai cru comprendre qu'il y avait quelques... complications avec votre dossier, Monica? Pourriez-vous nous en dire plus?

Tous les regards sont braqués sur moi. Je me reproche *in petto* d'avoir considéré l'absence de Raj comme une excuse pour ignorer mes sourcils.

Au départ, j'étais une brunette minuscule qui courait dans tous les sens pour faire son trou dans le monde ingrat des top models géants. Par la suite, j'ai choisi de faire carrière dans une partie du pays où être une « femme trophée » est considéré comme une aspiration légitime. J'étais habituée aux femmes en survêtement ultramoulant et au bronzage artificiel qui bloquaient les files d'attente aux caisses de tous les Whole Foods du quartier ouest pour acheter... un simple avocat. Malheureusement, je ne suis pas habituée à être le centre de toutes les attentions.

Je résiste au besoin impérieux de me regarder dans la fenêtre de la salle de conférences pour voir quelle tête j'ai.

Je m'éclaircis la gorge.

— Avec plaisir, Niles. Je tiens à ce que vous sachiez tous qu'en dépit des récents événements, le dossier Camydia est loin d'avoir été aussi difficile à gérer que certains de mes autres dossiers.

Camydia ? Croyez-moi, ce n'est pas ce que vous pensez !

Surnommés les « Camydia » par la presse grand public, Cameron et Lydia Johnson sont devenus - lorsqu'ils ont commencé à se fréquenter - le couple « à la mode » de Hollywood. Ils étaient le rêve incarné de tous les journalistes de presse dans la mesure où ils séduisaient toutes les couches de la société sans exception aucune. Lydia était une petite brune à la peau ivoire et à la poitrine généreuse, une fille courageuse issue d'un ghetto du sud de Philadelphie. Elle avait commencé à chanter dans une chorale de musique religieuse du centre-ville, qui regroupait des gens de toutes origines, et s'était vite retrouvée en tête des hit-parades. Cameron, lui, était le fils d'un agent de change afro-

américain de Harlem au succès modeste, et sortait tout droit d'une école privée très cotée. Pour se rebeller contre un père célibataire et dominateur, il avait préféré le ballon de basket aux examens d'entrée à l'université. Ils se sont rencontrés à une réception très courue à laquelle étaient invités des célébrités et des athlètes professionnels, tous au sommet de leur carrière. Et le feu d'artifice qui a suivi était visible jusqu'à Las Vegas.

Mais après deux ans de vie commune dans une résidence de Malibu à vingt millions de dollars, leur relation a commencé à tourner au vinaigre. Le jour même de la sortie du dernier album de Lydia, son ancien agent a publié un livre dans lequel il prétendait qu'elle chantait en play-back lorsqu'elle était en tournée. Quant à Cameron, le bruit courait dans les vestiaires que ses virées nocturnes dans des fêtes assez chaudes avaient failli lui coûter son contrat au NBA. Pour résumer, disons qu'il suffit de peu de chose pour faire sombrer un mariage entre célébrités : la rumeur que la cote de l'un ou de l'autre commence à baisser. C'est en donnant au couple le nom de « Camydia » sur la base de leurs patronymes respectifs - un nom qui rime avec celui d'une maladie vénérienne bien connue — que les médias ont souligné le côté... brûlant de leur actualité. Le bruit a couru, notamment, que Cameron avait été vu en ville avec une blonde non identifiée.

Je reprends le fil de mon exposé.

— Cela dit, nous soupçonnons la fuite de venir d'un membre du personnel de Cameron et Lydia. Samedi soir, des paparazzi ont envahi la résidence de Malibu juste au moment où ils quittaient la maison dans deux voitures différentes. Lydia m'a affirmé qu'il ne fallait en tirer aucune conclusion, qu'elle allait juste dîner avec une amie et que lui avait rendez-vous au gymnase avec des copains. Mais ce matin, dans toutes les feuilles de chou *people*, on raconte qu'ils ont été vus chacun avec un autre partenaire. Cette semaine, nous nous efforcerons donc de limiter les dégâts.

La Steel Associates est une sorte de commando de marines spécialisé en droit du divorce chez les célébrités. Nous nous chargeons de tout, du conseil au divorce en passant par la médiation, selon les cas de figure. Ce qui est sûr, c'est que nous avons obtenu un prix pour nos stratégies axées sur les relations publiques, dans une ville où les ragots valent leur pesant d'or et où le divorce n'est pas seulement un sujet de conversation ou un chiffre de plus dans les statistiques. Aux yeux de nos clients, le divorce va bien au-delà du simple cœur brisé ou du compte en banque épuisé. Dans cette ville, le seul fait de prononcer ce mot peut créer une onde de choc dans l'opinion publique. Qui restera propriétaire de la maison de Napa ? Qui aura la responsabilité d'assurer à leurs loulous de Poméranie la continuité de leur suivi psychiatrique ? Quelle baisse de popularité auprès des femmes appartenant à la tranche d'âge des 18-34 ans leur coûtera un divorce ? Et quelles seront les retombées sur les ventes de disques ? Serait-il préférable de différer la nouvelle, d'attendre que les Emmy Awards soient passés ?

Toutes ces questions sont importantes, et c'est la raison principale pour laquelle les *people* viennent nous trouver. Nous n'avons peut-être pas de logiciel digne de ce nom grâce auquel nous pourrions traiter toutes les variables possibles et faire une évaluation des coûts pour chacune des parties, mais nous donnons les meilleurs conseils que l'argent permette d'obtenir. Car qu'ils soient seuls ou en couple, ces gens veulent toujours savoir

quels choix leur sont proposés. Ils veulent pouvoir évaluer les conséquences de leurs accords et faire en sorte que leur carrière en souffre le moins possible.

Disons que je fais un travail à la fois de médiatrice, d'avocate et de thérapeute conjugale. En un mot, de conseil en communication pour célébrités. Encore que... Depuis peu, Cameron et Lydia ont tendance à me considérer comme baby-sitter à temps plein !

Compte tenu de l'état actuel de ma propre vie privée, mon côté « thérapeute conjugale » est plutôt risible. Malgré tout, un des effets secondaires positifs de mon choix de carrière, c'est qu'instinctivement, je minimise les dommages collatéraux de ma vie. Depuis mes fiançailles il y a trois mois, je porte ma bague sur une chaîne autour du cou. Tant que les gens remarquent la chaîne qui sort de dessous mon col, je me sens bien. Il faut dire qu'à part ma cousine Sheila, personne ne sait que Raj et moi *prenons le temps de la réflexion*, selon ses propres mots.

Sans se démonter, Stefanie m'interrompt avec un large sourire :

— Depuis quand faut-il croire tout ce que nos clients nous disent? Les gens célèbres seraient-ils soudain devenus dignes de confiance ?

Eclat de rire général. Je me joins aux rieurs.

Puis je réponds d'un air très aimable, comme si nous étions les meilleures amies du monde :

— Certainement pas. J'essaie juste de m'assurer que tout le monde est au courant des récents développements de la situation. C'est bien pour cette raison que nous sommes ici, messieurs, non ?

Stefanie reste - en apparence - d'un calme olympien. Mais elle m'en veut de feindre une telle sérénité. Je jurerais que l'une de ses longues mèches ondulées de cheveux bruns vient de se dresser sur son épaule pour siffler dans ma direction, tel un serpent... Si ma grand-mère indienne, ô combien superstitieuse, était dans cette pièce, elle n'hésiterait pas à se lécher le doigt et à le faire glisser le long de ma joue, une sorte de bouclier improvisé pour lutter contre le mauvais œil tant redouté.

Si je n'étais convaincue qu'une réaction de ma part alimenterait à coup sûr ce stéréotype si répandu dans les entreprises - à savoir l'incapacité d'une femme à faire équipe avec une autre —, je choiserais peut-être de réagir. Au lieu de cela, je respire un grand coup, je décoche à ma collègue un sourire radieux, puis je marque une courte pause avant de me tourner vers Niles.

— N'oublions pas que Cameron et Lydia sont des clients très importants pour notre société.

Lorsque Cameron et Lydia nous ont contactés pour la première fois, ils n'en étaient qu'à la Phase 1 (selon les expressions employées ici). En d'autres termes, ils se disputaient comme des chiffonniers et envisageaient même une séparation provisoire, mais ils étaient encore bien trop attachés l'un à l'autre pour s'engager sur cette voie.

Jonathan, mon collègue et ami qui travaille avec moi sur ce dossier en tant qu'associé junior, intervient à son tour :

— Je suis d'accord... Nous avons donc préparé pour commencer une recommandation prévoyant un partage des actifs. Nous la soumettrons à nos clients.

Je commence à faire passer autour de la table des exemplaires du dossier. Inviter tous les participants à faire des suggestions est toujours valorisant pour un associé en début de carrière, et Jonathan et moi faisons équipe pour faire bonne impression. Encore qu'il n'ait aucun besoin de mon aide. Jonathan a le rare privilège de jouir à la fois d'un optimisme inconditionnel et d'un relativisme moral, ce qui prouve bien qu'il était prédisposé à devenir avocat à Los Angeles...

Niles feint la surprise.

— Mais je croyais qu'il s'agissait d'une médiation. Quand se sont-ils aventurés sur le terrain du « partage des actifs » ?

Ricanements autour de la table.

— En fait, notre stratégie consiste à leur montrer en quoi consisterait une telle démarche, en espérant qu'ils prennent conscience de la situation. Une façon de leur forcer la main pour qu'ils reviennent sur leur décision.

Regards silencieux de toutes parts. Les âmes charitables ne tiennent pas très longtemps dans notre cabinet.

Je m'empresse donc d'ajouter :

— Naturellement, quelle que soit leur décision, le temps facturé reste le même.

La tension ambiante se dissipe de façon presque palpable. Niles lève le nez de son exemplaire du dossier et ajoute :

— Parfait. J'apprécie votre créativité, mais si nous adoptons cette stratégie, vous devez absolument leur suggérer de prendre chacun un des jumeaux de Poméranie. Nos clients sont peut-être trop narcissiques, trop attachés à leur image et à leur style de vie pour avoir des enfants, mais je vous parie que la seule idée de — séparer leurs « enfants de substitution » les poussera à divorcer en deux temps trois mouvements.

Il a raison d'ironiser. Environ 75 % de nos dossiers ne font que frôler la médiation pour aboutir à un divorce. Lorsque le mari et la femme divorcent sur-le-champ, la Steel fait des bénéfices plus importants sur une période de temps plus courte que si leurs clients choisissent de « réfléchir ». Niles nous a fait clairement comprendre qu'il voulait que ce dossier soit clos au plus vite, et, en général, je suis d'accord. Je dirais même que je les aurais poussés sans trop de ménagement devant le tribunal pour la bonne et simple raison que plus je traite de dossiers dans l'année, plus mon bonus est élevé. Mais dans le cas précis des Camydia, je ne suis pas convaincue. A l'inverse de la plupart des clients huppés de notre cabinet, ces deux-là ne se combattent pas comme s'ils voulaient se faire du mal... C'est comme s'ils avaient *besoin* de se faire du mal. J'en veux pour preuve leur premier rendez-vous à la Steel Associates avec Jonathan et moi.

Cameron s'est caché la tête dans ses grosses mains avant de caresser son crâne chauve.

— Je lui ai dit que ce n'était pas moi dans ce fichu Jacuzzi! Elle est capable de croire ce torchon, mais moi non ! Pourquoi, bon sang ?

Penché vers nous sur sa chaise, il paraissait aussi paumé que tous les clients habituels. Jonathan et moi nous sommes contents de l'écouter avec sympathie, en essayant de n'être pas éblouis par l'éclat du solitaire canari à son auriculaire, ni par les clous d'oreilles de la taille de noisettes qui dépassaient de ses lobes.

Il était là, devant moi, agité de tics nerveux.

— Si je l'avais fait, je comprendrais. Mais c'est faux! Et elle ne veut même pas en discuter avec moi ! Elle se contente d'avalier tout ce que sa fichue éditrice lui sert... Et après, j'apprends par mon agent que ma propre femme a décidé de prendre l'avion avec ses copines pour passer une semaine à Cabo San Lucas. Un jour, je suis revenu du golf et elle n'était pas là! Comment peut-on quitter — la ville sans en parler d'abord à son mari, sans même lui donner un coup de fil ?

J'ai résisté à l'envie de le prendre dans mes bras, sachant très bien ce qu'on peut ressentir quand on est largué sans avoir ne serait-ce qu'une simple adresse au cas où... Je me suis contentée de tripoter la chaîne que je porte à mon cou. Mais avant de courir le risque de consoler ce pauvre garçon - ce qui aurait donné l'impression que je prenais son parti -, Lydia est revenue des toilettes à toute vitesse. Une vraie tornade ! Elle s'est assise en ôtant d'un geste brusque ses lunettes de soleil à la monture blanche, laissant apparaître des yeux bleus magnifiques où se lisait la colère. Puis elle lui a lancé à la figure :

— Alors maintenant, il faut que je te dise *où je vais* à chaque minute de la journée ? Dis-moi, Cameron, est-ce que je sais toujours où tu es, toi ? *Hein ? Dis-le-moi !* Tu ne serais pas en train de me prendre pour une femme-objet par hasard, un objet qui t'appartient ?

Elle a croisé les jambes et, les yeux bouffis, m'a regardée avec un air de défi.

Cameron s'est alors tourné vers Jonathan.

— Mais qu'est-ce qu'elle raconte ? Comment suis-je censé me comporter avec une femme pareille ?

Elle a répondu aussitôt, en surjouant un peu :

— Cameron... tout ce que j'ai dit est la vérité. Il semble que tu l'oublies un peu, ces derniers temps.

Cameron s'est adossé à sa chaise en jetant un coup d'œil vers elle.

— Oh, ça va!...

Je suis intervenue aussitôt.

— Lydia, je comprends ce que vous voulez dire. Vous revendiquez l'égalité. Et vous, Cameron, vous voulez communiquer. Ce sont des objectifs intéressants, mais il faudrait commencer par faire preuve d'empathie l'un envers l'autre. Lydia, Cameron vient de nous expliquer ce qu'il a ressenti en vous voyant réagir à l'article du tabloïde. L'essentiel, dans une réconciliation, c'est de faire la différence entre les émotions et les actes, et d'essayer d'améliorer la communication. Une fois que vous aurez compris chacun les motivations de l'autre, vous pourrez décider si oui, et comment, vous pouvez faire en sorte que votre

couple fonctionne mieux. Alors, Lydia, êtes-vous disposée à tenter le coup ?

Elle a soupiré, a sorti une cigarette de son sac à main et, d'un haussement de sourcils, m'a fait signe de continuer. Difficile pour moi d'évoquer *l'interdiction de fumer* dans l'immeuble! C'est un peu comme si je lui avais fait remarquer qu'on voyait les racines de ses cheveux sous sa teinture châtaine... J'ai donc décidé de renoncer à ce combat pour un autre.

Cameron a murmuré :

— Mon cœur, pourquoi tout ça? Qu'est-ce qu'il te prend?

Elle lui a jeté la fumée en plein visage en répondant d'une voix sifflante :

— Rien. Absolument rien.

Cameron a regardé Jonathan comme s'il cherchait une complicité entre hommes sur l'irrationalité des femmes, puis il a lâché :

— Incroyable, non ?

Lydia s'est redressée sur sa chaise et s'est mise à se payer la tête de Cameron.

— Si je comprends bien, ma fumée te dérange ? Tu veux que je te dise ? Peut-être qu'avec un peu de chance, ta nouvelle copine de Jacuzzi n'éprouvera pas le besoin de fumer après l'amour. Oh, attends une minute ! Pourquoi dire « peut-être » ? Tu sais si elle fume ou non après l'amour puisque tu as déjà couché avec elle!

Cameron a tapé du poing sur la table, ce qui lui a valu un regard vaguement réprobateur de ma part.

— Puisque je te dis que je n'ai pas couché avec elle !

Elle a rétorqué aussitôt, en continuant à lui souffler de la fumée dans la figure :

— C'est ça! Et moi, *je ne fume pas...*

Je suis intervenue :

— Allons, allons ! Il est clair qu'il y a beaucoup de souffrance et de désarroi dans cette pièce. Mais ne perdons pas de vue pourquoi nous sommes ici. Nous devons avancer et tenter de démêler la situation ensemble. Vous avez fait le premier pas en venant nous voir, alors, maintenant, laissez-nous tenter de vous aider, d'accord ?

Cameron a hoché la tête comme un écolier qui vient d'avouer avoir mis de la colle dans les cheveux d'un autre gosse pendant la sieste. Lydia, elle, est restée de marbre.

J'ai tenté une autre approche :

— Cameron, si vous disiez à Lydia ce que vous avez *ressenti* en voyant sa réaction à cette histoire ? Et souvenez-vous : on ne juge pas et on ne critique pas ses actes. Allez! Dites-nous ce que vous avez ressenti après son départ soudain.

Lydia s'est levée pour regarder par les baies vitrées de notre gratte-ciel. La ville était prostrée là, sous ses yeux, et les montagnes au loin attendaient patiemment pendant que Cameron la suppliait.

— Lydia, lorsque tu as pris ce que disait ce torchon pour argent comptant sans en

parler d'abord à ton mari, sans même entendre sa version de l'histoire, j'ai eu l'impression que tu n'étais plus là pour moi. Nous nous étions toujours soutenus jusque-là. Toujours. Tu as toujours eu mon soutien, que je sache.

Je l'ai encouragé.

— Et...?

— Et je me suis senti... abandonné.

Il a cligné des paupières et reniflé pour contenir son émotion.

Lydia s'est retournée, révélant le dragon tatoué sur son épaule droite. Elle lui a lancé un avertissement :

— Je t'en prie, Cam, pas de ça ! N'y pense même pas ! Je ne suis pas ta mère, moi. Tu ne peux pas m'accuser sous prétexte qu'elle a mouchardé sur ton père et toi !

Il a répondu en regardant ses mains.

— Ce n'est pas le sujet...

Elle s'est raidie, puis a demandé :

— Pourquoi es-tu incapable de me regarder dans les yeux quand tu parles ?

— Chérie, je...

Elle s'est mise à hurler en faisant de grands gestes avec le bout incandescent de sa cigarette.

— Non ! Ne m'appelle pas chérie ! Je vois bien la façon dont tes coéquipiers me regardent. Ces débiles se fichent de moi et je ne sais même pas pourquoi ! Et tu as le culot de dire que je ne te soutiens pas ? As-tu jamais été une seule fois de mon côté ? Tu aurais pu les empêcher de *se moquer de moi* ! Je suis ta femme, quand même ! Ta femme ! Pas une de ces stripteaseuses que vous faites monter dans vos chambres à Vegas en croyant que vos épouses n'en sauront rien !

Cameron a tenté de placer un mot :

— J'ai pourtant le souvenir de t'en avoir parlé.

— Ah oui ? Que m'as-tu dit, Cam ? Hein ? Ça fait des lustres que je n'ai aucune réponse franche de ta part. Es-tu en train de me dire, là, maintenant, que tu n'as jamais été dans ce Jacuzzi avec cette fille ?

Il a baissé la tête.

— Réponds-moi!

Alors il s'est lancé... et sa voix est montée d'une vingtaine d'octaves.

— Pas... pas exactement.

Lydia s'est figée sur place, et j'ai vu battre une veine de sa tempe. Elle a fait un pas en avant, a posé ses mains à plat sur la table de conférences, et s'est penchée en avant comme pour le défier d'aller au bout de sa phrase.

Mais Cameron n'a pas levé la tête. Les articulations des mains de Lydia ont pris une couleur blanche tandis qu'elle enfonçait les ongles longs de ses mains couvertes de bijoux

dans le cuir noir et raide de la table de conférences. J'ai donc décidé d'enchaîner.

— Cameron, pourriez-vous clarifier ce point pour nous ?

— D'accord. Je vais vous dire comment ça s'est passé.

Il a tendu la main vers sa femme.

— J'ai effectivement été avec cette fille dans le Jacuzzi. Seulement, c'était avant nos fiançailles ! Tu étais en tournée et ça faisait environ... deux mois que je ne t'avais pas vue. Mais ces photos dans le journal... ce n'était pas moi ! La petite fête s'est déroulée au même endroit, mais c'était pendant les matchs de barrage, et bien après notre mariage. C'était bien la même fille, mais avec un type différent. Je n'ai pas rompu mes vœux de mariage avec elle, je le jure !

Stoïque, Lydia continuait de fixer son regard perçant sur Cameron.

Au bout d'un long moment qui m'a semblé une éternité, Cameron s'est tourné vers moi.

— Monica, vous m'avez bien demandé de lui dire la vérité, non ?

Quelques instants après notre réunion du matin entre associés, je me rends compte que Cassie, notre assistante, fait des efforts insensés pour me rattraper dans le couloir. Elle irait beaucoup plus vite si elle ne tenait pas à venir tous les jours au bureau avec ces talons de douze centimètres ! Déjà qu'elle a des allures de girafe... alors vous imaginez le tableau, à côté de moi et de mon malheureux mètre soixante... Elle bondit de son box juste devant la salle de conférences et me suit dans mon bureau. Puis elle ferme la porte d'un coup de pied.

Je lui souris d'un air complice.

— Je peux vous aider ?

— Mon Dieu ! C'est une vraie sorcière, cette fille !

Sous le coup de l'émotion, elle fait éclater une bulle de son chewing-gum.

Tout en me libérant de ma veste de tailleur que je pose sur le dossier de ma chaise, je feins l'ignorance.

— Qui ça ?

— Oh, vous le savez bien !

Elle se penche par-dessus mon bureau pendant que je m'installe dans mon fauteuil.

— Au fait, il est chouette, votre tailleur. C'est un Tahari ?

Je hoche la tête tout en reconnectant mon ordi. Fille unique d'un missionnaire gréco-américain et d'une femme originaire du nord de l'Inde (au départ, elle s'est d'ailleurs présentée à moi comme un bébé de la coopération !), Cassie m'a immédiatement adoptée comme la sœur aînée indienne qu'elle n'a jamais eue. Sa gratitude vis-à-vis de tout ce qui peut venir du sous-continent indien active l'instinct maternel que je ressens pour elle, et ce, depuis le jour où j'ai remarqué avec quelle fierté elle commandait toujours des plats ultra-épicés (elle ne manque jamais de dire à tous les serveurs qui sont à portée de voix : « Je suis indienne ! »).

— La coupe est géniale.

Elle hoche la tête pour bien montrer qu'elle apprécie ma tenue. C'est un immense compliment dans la mesure où, avant d'intégrer la Steel, elle travaillait au rayon prêt-à-porter femmes de Nordstrom.

— Bref, revenons à nos moutons. Vous savez que je peux voir tout ce qui se passe pendant la réunion à travers la double porte vitrée... Eh bien, figurez-vous que Stefanie avait les yeux sans arrêt braqués sur vous, à tel point que j'ai gardé la main sur l'extincteur au cas où vous auriez soudain pris feu !

— Vous avez bien regardé, on dirait...

— Je ne vous voyais que de dos.

— Vous savez, tout cela n'est pas si grave.

Je chausse mes lunettes et j'attrape une pile de courrier dans ma corbeille.

Je sais très bien ce qui se passe, je ne suis pas aveugle. Mais j'ai le sentiment qu'il est de ma responsabilité de respecter certaines règles de savoir-vivre dans la mesure où, dans ce cabinet, je suis l'une des rares représentantes du sexe féminin qui ait le titre d'associée junior.

— Si, Monica! C'est grave.

Elle se met à arroser le ficus en pot dans le coin de la pièce, puis marque un temps d'arrêt comme si elle venait de prendre conscience de quelque chose.

— Vous savez ce que c'est? Le *baskania* ! Oui, le *baskania* ! En grec, ça veut dire le mauvais œil... Je sentais bien qu'il émanait quelque chose d'horrible de cette fille !

Je jette dans la corbeille une lettre des Young Friends of the Getty Museum et tends la main vers une nouvelle enveloppe.

Mais Cassie insiste :

— Allez! Je sais que vous savez de quoi je parle. Comment dit-on ça en hindi, déjà ?

La mère de Cassie a éduqué sa fille en niant ou presque cette moitié de son patrimoine génétique, une façon de protester contre le fait que sa famille l'avait reniée pour s'être enfuie avec un missionnaire américain il y a des années de cela. Du coup, Cassie n'a jamais visité l'Inde et ne parle que très peu l'hindi, voire pas du tout. Ce que Cassie a pu apprendre sur l'histoire de sa famille, c'est uniquement grâce à ses grands-parents, des immigrants grecs. Ce qui n'a pas arrangé les choses, toujours d'après elle, c'est qu'à l'université de Californie de Los Angeles, les étudiantes cent pour cent indiennes n'étaient pas très accueillantes avec celles qui ne « faisaient pas assez indiennes »... Je lui ai dit quelles étaient trop jalouses de sa beauté pour lui permettre de faire partie de leur clan. Mais je sais très bien que pour elle, c'est une piètre consolation. A entendre Cassie, son seul legs du sous-continent indien se résume à ce sentiment d'exclusion et à ses grands yeux bruns. En revanche, elle a hérité de la Grèce son amour de la cuisine grecque, ses connaissances encyclopédiques de la mythologie et sa tendance à soupçonner tout le monde de tout.

Il y a des moments où je ne suis pas mécontente d'être dans ses petits papiers.

— Oui, je sais de quoi vous parlez. Mais vous avez tort. Pour info, ça s'appelle *nazar* en hindi. Mais dans les contes de bonnes femmes - car il s'agit bien de ça! -, on dit aussi que faire trop de compliments à un beau bébé ou à une jolie mariée provoque la colère des dieux... Ça les rend jaloux car aucun être humain ne doit être aussi envié qu'un dieu. Alors les dieux se vengent de l'enfant, ou de la mariée, pour mettre un frein à leur prétention démesurée. Et nous savons toutes les deux que Stefanie n'est pas vraiment du genre à me lancer des compliments !

— Et alors ? Elle vous sourit avec un regard haineux. C'est pareil.

Elle s'installe confortablement sur la chaise face à mon bureau avant de poursuivre :

— En plus, la Méduse ne faisait jamais de compliments à ses victimes, vous le savez

bien. Elle n'avait pas à le faire, il lui suffisait de les pétrifier du regard. C'est pour ça qu'on parle de changer les gens en pierre. En fait, elle prenait toute l'humidité qui était en eux. C'est vrai ! Alors, les gosses ont eu la diarrhée, les grands costauds sont devenus impuissants, les femmes ne pouvaient plus nourrir leurs bébés car elles n'avaient plus de lait. Bref, tous ceux que la Méduse haïssait ont été littéralement asséchés.

Je lui demande, sans lever le nez de mes e-mails :

— Qu'est-ce que vous en savez ? Vous étiez là ?

— Sérieusement, d'après la légende, les jeunes mères ne pouvaient plus donner le sein !

— Laissez-moi rire...

Je remets mon soutien-gorge en place d'un coup de coude.

— C'est peut-être choquant, Monica, mais c'est universellement reconnu. En Grèce, ils obligeraient Stefanie à cracher dans de l'eau bénite et ils vous la feraient boire.

Elle a dit ça avec l'autosatisfaction d'une gamine qui, avec force détails, vient de prouver à une pièce entière remplie d'adultes qu'elle sait très bien comment se font les bébés.

L'expérience m'a appris que Cassie n'abandonnera pas la partie tant qu'elle ne l'aura pas décidé. Je prends donc le parti de l'amadouer pour accélérer le processus.

— Très bien, parfait. Vous avez gagné. Mais pourquoi une personne qui me déteste au point de me maudire accepterait-elle de m'aider en crachant dans de l'eau bénite?

— Il arrive que le mauvais œil soit involontaire. C'est comme ce que vous avez dit sur les excès de louanges, les avalanches de compliments... on peut donner l'impression que c'est accidentel. Parfois c'est la Méduse, d'autres fois un simple excès de compliments.

Je hausse le sourcil pour lui montrer que ça fait beaucoup.

— Si je comprends bien, être admirée a en gros le même effet qu'être détestée? C'est rassurant!

Elle ignore ma remarque.

— Au Mexique, ils feraient rouler un œuf frais sur votre corps. Puis ils casseraient l'œuf pour voir si le jaune ressemble à un œil.

— C'est très spécial...

— Je suis sérieuse. Et se dessécher n'est pas une bonne chose. D'abord, vous commencerez par avoir la peau sèche... puis vous vous mettrez à vous gratter et vous finirez par perdre vos cheveux. Réfléchissez bien à tout ça, le mauvais œil peut vous faire vieillir prématurément !

Elle claque des doigts et pointe l'index sur moi en jubilant.

— Alors, mesdames, vous parlez du *malocchio*, c'est ç... ?

C'est Jonathan qui vient d'ouvrir la porte et qui s'est invité dans la conversation.

— Je n'y connais pas grand-chose, mais je sais que quand j'étais petit, ma grand-mère

avait l'habitude de faire couler de l'huile d'olive goutte par goutte dans de l'eau, puis elle les examinait comme des feuilles de thé pour voir si on nous avait jeté un sort.

Nous le regardons d'un air interrogateur.

— C'est vrai ! Elle faisait ça chaque fois que nous allions la voir, en Iran. Elle disait que comme j'étais un adorable petit garçon, les gens du village étaient sûrement jaloux.

Cassie jubile.

— Vous voyez bien...

Je demande à Jonathan :

— *Malocchio*... c'est bien un mot italien, non ? Ce n'est pas du persan, que je sache !

— Euh... tu vois, comment dire... la fille qui a la cote, en ce moment ?

Il hausse la moitié de ses sourcils qui se rejoignent au-dessus du nez, enfin, qui se rejoindraient s'il n'allait toutes les semaines se les faire épiler dans un salon de beauté. Et il s'imagine que je ne suis pas au courant !

— ... tu sais bien, Daniela! Elle est de Milan, ou de Florence... ou de Rome, enfin bref, je ne m'en souviens plus. Tout ce que je sais, c'est qu'elle est italienne. Cette fille a tendance à déteindre sur moi car elle connaît mal l'anglais. Je vais bientôt être à court de restaurants italiens dans le West Side ! Et tu sais que je ne m'aventure pas vers l'est, au-delà de Hollywood West... Bof, après tout, les liaisons ont une date d'expiration, non ?

Jonathan est le seul mec que je connaisse qui soit à la fois faux jeton et adorable. Un peu comme si votre petit frère - qui est prêt à sauter sur tout ce qui bouge — proposait à votre copine sur la plage de lui étaler de l'écran total sur le dos...

Jonathan fait un pas en arrière, sur la défensive.

— Bon, d'accord. Une fois de plus, je me mêle de ce qui ne me regarde pas ! Dites-moi, les filles, vous n'en avez pas marre de parler tout le temps de vous ?

Peut-être est-il utile, à ce stade, de souligner que Jonathan consacre plus de temps que quiconque aux soins de beauté. Je le sais de source sûre. C'est l'exemple parfait de l'hybride bizarroïde qui manque totalement d'assurance tout en possédant un aplomb incroyable. En d'autres termes, un enfant élevé à Beverly Hills. Fils unique d'une famille iranienne aisée qui a fui l'Iran dans les années 1970, il a obtenu sa licence et son diplôme de docteur en droit à l'université de Californie de Los Angeles. Il n'a jamais vécu à plus de dix kilomètres de chez ses parents et refuse catégoriquement de sortir avec une femme qui ne serait pas blonde et qui n'aurait pas, au bas mot, douze centimètres de plus que lui. Il m'a expliqué un jour pourquoi, au cours d'un déjeuner de travail, peu de temps après notre entrée à la Steel Associates : parce qu'il ne sera plus question pour lui de faire la fête quand il aura décidé de grandir un peu et de faire sa vie avec une charmante vierge iranienne.

En attendant, le fait qu'il pèse dans les cinquante kilos (les poches lestées de plomb!), dans une ville pleine d'hommes qui sont des copies conformes du célèbre jouet *G.I. Joe*, n'a sans doute rien à voir avec son besoin de posséder le tout dernier téléphone portable, la nouvelle Maybach et la meilleure table de tous les clubs qu'il peut fréquenter!

Mais Jonathan fait bien son boulot et nous comptons l'un sur l'autre quand notre charge de travail augmente dangereusement. Quant à son profond attachement aux valeurs de la famille, il a depuis longtemps atténué le malaise que je ressentais au départ en le voyant vivre avec de telles contradictions. Et puis c'est bien d'avoir un allié comme lui ici, car son côté hypocrite un peu espiègle a l'air de rassurer nos clients, qui ne sont pas toujours eux-mêmes francs du collier... Il est clair que Jonathan deviendra associé tôt ou tard.

Il continue sur sa lancée :

— De toute façon, ça ne veut pas dire que je sois d'accord avec vous sur ces remèdes de bonne femme, Cassie. Personnellement, j'aurais été plutôt content que ma grand-mère ne passe pas sa vie à cracher dans sa main pour la passer sur ma joue !

Je louche vers lui.

— Tu portes une cravate rose avec ce costume ?

— Daniela dit que ça fait ressortir la couleur de mes yeux.

— Depuis quand le rose fait-il ressortir le brun ?

— Je sais, je sais. Décidément, il va falloir que je la quitte.

Cassie le rassure d'un ton on ne peut plus sérieux :

— Ne vous inquiétez pas, je vous apporterai des bouteilles d'eau dans votre bureau. Comme ça, si jamais vous sentez que vous commencez à vous dessécher, ce sera plus pratique.

Jonathan fait la grimace.

— Beurk! Encore un truc de bonne femme?

Je souris en détournant les yeux.

— Mais non, juste une superstition. Il faut sortir de ta caverne, de temps en temps ! De toute façon, Cassie allait partir. C'est que nous avons à bosser, tous les deux.

Lorsqu'on reconnaît qu'une autre femme est jalouse de vous, cela implique - et c'est un problème - qu'on se croit d'une certaine façon supérieure à l'autre. Personnellement, je n'ai jamais compris pourquoi Stefanie serait jalouse de moi. Elle est jolie, intelligente et sera plus tard, selon moi, une redoutable avocate plaidante. Lorsque nous sommes entrées à la Steel, je me suis imaginé que nous serions amies, ou du moins que nous nous entendrions bien. Quand j'y repense, je me dis que j'avais encore beaucoup de choses à apprendre !

Mon petit sourire en coin n'échappe pas à Cassie.

— Vous avez fait quoi, à votre réunion ?

— Rien. J'ai briefé les gens sur les derniers développements du dossier Cameron et Lydia pour qu'on avance un peu.

La voilà qui dresse l'oreille comme un jeune chiot qui vient de renifler une odeur de croquettes. Je m'empresse d'ajouter :

— Et je n'ai pas l'intention de vous dire quoi que ce soit à ce sujet. Allez ouste, dehors !

Elle se met à pleurnicher. Venant d'une autre qu'elle, je ne le supporterais pas. Mais comme elle travaille avec nous depuis un an, Cassie est devenue la petite sœur que je n'ai jamais eue. Une sœur au cœur d'or et sans aucun goût en matière d'hommes. En plus, elle fait une fixation malade sur tout ce qui concerne la vie privée des célébrités. Naturellement, elle a trouvé la perspective de travailler à la Steel à la fois irrésistible et éminemment frustrante.

— Je ne peux vous dire que le strict nécessaire, ma chère. Et il n'est pas nécessaire que vous connaissiez les détails de leur vie de couple. Vous avez déjà de la chance qu'on puisse vous confier l'identité de nos clients.

Elle a manifestement du mal à encaisser.

— Bon... Mais il y a des moments où cette histoire de secret professionnel entre avocat et client a bon dos ! D'autant que je fais pour ainsi dire partie de la famille.

— Ne vous avisez pas de dire ça devant Niles !

Elle a l'air blessé.

— Quoi ? Que je fais partie de la famille ?

Je rectifie :

— Que nous devrions partager nos informations avec la famille. Sachez que je ne répète jamais quoi que ce soit à Sheila.

Sans prendre garde au regard pétillant de Jonathan, elle se dirige vers la porte en me lançant d'un air taquin :

— Sheila n'est que votre cousine, Monica. Moi, je connais tous vos petits secrets. Je suis bien plus proche de vous que votre famille.

Dès qu'elle est partie, Jonathan pique mon exemplaire personnel de notre proposition de partage des actifs annoté de ma main. Puis il s'installe confortablement sur mon canapé, pose les pieds sur la table basse et commence à parcourir les notes dans la marge.

Je profite de l'occasion pour vérifier une nouvelle fois mes e-mails. Toujours aucun message de Raj.

Jonathan jette un œil par-dessus le document.

— Ne t'inquiète pas comme ça, Monica. Quels que soient les petits secrets auxquels Cassie faisait allusion, je suis sûr que quelqu'un peut très bien s'en charger. *Je pense à un mec en particulier.*

Je prends un air renfrogné.

— Je n'ai pas de petits secrets, Jonathan. J'ai juste... un problème. Et je ne pense pas que Bruno soit à même de m'aider.

Bruno est de ces mecs qu'on trouve dans tout le bassin californien et qui rêve d'être célèbre, façon Hugh Hefner, le créateur de l'empire *Play boy*. Il fait les gros titres des informations régionales sous prétexte qu'il fait baisser les coûts de l'immobilier, qu'il met en place des enseignes lumineuses et qu'il agite le drapeau de la liberté d'expression

partout où il va. Son dossier est le premier cas que Jonathan et moi avons traité ensemble.

Lorsqu'il est venu nous voir, il était convaincu que si sa femme Claudia, une stripteaseuse de dix-huit ans, refusait de continuer à danser dans son club, c'est qu'elle le trompait. Eh oui ! Ce propriétaire de cabarets de strip-tease craignait que son effeuilleuse ne le trompe ! Cette simple idée m'a choquée.

Avant d'annoncer à sa femme son divorce imminent, Bruno est venu nous voir pour savoir combien ça lui coûterait. Il aurait pu avoir les mêmes conseils pour un meilleur prix avec n'importe lequel de nos concurrents moins cotés que nous, ceux qui s'intéressent aussi aux riches... mais moins célèbres que nos clients. Seulement voilà ! Bruno, qui avait comme tant d'autres une véritable vénération pour les dieux *people*, avait désespérément besoin de croire que les gens s'intéressaient à sa vie et qu'il était donc en droit d'exiger la confidentialité d'un cabinet du renom de la Steel...

Un jour, après une nouvelle journée exténuante passée à éplucher sa déclaration de revenus hypercompliquée, Bruno nous a invités dans son cabaret. Pour ne pas offenser le client qu'il était, je suis allée au *Cinnamon Lizard* juste pour boire un pot, et je me suis ensuite esquivée en prétextant que j'avais un rendez-vous tôt le lendemain pour une séance de gym avec mon coach. Pour être franche, jamais je n'avais vu un tel déploiement de strass depuis mon week-end à Atlantic City. Le matin suivant, Jonathan m'a appris que le véritable nom de notre client était en fait Eugene Bronstein. Un bon petit gamin juif issu des banlieues bordées d'arbres du Massachusetts qui était parti pour Los Angeles afin de commencer une nouvelle vie après l'échec de sa carrière d'agent de change et la faillite de son premier mariage avec sa petite amie de lycée.

Encouragé par plusieurs petits verres de Jim Beam, Bruno s'est vanté auprès de Jonathan de la complexité et de l'ambition de son projet. Il lui a fait visiter en personne l'immeuble de deux étages qui abritait le plus célèbre de ses trois clubs de strip-tease, situé tout près de Sunset Boulevard. Au sous-sol, il y avait deux autres étages avec une bibliothèque classée X, des suites réservées à la *lap dance*, des chambres pour enterrements de vie de garçon, des douches pour six personnes entourées de miroirs sans tain, des *peep-shows* et même un atelier de menuiserie où les artisans employés par Bruno construisaient et réparaient les cabines de *peep-show*. Et aucune de ces sources de revenus complémentaires n'avait été mentionnée sur les feuilles d'impôts de Bruno.

D'après Jonathan, la conversation a alors dévié sur la religion. Je suis sûre que cela arrive souvent dans un décor de ce genre, dans un déluge de strings, de faux diamants et de femmes dont les seins refusent de bouger quand elles s'agitent, non ? Etant lui-même un Juif très pratiquant, Jonathan savait ce qu'il avait à faire. Avant d'arriver au boulot le matin suivant avec le même costume que la veille, empestant la fumée et la sueur, Jonathan a réussi à aider un Eugene Bronstein ivre qui refusait de prendre conscience que priver Claudia de la part de l'empire qui lui revenait était un manquement grave à la religion.

Pendant les quelques semaines qui s'ensuivirent, nous avons rédigé un acte sous seing privé qui défendait les intérêts de Claudia tout en épargnant à Bruno la tâche ingrate de

devoir faire une nouvelle déclaration au service des impôts. Oui, nous étions de par notre métier au courant de bien des secrets, et le dernier qu'il m'a fallu préserver dans le dossier Bronstein concernait Jonathan. Il estimait que la haute réputation dont il jouissait ne pourrait résister au fait d'avoir convaincu quelqu'un d'adopter le bon comportement. D'une certaine façon, j'ai compris sa logique. J'ai donc tout pris sur mon dos pour ménager la conscience de Jonathan, en prétendant que c'était moi qui avais forcé Bruno à conclure un accord équitable. Ce qui m'a valu l'amitié éternelle de Claudia Bronstein (la nouvelle propriétaire - et fière de l'être - de leur maison de Palm Springs ainsi que du troisième plus grand club de strip-tease de Hollywood).

Une demi-heure plus tard, toujours assis sur le canapé, Jonathan me dit d'un ton rêveur :

— Je n'arrive toujours pas à croire que ce mec se prenne pour un homme d'affaires...

Je lève le nez de mes bouquins de jurisprudence.

— Comment ça ?

Il baisse la voix et jette un coup d'œil vers la porte pour s'assurer que sa conception de la moralité, parfois un brin agaçante, reste bien entre lui et moi.

— Ce que je veux dire, c'est qu'un vrai homme d'affaires est quelqu'un qui crée quelque chose à partir de rien. Comme mon père, qui a utilisé toutes ses économies pour monter une société d'import ! C'est le mélange parfait de l'inventeur et du commercial. Mais ce n'est pas le cas de Bruno. Il n'a pas été obligé d'inventer ou de vendre quoi que ce soit. Les gens sont programmés pour — le sexe avec des femmes ridiculement belles, et sont fascinés par la perversité, surtout dans cette ville. Comment peut-on parler d'accomplissement lorsque tout ce qu'on se contente de faire, c'est avant tout de braquer les projecteurs sur la boutique de vente de crack pour faciliter le travail des junkies ? C'est vrai qu'il a diversifié son activité, mais jamais il n'a été obligé de vendre quoi que ce soit à quiconque n'en avait pas l'envie ni, d'une certaine façon, le besoin.

Pour conserver un semblant d'idéalisme, une fille de Los Angeles se doit de chercher chez la plupart des hommes des signes d'intégrité avec l'acharnement d'un chien dressé pour renifler la drogue. Jonathan fait partie de ces types bien, j'en suis convaincue depuis longtemps. Et c'est ce qui fait que travailler ensemble a toujours été si facile, pour lui comme pour moi. Je suis profondément convaincue qu'il sera un jour très influent auprès des instances supérieures juridiques de la région.

— D'accord. Mais il est sacrément imbu de lui-même. Aussi fier que son épouse numéro trois le sera à coup sûr... dès qu'elle fêtera ses dix-huit ans et qu'elle décidera d'être candidate à un poste dans le club de monsieur !

Il part d'un petit rire et me lance avant de se remettre au boulot :

— Ce mec n'a rien dont il puisse être vraiment fier. Parole de junkie.

D'accord. Ce n'est pas un petit secret du genre : « Non, monsieur le commissaire, je n'ai aucune idée de la façon dont cet étalon a pu enfilez cette panoplie sadomasochiste et grimper dans une cuve de Jell'O... » Et pourtant, mon obsession pour la rubrique Horoscope de ce journal *people* et par ailleurs innommable appelé *Pucker* me donne toujours l'impression de me salir un peu.

En fin de compte, mon père avait raison. La famille est la preuve la plus évidente du concept même de karma, car c'est elle qui a l'art de vous provoquer mieux que quiconque, sans même le vouloir. Ce sens de la provoc ne peut d'ailleurs se construire que sur plusieurs générations. Vous voulez un exemple ? Bien que je n'aie pas discuté avec ma mère depuis au moins une semaine, je lui en veux terriblement rien qu'à l'idée qu'elle puisse se réjouir de me voir consulter mon horoscope avant même de parcourir mon *Pucker* hebdomadaire (Cassie le laisse à mon intention chaque vendredi après-midi sur son bureau, dans une banale enveloppe qui n'attire pas la curiosité). Cassie appelle ce magazine « mon sale petit secret », car elle sait que si j'étais un jour contrainte de protester auprès de mes collègues de la Steel pour leur faire comprendre que je ne lis pas ce torchon rempli de ragots sur les people, personne ne me croirait.

Mais quand vous vivez entourée de célébrités, vous vous apercevez très vite que leur vie privée a autant d'intérêt pour vous que votre vie privée en a pour eux! A savoir : aucun. Lorsque vous les avez vus faire la queue derrière vous devant un Starbucks à 11 heures du matin, le jour où leur styliste, leur coiffeur et leur maquilleuse se sont manifestement absentés sans permission, vous n'avez plus très envie de savoir auprès de qui ils se sont réveillés. Sauf s'il s'agit de vous, bien sûr. Je n'arrête pas de répéter à ma cousine Sheila que *je m'intéresse beaucoup plus à celui avec qui je partage mon lit*. Mais elle ne me croit jamais.

Bref... Après le boulot, je me dirige vers le parking de la boîte, je monte dans ma voiture et je verrouille ma portière. Tandis que je feuillette le magazine jusqu'à la page Horoscope, un petit bout de papier s'en échappe et atterrit sur mes genoux. A l'intérieur, il y a une plume de paon. Au début, je me dis qu'il doit s'agir d'une pub idiote... mais dès que j'allume le plafonnier, je m'aperçois qu'il y a des mots gribouillés sur le papier.

Elle a la forme d'un œil, si vous voyez ce que je veux dire... C'est une sorte d'amulette. Alors ne dites rien et mettez-la dans votre portefeuille! Bisous. Cassie.

Je jette la plume et le message sur le siège passager. Puis je me remets à parcourir les horoscopes de Hayley, en priant le ciel pour y trouver quelque chose qui ait un rapport avec Raj et moi. Je passe rapidement sur les phrases habituelles concernant l'influence

exercée depuis des années par telle ou telle planète sur mon signe astral, et j'en arrive aux détails précis. Mais à part une mise en garde sur les conséquences imprévisibles de toute action que j'envisagerais d'entreprendre sur un coup de tête ce mois-ci, je n'apprends rien qui puisse vraiment m'aider. Je passe alors au Taureau, le signe de Raj. Voilà ce qu'il dit (entre autres) :

Cher Taureau, prenez garde à la prochaine éclipse qui aura lieu la deuxième semaine de ce mois, car elle pourrait avoir une incidence sur votre vie familiale et sentimentale. Les planètes ont décidé de se tenir mal, ce mois-ci, ce qui vous empêche d'être totalement sûr des intentions de ceux qui vous entourent. Et je vous le dis, cette influence perturbatrice sera non seulement positive, mais également nécessaire pour la plupart d'entre vous. Une période d'intense vie sociale précédera l'éclipse, au terme de laquelle vous serez amené à vous livrer à un examen nécessaire de vos priorités sur le plan affectif et de celles de votre partenaire. Si vous êtes enlisés dans la routine, c'est l'heure des grands chamboulements ! Si votre partenaire s'est mal conduit, le moment est peut-être venu d'en changer une fois pour toutes. Gardez constamment ceci à l'esprit : même si le chemin est difficile au départ, vous commencerez très vite à avancer dans la bonne direction et vous découvrirez que votre vie amoureuse est beaucoup plus riche qu'elle ne l'a jamais été.

Je n'en crois pas mes yeux. Si l'univers et Hayley conspirent pour nous séparer, Raj et moi, nous ne nous laisserons pas faire. Je laisse tomber le magazine, passe en marche arrière et écrase la pédale d'accélérateur... pour piler net une demi-seconde plus tard quand une femme au volant d'un SUV lancé à toute allure klaxonne pour me ramener sur terre avant de surgir dans mon rétroviseur. Heureusement que je n'ai pas hésité, sinon j'emboutissais la voiture côté conductrice. La main sur la poitrine, la tête baissée, je tente de recouvrer mes esprits. Dès que j'ai récupéré, j'ouvre les yeux pour fixer la plume de paon qui semble m'observer sur le siège d'à côté. Je me sens dans la peau d'une gamine qui a décidé de fuguer pour rejoindre sa cabane dans les arbres la nuit même où a lieu la plus grosse tempête de neige de l'année ! Après un bref regard à gauche et à droite, je soupire en tendant la main vers la plume de paon. Je la plie en trois et je la range dans mon portefeuille, je boucle ma ceinture et je recule tout doucement en marche arrière.

Le lendemain matin, sur le coup de 8 heures, une voix me hurle au téléphone :

— Ce buste n'est pas un jouet !

J'ôte mon masque de nuit SleepyTime en tissu-éponge pour mieux m'imprégner de cette voix ainsi que de la lumière ambiante.

— Pardon?

— Vous êtes bien Monica, de la Steel Associates ?

— Peut-être...

Cette voix me rappelle furieusement celle d'un maître d'hôtel anglais... La voilà qui

s'adresse à quelqu'un d'autre, maintenant : « Comment a-t-elle pu s'emparer d'un mannequin dans le salon d'essayage ? »

Je crains le pire.

— Je m'appelle Arthur Wood, et je suis le directeur du service clients de Barneys New York, à Beverly Hills... - « Madame, je vous en prie, cessez immédiatement d'insulter mon personnel ! » - et votre cliente, une certaine Lydia Johnson, nous crée des problèmes dans notre magasin, ce matin.

— Des problèmes ?

Je m'assieds, l'imaginant en train d'essayer de mettre le feu à la boutique, et je me demande ce que cela a à voir avec moi.

— Oui, appelons ça ainsi. Et nous n'avons pas les moyens de la mettre sous sédatif sans appeler la police, laquelle, vous le comprendrez, alerterait aussitôt les médias. Vous êtes la seule personne avec laquelle elle accepte de parler. Elle s'est barricadée dans un salon d'essayage et... - « Veuillez cesser immédiatement, madame Johnson ! » - elle vient de jeter un café glacé à la tête de mon chef des ventes. Dans la foulée, elle a taché un portant entier de robes Badgley Mischka à deux mille dollars ! Vous savez, nous sommes habitués à satisfaire les gens fortunés et... comment dire... un peu spéciaux, mais là, c'est allé trop loin. J'insiste pour que vous ou quelqu'un de votre équipe vienne la chercher *sur-le-champ* !

Moins de vingt minutes plus tard, je lance mes clés au voiturier et l'on m'introduit dans le magasin par une entrée secrète réservée aux clients VIP de Barneys à deux pas de Rodeo Drive. Par égard pour les gens riches, dont certains sont vraiment mal embouchés, les boutiques de luxe de Beverly Hills s'arrangent pour consacrer régulièrement à ces « clients spéciaux » des créneaux horaires de shopping qui leur sont réservés et au cours desquels ils peuvent flâner en paix dans le magasin. C'est un privilège accordé à une certaine clientèle pour leur éviter les regards indiscrets des paparazzi qui pourraient se faire des millions de dollars juste en dévoilant la taille de leur soutien-gorge ou leur préférence pour telle ou telle marque, dont elle ferait ainsi officieusement la promotion. En échange de quoi ces boutiques se voient récompensées par les sommes d'argent inouïes que les célébrités laissent derrière elles en une seule visite... Mais la psychose de Lydia, c'est plus qu'elles ne peuvent en supporter. Et c'est moi qui me retrouve avec le problème sur les bras.

Génial !

Il semblerait que Lydia ait passé un appel désespéré à M. Wood à 7 heures du matin. Elle exigeait de venir au rayon joaillerie en vue d'une apparition en public qui devait avoir lieu dans la soirée. Quand elle est arrivée, elle était agressive. Elle a insisté pour porter en même temps de nombreux colliers et bagues de grande valeur, puis elle s'est mise à sangloter sans pouvoir se contrôler, refusant de les enlever. Avec des larmes entrecoupées de soupirs, Lydia est devenue soudain totalement parano. Elle s'est précipitée vers l'Escalator pour monter jusqu'au deuxième étage, tenant les vendeuses à distance avec une épée improvisée, à savoir le bout pointu d'un porte-chapeaux qu'elle avait attrapé au

passage.

Tandis que nous nous ruons en direction du salon d'essayage, Wood explique la situation :

— Elle n'a plus rien sous la main qui puisse lui servir de projectile. Et elle a enfin cessé de hurler. Il est possible qu'elle ait perdu sa voix... Mais nous sommes censés ouvrir le magasin au grand public dans un peu plus d'une heure, et il faudrait qu'elle soit partie avant que nous commencions à faire l'inventaire des dégâts. Vous pouvez nous aider ?

— Je vais essayer, monsieur Wood. Mais avec tout le respect que je vous dois, cette femme n'est pas mon enfant.

Je m'efforce d'ignorer son nez retroussé pour capter son regard.

— Vous et moi travaillons tous pour eux, non ?

Il se détend un peu et me tapote le bras.

— Oui, bien sûr... Faites bien attention à vous, madame, et n'hésitez pas à me dire si vous avez besoin de quoi que ce soit. Elle a déjà envoyé une de mes vendeuses à l'hôpital - elle va avoir des agrafes sur le front.

Je me demande l'espace d'un instant si la provision d'honoraires versée par Lydia à la Steel couvre les agressions engendrées par une instabilité émotionnelle.

Avant de détourner le regard, Wood ajoute :

— C'était le nouveau modèle de Versace, des chaussures en peau de serpent dorée avec des talons aiguilles de dix centimètres. Notre pauvre vendeuse avait à peu près autant de chance que n'importe quelle secrétaire particulière de top model en cure de désintoxication.

— Je pensais que c'était juste un caprice. Je n'avais pas compris qu'elle avait blessé quelqu'un. Je suis désolée.

— Et moi donc ! Huit centimètres de plus vers la gauche et je prenais le talon en plein dans l'œil. Peu importe d'ailleurs, il y a au bas mot cinquante chirurgiens plasticiens dans un rayon de quinze kilomètres... Nous ne porterons pas plainte.

Il hausse le sourcil.

— Mais nous espérons que Mme Johnson profitera de nos accompagnatrices de vente avant la sortie de son nouvel album, pour qu'elle puisse rester hors site.

— Cela me semble raisonnable.

— Bien. Je vous laisse régler le problème.

J'attrape un foulard de soie blanche sur un présentoir Hermès et je m'approche d'un pas léger du salon d'essayage. Je me prépare mentalement tout en collant mon oreille au plancher.

— Surtout, ne lancez rien, Lydia.

J'agite le foulard sous la porte pour essayer de la faire sourire.

— C'est Monica. Si vous acceptez de laisser sortir ces bijoux intacts, je vous promets

d'intervenir auprès du procureur pour vous éviter la prison. J'ai déjà négocié des tas de prises d'otages et je sais que je peux arriver à ce résultat.

Elle renifle. Mais pas de réponse.

Je hausse légèrement la voix.

— Lydia ? Je vais vous rejoindre dans cette cabine, sauf si vous me donnez une bonne raison de ne pas le faire.

Ce sont les moments les plus intéressants de mon boulot. Il m'arrive même de regretter de ne pouvoir les partager avec des gens qui ne travaillent pas à la Steel. Franchement, qui pourrait croire que ramper sous la porte d'une cabine d'essayage du rayon DKNY de la boutique Barney de Beverly Hills, un samedi matin avant que le reste de la population de L.A. ne se réveille, a quelque chose à voir avec la pratique du droit ?

Je me glisse sur la moquette luxueuse (bien plus douce que n'importe lequel de mes pulls) et je pénètre dans le salon (plus vaste que ma chambre). Lydia est assise par terre en tailleur, face à la glace, l'air absent, plongée dans la contemplation des pointes fourchues de ses cheveux. A côté de sa chevelure, la mienne (que je n'ai pas eu le temps de brosser) a l'air de sortir de chez un grand coiffeur. Son survêtement Juicy Couture vert canard a connu des jours meilleurs et elle a un besoin urgent de se faire faire un soin du visage. Ou d'acheter de la crème Proactiv, voire une cuve entière de fond de teint.

Quand je pense à tout le fric que je pourrais me faire, là maintenant, juste en prenant une photo avec mon portable !

Je maudis mon sens de l'éthique.

A ses poignets, son cou et ses oreilles, il y a au bas mot l'équivalent de trois millions de dollars d'émeraudes, de diamants et de perles : colliers, ras du cou, bracelets, bagues et boucles d'oreilles chandelier. Il y a même un diadème incrusté de perles qui menace de glisser de sa tête. Moi qui travaille depuis des années avec des gens entourés de courtisans lèche-bottes, j'ai appris que la meilleure façon de les inciter à faire quelque chose était de les laisser parler en premier. Je m'assieds donc près d'elle, je joins les mains sur mes genoux, et j'attends.

Quelques secondes plus tard, tout en tripotant les émeraudes incrustées dans le platine de la chaîne qu'elle porte à son poignet, Lydia se lance :

— Lorsque j'avais quinze ans, mon petit ami Angelo Damiano — m'a offert un collier pour le premier anniversaire de notre rencontre. Une chaîne en or de cinq carats incroyablement fine, avec au bout une émeraude vraiment minuscule. Je vous jure que j'ai été obligée de prendre une loupe pour la voir ! De toute façon, je suppose que ce n'était qu'un éclat de verre coloré. Mais à l'époque, c'était la chose la plus magnifique du monde... Je ne l'ai jamais retirée, je dormais même avec.

Je lui prends la main.

— Lydia... tout va s'arranger. Vous vous êtes disputés, c'est ça?

Elle secoue la tête.

— Vous ne comprenez pas. Je faisais confiance à Angelo, je croyais en lui à l'époque.

Nous étions les rois du monde. Je regrette ce temps-là où tout était simple.

— Vous parlez de votre petit ami de lycée, c'est bien ça ?

— Non. De Cameron. Je sais qu'il me trompe, Monica. Je le sais, c'est tout.

Elle se lève et observe son reflet dans la glace.

— Mais je ne sais plus où j'en suis. Je ne suis même plus sûre de rien. Vous comprenez, tout le monde a sa propre version, ils donnent tous leur avis sans qu'on le leur demande. Quant aux médias, tout ce qu'ils veulent, c'est nous mettre en pièces.

J'ai alors recours au genre de formule bateau qu'on utilise dans tous les contrats de la Steel Associates.

— C'est terrible, Lydia, mais c'est la rançon de la gloire. Je suis ici pour vous aider tous les deux à comprendre ce qui se passe. Sans témoins. Mais je ne saisis toujours pas pourquoi vous vous êtes enfermée ici.

Elle se retourne face à moi en faisant scintiller ses boucles d'oreilles chandelier.

— Vous rendez-vous compte à quel point je me sens humiliée ?

— Oh ! je ne me fais aucun souci pour ça. Il n'y a pas un seul paparazzo dans un rayon de huit kilomètres de la boutique. En dehors du personnel et de moi, tout le monde ignore que vous êtes ici.

— Ce n'est pas ça, Monica. Ce n'est pas parce que j'ai la hantise qu'on me trouve ici que je suis dans cet état. Je ne sais même plus si je fais toujours confiance à mon instinct, et encore moins à l'homme de ma vie. En fait, il y a trop de gens dans notre couple, depuis le début. Moi, Cameron et le reste de la planète. Je ne sais même pas à qui je peux me fier... Avant de vous appeler, Monica, ils ont appelé mon agent et ma « meilleure amie » avec mon propre téléphone, je les ai entendus. Mais ce n'est pas tout. Aucun des deux n'a pris la peine de décrocher pour me répondre alors qu'ils savaient très bien, grâce à l'identification d'appel, que c'était moi au bout du fil. Mon avocate de divorce est la seule personne qui accepte de prendre mon appel, et vous voulez que je fasse confiance à mon mari, ou à qui que ce soit ?

— Lydia, je suis sûre que la situation n'est pas si grave que cela...

Elle m'interrompt tout faisant tourner nerveusement une bague ornée d'une émeraude autour de son doigt. Sa main tremble.

— Il n'est pas rentré hier soir. Mais au lieu de supposer qu'il était à une séance d'entraînement ou chez un copain, j'ai tout de suite imaginé des choses... C'est comme si ma propre vie ne m'intéressait plus. Je me contente de la regarder à la télé et de croire ce qu'ils racontent, comme tout le monde.

Elle se raidit devant le miroir, comme si elle venait de prendre conscience du ridicule de la situation. Les lèvres pincées, elle arrache le diadème de ses cheveux et me le tend. Je décide de la ramener chez elle incognito dans ma voiture.

Je saute sur mes pieds et je lui passe un bras sur l'épaule. Ce faisant, je note que sans maquillage en ce samedi matin, je ne suis pas terrible non plus.

— Cessez de prêter l'oreille à tout ce battage publicitaire qu'on fait autour de vous. Rentrez chez vous pour parler avec votre mari.

Elle se tourne vers moi en souriant, comme pour excuser son comportement.

J'ajoute :

— Mais j'insiste pour que vous rendiez d'abord le reste des bijoux.

Une heure et demie plus tard, j'attends devant la barrière électrique de l'allée privée des Camydia. Harold, un ancien marine bedonnant, monte la garde à l'entrée de l'allée de près de deux kilomètres qui mène à leur résidence de Malibu.

Tandis que je laisse mon moteur tourner au ralenti près de son poste de garde aux volets blancs, il me glisse avec un petit sourire narquois qui laisse entrevoir une dent en or :

— C'était quoi, cette fois ? Elle se trouve trop grosse sur la pochette de son nouvel album ?

— Un truc de ce genre.

Je me gratte le front pour lui faire comprendre que je ne suis pas d'humeur à papoter.

Mais il continue d'un ton pleurnichard :

— J'aimerais bien avoir ses problèmes ! Les paparazzi se sont pressés contre la grille, ce matin. Chaque fois qu'ils s'approchent d'un peu trop près, je me contente de faire passer le courant. En général, ils lisent les panneaux ou ils entendent le bruit de friture, alors ils gardent leurs distances. Mais de temps en temps ils essaient de toucher quand même la clôture, et moi, je les regarde prendre le jus.

— Quelle vie passionnante !

— Je ne me plains pas.

Il incline la tête.

— Prenez bien soin de vous, miss Gupta.

— Vous aussi, Harold.

Tout en regardant l'hacienda de deux mille huit cents mètres carrés de style pseudo-espagnol rétrécir peu à peu dans mon rétroviseur, je ressens pour Lydia plus encore que de la pitié. Les gens censés veiller sur elle en ce moment ne le font que parce qu'elle les paie pour ça, et elle le sait. Je ne dis pas que nous sommes tous indignes de cet argent, loin s'en faut. Tenez, prenez mon cas : je l'ai ramenée à bon port auprès de son personnel, je leur ai demandé de la tenir à tout prix éloignée des journaux du matin et des émissions à ragots sur les *people*, et je l'ai convaincue, elle, de confier son corps aux mains expertes du masseur le plus recherché du Spa. Le Merigot. En général, il faut s'y prendre des mois à l'avance pour réserver une séance de massage avec Stefan, l'homme aux doigts d'or. Mais vingt minutes après mon coup de fil ce matin, il prenait le chemin de la résidence de Lydia pour un traitement d'urgence : un massage à la pierre chaude.

Décidément, j'ai bien mérité un soin du visage et un massage, moi aussi ! Je récupère mon portable au fond de mon sac pour recomposer le numéro du Spa. Mais dès que je

L'ouvre, l'écran de veille où j'apparais en compagnie de Raj me rappelle tout ce à quoi j'aspire : une vie plus tranquille, comme au début de notre liaison. Tout était nouveau et si simple avec lui. Un jour, pour fêter notre premier mois en couple, il a réservé un massage pour deux au bord de la piscine dans le cadre d'un week-end à l'hôtel Mondrian...

Au lieu de téléphoner, je m'engage sur la Pacific Coast Highway. J'actionne le toit ouvrant et je zappe sur les stations de radio préréglées, à la recherche de quelque chose qui puisse m'emporter loin d'ici. Naturellement, je tombe sur Steve Nicks en train de chanter *Dreams*... J'augmente le volume, même si, en écoutant ce morceau, je sens que Raj me manque encore plus.

Il y a un an et demi, par un après-midi ensoleillé de mars, Raj m'a lancé par-dessus les trente centimètres qui séparaient nos deux tables de massage, au bord de la piscine :

— Ce qui est étrange, c'est que ça nous paraisse naturel. Tu ne penses pas que nous aurions pu trouver ça bizarre, nous qui avons pratiquement grandi ensemble ?

Je lui ai fait remarquer qu'il n'était revenu de Londres que depuis deux mois.

Pour être juste, notre relation n'a pas évolué très vite. Pendant les premières années qui ont suivi son départ pour l'université de Londres, Raj et moi n'avons pas eu beaucoup d'occasions de nous parler. Nous n'avions aucune raison de le faire, d'ailleurs. Il faisait partie d'un groupe d'une vingtaine de gosses dont les parents s'étaient installés dans le comté d'Orange à peu près en même temps, dans les années 1970. Cette petite communauté indienne nous permettait de rester en contact avec nos racines. Au cours de tous ces dîners, de ces pique-niques du week-end et de ces dimanches après-midi au bord de la piscine que nos parents organisaient chez eux à tour de rôle, Raj n'était pas mon ami. Nous ne nous connaissions pas plus que ça.

Mais lorsque mon père est décédé, juste après que j'ai décroché mon diplôme universitaire, le Raj dont je me souvenais à peine a fait de nouveau irruption dans ma vie, bien décidé à rester là, à mes côtés. Ça a commencé par l'étape obligatoire des condoléances par téléphone. Ensuite, notre relation a viré à l'échange d'e-mails de part et d'autre de l'océan. Raj était devenu à dix-sept ans une sorte de correspondant — dont je n'avais qu'un souvenir un peu flou, mais qui restait néanmoins gravé en bonne place dans ma mémoire. C'est peut-être cette absence de toute connotation romantique qui a fait que nous sommes devenus amis très vite. Nous nous faisons mutuellement des confidences et, lorsque son boulot de conseiller en gestion chez McKinsey & Company l'a fait rentrer à Los Angeles trois ans plus tard, il savait que je serais là pour l'attendre à l'aéroport.

J'étais là, en effet. Mais je n'étais pas préparée à la vision qui m'attendait lorsque je me suis garée juste devant l'aéroport international de Los Angeles. Non seulement Raj avait fait une poussée de croissance, comme il se doit, mais il avait adopté un style européen absolument génial, ce qu'on appelle la classe. Raj était devenu ce genre d'homme dont l'attitude indiquait qu'il savait où il allait. Au moment où il m'a vue, le sourire qui a éclairé son visage m'est immédiatement redevenu familier, avec en plus des tas de choses que j'avais envie de découvrir.

Deux mois après l'épisode de l'aéroport, il m'a dit pour me taquiner depuis sa table de massage en haussant un sourcil malicieux :

— Tu n'es pas du tout *la petite fille comme il faut* dont j'avais le souvenir.

Au cours de ces années passées en Europe, outre cette confiance en lui, cette nouvelle façon de s'habiller, ainsi que ces dictons et proverbes britanniques dont il aimait émailler nos conversations... il avait même réussi à prendre un petit accent aristocratique... Cela

me faisait penser à des promenades à cheval dans la campagne et à ces vauriens dont la galanterie compensait presque leur mauvaise dentition. Quand j'y repense, je me rends compte que je n'avais aucune chance !

Je lui ai répondu en savourant le souvenir de la délicieuse nuit passée.

— Toi non plus, tu n'es pas du tout « comme il faut » ! Pendant nos fameux dîners de famille, je ne me souviens pas d'avoir joué aux mêmes jeux que la nuit dernière.

Il m'a dit d'un ton sans appel :

— Si nous avions joué à un seul de ces jeux à l'époque, jamais je ne serais parti pour Londres, pour commencer.

Si « comme il faut » et coquin à la fois !... Décidément, je n'avais aucune chance.

J'ai rétorqué d'un air rêveur :

— Si nous avions connu ne serait-ce qu'un seul de ces jeux à l'époque, nos parents nous auraient envoyés tous les deux en Inde dans des pensionnats religieux.

— C'est vrai. Mais je suis sérieux. Nos familles se connaissent, Monica. Nos pères jouaient ensemble au *thaash*. Nous avons un passé commun, et pourtant rien, absolument rien de tout cela ne me met mal à l'aise.

Je me rappelle avoir regardé ses doigts s'approcher de moi. Je me souviens de cette main solide et familière, de ces doigts qui s'entrecroisaient avec les miens. Jusque-là, je n'étais pas sûre de ce que j'attendais de lui. De l'amitié ? une liaison ? quelque chose entre les deux ? En tout cas, il serait faux de dire que je ne ressentais rien. Ce n'était certes pas de la passion, mais pas de l'indifférence non plus. Plus que son côté familier, j'aimais son côté rassurant. Je sentais bien à quel point il voulait me voir prête à entendre tout ce qu'il disait.

Je me suis alors demandé, en plongeant mon regard dans le sien : et pourquoi pas ? Après tout, je le connaissais depuis toujours. Et la dernière fois que je l'avais senti aussi proche de moi, c'était à la fac. Alors pourquoi ne pas céder, m'abandonner ?

Je lui ai pressé la main, sans rien dire.

Il a dit, plein d'espoir :

— Je pense que nous devons dire à nos parents que nous nous sommes revus. Je suis sûr qu'ils seront enchantés.

Je savais qu'il avait raison.

*

* *

Je chausse mes lunettes et j'incline le pare-soleil pour mieux protéger mes yeux. Puis j'éteins la radio, je calcule le décalage horaire avec Londres, j'attrape mon téléphone portable et je compose le numéro de Raj.

Pas de réponse.

Je me lance.

— C'est moi, mon cœur. Je... euh... je suis désolée. Tu as des tas de raisons d'être en colère contre moi. Mais nous devons en parler. Alors appelle-moi. Aujourd'hui.

Je ne suis pas très démonstrative. Je n'ai d'ailleurs jamais dit que je l'étais. En plus, les hommes ne sont-ils pas censés mieux réagir aux faits qu'ils peuvent utiliser à leur avantage ? Et comme je suis prête à parler, maintenant, la balle est dans son camp. Le problème, c'est que Raj est parfois très susceptible. Et puis c'est lui qui a réagi de façon excessive. Mais je ne lui en veux pas pour autant. Si je compare avec le comportement irrationnel de mes clients *people*, Raj et moi nous en tirons plutôt bien. Il veut juste tester mon engagement en faisant une montagne de pas grand-chose. Voire de rien. Comme il est conseiller en gestion auprès de grands groupes internationaux, il est payé pour identifier les mines antipersonnel et autres pièges bien connus... même s'il n'y en a pas. Je suppose qu'il ne peut pas s'en empêcher.

Il est également possible que l'histoire des cacahuètes y soit un peu pour quelque chose...

Il y a deux semaines, un soir où nous regagnions tous les deux mon appartement chacun de son côté, il m'a dit au téléphone :

— C'est comme tu voudras, chérie. Simplement, arrange-toi pour qu'il n'y ait pas de cacahuètes dans le *pad thai*. De mon côté, j'apporte une bouteille de ce chardonnay que tu aimes tant. Je crois que tes réserves s'amenuisent.

En reposant mon téléphone portable à côté de moi, je me suis dit qu'il avait raison et que c'était lui tout craché de noter ce genre de détail. Après avoir emporté les plats de notre restaurant thaï habituel de Santa Monica, j'ai pris le chemin de la maison. Tout en sirotant mon thé glacé thaï, j'ai poussé la porte pour constater que Raj m'avait prise de vitesse. Les bougies étaient allumées et la table mise. Le CD de Maxwell en bruit de fond nous rappelait à tous les deux nos années de lycée. Et les verres à pied Riedel étaient couverts de buée à cause du chardonnay glacé qu'ils contenaient. Raj avait pensé à tout, comme toujours.

Il m'a pris les plats des mains et m'a embrassée avant de foncer vers la cuisine. Je me suis débarrassée de ma mallette, j'ai envoyé valser mes chaussures et j'ai ôté ma veste de tailleur. J'ai pensé un instant faire un tour vite fait dans ma chambre pour changer de tenue avant le repas, mais je n'ai jamais pu résister à l'image d'un homme dans une cuisine. Alors, je me suis faufilée en douce derrière lui, je me suis blottie contre son cou et je me suis laissée aller à mes humeurs taquines pendant qu'il était sans défense. Ses mains étaient trop occupées à porter les plats...

Il a posé par terre le poulet au basilic pour pouvoir repousser ma main de son bas-ventre et la porter à sa bouche. Puis il m'a dit :

— Madame, je vous demanderai de bien vouloir garder vos mains pour vous, si difficile que cela puisse être compte tenu de mon magnétisme animal. Depuis six semaines en effet, je me suis définitivement retiré du marché.

Convaincu que j'avais des doigts *très gracieux*, Raj avait pris l'habitude de les embrasser un par un. Et pour pimenter la chose - car il savait à quel point je déteste les effusions en public - il me léchait les doigts, les mordillait jusqu'à ce que je recule en poussant des petits cris de dégoût et que je les essuie sur mes vêtements pour qu'il comprenne bien le message. Naturellement, mes protestations ne faisaient que l'encourager. Et puis c'était sa façon à lui de me taquiner, car il savait que j'avais des complexes avec mes mains. Quand j'étais petite, je me rongerais les ongles...

Mais ce soir-là, entre jeux de mains et gloussements, il s'est arrêté net sur mon annulaire gauche.

Il m'a demandé d'un ton sec :

— Qu'as-tu fait de ta bague ?

— Elle est là!

Me tournant face à lui, je lui ai agité sous le nez la bague ornée d'un diamant taille princesse de trois carats et demi accrochée à la chaîne que je portais à mon cou.

Il a murmuré :

— Je pensais que nous avions déjà abordé le sujet.

Puis il a concentré de nouveau son attention sur le poulet au basilic.

Hésitante, je l'ai suivi jusqu'à la table de la cuisine. Je me suis assise et j'ai croisé les bras.

— C'est vrai... nous en avons déjà parlé. Mais nous n'avons pas résolu le problème.

Vexé, il s'est assis à son tour.

— Tu veux dire que tant que nous n'aurons pas résolu le problème, tu ne porteras pas cette bague? Mais enfin, Monica!...

J'ai protesté :

— Tu vois bien que je la porte à mon cou !

— Oui, comme un nœud coulant. Décidément, ton engagement vis-à-vis de moi est vraiment surprenant.

Et il a croisé les bras comme pour me singer.

J'ai balayé son commentaire d'un geste, en sachant avant même que les mots ne sortent de ma bouche que je commettais une énorme erreur...

— Ne tombe pas dans le mélo !

Le problème, c'est que ce n'était pas la première fois que je lui portais ce genre d'accusation. J'ai vu aussitôt à son expression qu'il accusait le coup.

Raj m'avait fait sa demande en mariage pendant un week-end d'escapade, alors que nous faisons une promenade au clair de lune en bord de mer, à San Diego. Nous partageons un cornet de crème glacée qu'il tenait à la main lorsqu'il a failli tomber en se prenant les pieds dans un lacet. Il m'a demandé de lui tenir le cornet pendant qu'il mettait un genou à terre pour le renouer, et c'est ainsi qu'il a réussi à me prendre par surprise.

Le genou toujours à terre, il a levé les yeux vers moi.

— Monica, je crois bien que je t'aime depuis toujours. Et même s'il a fallu qu'une tragédie survienne pour que nos chemins se croisent de nouveau, je suis convaincu que c'était un mal pour un bien. Ton père était un homme d'honneur, et il a élevé une fille incroyable... qui deviendra une mère géniale... et qui rendra son veinard de mari très heureux. Jamais je n'avais rencontré une fille avec qui je souhaite partager ma vie. Veux-tu être ma femme ?

Je sais que j'ai dit oui car, l'instant d'après, il me glissait une bague au doigt et me couvrait de baisers. Je suppose que le vertige qui s'est alors emparé de moi était le résultat d'une réaction chimique déclenchée dans mon cerveau par l'engagement que j'avais pris. Je me suis dit que la meilleure chose à faire était d'essayer de rester calme jusqu'à ce que je recouvre mes esprits. Pourquoi lui gâcher ce moment? C'était bien, j'étais heureuse. Le vrai bonheur.

Jusqu'à ce qu'il prononce ces mots... Il m'a pris la main et a inspiré longuement avant de lâcher ces paroles fatidiques : *Monica Shah*. A ce moment précis, le monde a cessé de tourner. C'est comme si j'avais vu la porte d'une petite pièce - où je n'avais eu aucune obligation d'entrer - se refermer sur moi. Cette porte n'avait pas claqué, elle n'avait pas grincé non plus. Elle s'était juste fermée doucement avant de tirer le verrou derrière elle, refusant l'idée même d'être rouverte. Peut-être mon nom de famille avait-il réussi à se glisser dans la pièce pour se retrouver soigneusement rangé dans un grand carton d'emballage sur lequel était écrit « Choses que je ne reverrai jamais ». Peut-être s'est-il effacé devant ces liens ténus qui me rattachaient encore à mon père, car les Indiens ont toujours cru qu'après le mariage, une fille n'appartenait plus à sa famille biologique. Oui, le détachement dont je faisais preuve vis-à-vis de mon engagement n'était peut-être qu'un mécanisme de défense à la seule idée de me retrouver prisonnière. Je me suis répétée une fois de plus que tout cela n'avait rien à voir avec Raj, et j'ai continué à jouer le rôle de la fiancée rougissante.

Mais le lendemain matin, en me réveillant avec son bras autour de mon cou, j'ai eu pour la première fois la sensation qu'il s'agissait d'une corde épaisse, et non d'un geste câlin. J'ai tenté de ne pas lui en parler et je me suis glissée hors de mon lit pour aller prendre une douche. Mais pendant le laps de temps qu'il m'a fallu pour prendre cette douche et m'envelopper de serviettes de bain, j'ai pris conscience de ce que je devais faire. J'aurais sans doute mieux fait d'attendre que le mec du *room service* ne soit plus là avant de parler, mais c'est sorti tout seul.

— Je ne renoncerai pas à mon nom de famille. Ni pour moi ni pour mes futurs enfants.

Raj a donné un pourboire au garçon - qui ne savait plus où se mettre - et l'a raccompagné jusqu'à la porte. Puis il s'est laissé tomber sur une chaise devant le somptueux petit déjeuner et m'a dit en guise de réponse :

— Bonjour à toi aussi... Tu sais, mon chou, je peux comprendre que tu veuilles conserver ton nom de famille, et je suis tout disposé à en parler. Mais concernant les

enfants, je crois que je suis un peu plus attaché aux traditions.

Aussitôt, je me suis braquée.

— Crois-moi, Raj, si on joue au plus têtue, tu ne gagneras pas. Sur ce coup-là, pas question que tu négocies avec moi pour trouver une solution. Mieux vaut ne pas essayer.

Il s'est énervé :

— Ce n'est vraiment pas raisonnable de ta part ! Quand je pense que tu n'as même pas envie d'en parler ! Aux dernières nouvelles, je suis bien le futur marié, non ?

Le problème avec moi, c'est que je ne supporte pas le moindre signe de faiblesse chez les hommes, pas plus que chez les animaux d'ailleurs. C'est sûrement mon côté avocat qui ressort... Ma position, en gros, c'est que si vous ralentissez la meute, le mieux est sans doute de vous abattre ou de vous abandonner sur place. C'est pour ça que j'ai eu une réaction aussi... mesquine. Je savais déjà que c'était une mauvaise idée, mais je l'ai dit quand même, en faisant appel au pire des qualificatifs, le mot « mélodramatique ».

Ce jour-là, j'ai appris que même si les deux parties sont conscientes de qui est le plus impliqué sur le plan affectif, personne ne souhaite se l'entendre dire. Une femme le prend comme une simple observation, mais un homme l'interprète ainsi : c'est elle qui *porte le pantalon*.

J'aurais pu essayer d'arranger les choses, mais, sur le chemin du retour à Los Angeles, le silence de Raj ne m'a pas donné d'autre choix que d'en rajouter une couche. Si c'était comme ça que nous devions commencer notre vie de jeunes mariés, il me fallait créer un précédent. Alors j'ai retiré ma bague et je l'ai mise au bout d'une chaîne que je portais à mon cou. Elle y est toujours... Un peu plus tard, ce soir-là, nous sommes tombés d'accord pour ne pas nous disputer. Nous ne pouvions pas tout régler en un jour.

Par erreur, j'ai supposé en le voyant remplir nos deux verres de vin que Raj allait profiter de ce dîner thaï pour mettre un terme à notre « impasse mexicaine ».

Dieu merci, Raj est un homme sur qui on peut compter. Il ne laisse jamais la situation s'envenimer au point de ne plus la contrôler.

Entre deux énormes cuillerées de *pad thai* au piment rouge, il s'est lancé :

— J'ai une nouvelle à t'annoncer. McKinsey m'a proposé une mission d'un mois à Londres. Ils m'ont demandé de faire partie de l'équipe parce que j'ai déjà travaillé avec ce client sur un autre projet, il y a quelques années.

J'ai avalé une nouvelle gorgée de vin en accusant un peu le coup.

— Mmm... Et tu commencerais quand ?

— Je peux partir dès demain, la semaine prochaine au plus tard.

— Ah ! d'accord...

J'ai caressé ma bague entre le pouce et l'index, en me concentrant le plus possible sur mon assiette.

— Un client qui veut quelqu'un et personne d'autre, c'est toujours une bonne nouvelle. Ça pourrait même me valoir une promotion si j'ai suffisamment de visibilité pour le

projet. Tu imagines... si jamais ça devenait un boulot à plein temps ?

Je dois bien l'avouer, j'ai éclaté de rire. La bouche pleine de noix de coco verte au curry.

Il a levé les yeux sans bouger la tête.

J'ai dit en blaguant :

— Mais bien sûr ! Nous sommes en 1920 et toutes les femmes doivent démissionner pour suivre leur mari de l'autre côté de l'océan.

— Si je comprends bien, tu ne veux même pas y réfléchir ?

Il a littéralement craché ces mots, les narines dilatées. Ce n'était pas sexy. Ça m'a même fait un peu peur.

J'ai pris mon ton d'avocate plaidante.

— Eh bien... enfin, ce n'est pas vraiment un choix. Ils ne t'ont pas fait d'offre, tout cela n'est que pure hypothèse.

Il m'a demandé, les dents serrées :

— Et tu refuses d'envisager cette hypothèse ?

— Raj...

— Monica, ne me dis pas que dans notre couple, tu n'as toujours fait que penser à *toi* ?

— Non, bien sûr que non.

— Lorsque nous sommes devenus amis, je savais où je mettais les pieds. C'est en partie ma faute parce que notre amitié était fondée sur les efforts que je faisais pour t'aider à évoquer la mort de ton père. Lorsque nous avons commencé à sortir ensemble, il était donc logique que toute l'attention soit focalisée sur toi. Mais j'ai toujours cru qu'avec le temps... avec le temps, les choses pourraient changer. Que tu ne serais plus le centre du monde. Mais rien n'a changé, Monica. J'ignore si c'est ma faute, si c'est parce que je t'ai laissée faire ou si ça *vient de toi*.

— Je n'apprécie pas que...

Mais j'ai stoppé net en le voyant lever la main.

Il s'est exclamé, en laissant tomber sa fourchette :

— Mon Dieu, non !

Puis il a repoussé sa chaise et sauté sur ses pieds, comme s'il manquait d'air.

J'ai été littéralement bouleversée par ce cri. Je ne l'avais jamais encore entendu hausser le ton.

Puis il a lâché d'un ton à la fois sarcastique et méprisant :

— Et en plus, il y a des cacahuètes dans ce fichu *pad thai*, Monica! Tu as réussi à me couper l'appétit.

Il est parti directement vers la chambre d'un pas lourd, me laissant seule pour réfléchir à ce que j'avais fait. Il ne m'a pas aidée à débarrasser la table et m'a tourné le dos toute la nuit. Quand je me suis réveillée le lendemain matin, il était parti.

J'ai juste reçu un texto depuis l'aéroport :

« Ai décidé de partir ce matin. Serai à Londres pendant au moins deux semaines. Nous avons besoin de faire une pause. C'était sans doute le bon moment. »

Voilà qui était clair et net, et je le méritais bien. Mais ça ne lui ressemblait pas du tout. Pour la première fois depuis que nous étions ensemble, je me suis dit que ce n'était peut-être pas lui qui avait le plus à perdre dans cette histoire.

Et je n'ai eu aucune nouvelle de lui depuis son départ.

Très bien. Peut-être ne sommes-nous jamais certains de rien. Mais ce dont je suis sûre - aussi sûre que je suis hétérosexuelle -, c'est qu'un jour, une fille sexy de moins de trente ans adulée des ados, issue d'une famille aisée et adorant s'afficher avec des *people*, se servira un jour de cet engagement de la Steel : *Après vos quatre premières procédures de divorce, la cinquième vous est offerte!*

Une vingtaine de minutes plus tard, je ne peux pourtant m'empêcher de lorgner le sosie de la plantureuse Angelina Jolie qui traverse le carrefour de San Vincente et Bundy en roulant des hanches. Contrairement à la plupart des hommes qui seraient à ma place, je ne me demande pas comment elle peut se comporter au lit. Moi, je me demande si une femme comme elle a la moindre idée de ce que c'est que de fixer un téléphone portable pendant une journée entière en attendant qu'il se passe quelque chose!

Je veux dire, qu'il sonne.

Bref... J'imagine que la réponse est non.

Mais voilà que quelques secondes plus tard, mon téléphone à moi se met à sonner. Instinctivement, je rentre le ventre, je me redresse et je plaque sur mon visage le sourire d'une ex-reine de beauté. Voir une femme aussi belle m'a rappelé que Raj n'était pas aveugle, me forçant à admettre qu'on ne pouvait être que rebuté par la vision de *moi* en train de traverser la rue, en sueur et en soufflant comme un bœuf, dans ma tenue en élasthanne ! Du coup, ça me donne des envies de dévorer un gâteau Bundt entier.

Dans ma penderie.

Avec les mains.

En plus, je suis certaine que le fait d'être fiancée à Raj lui donne le pouvoir de m'observer par l'intermédiaire de mon téléphone.

Tandis que je me gare le long du trottoir, en fouillant frénétiquement dans mon sac pour prendre l'appel avant que le répondeur ne se mette en marche, je me rends compte que ça ne me ressemble pas. Moi, je ne regarde pas les autres femmes courir et je ne fais pas des bonds de cabri rien qu'à l'idée qu'un mec puisse m'appeler. Je ne souris pas sans raison, pas plus que je ne prononce mon nom comme s'il s'agissait d'une question.

Ce qui m'amène à une conclusion logique : je vais avoir mes règles. Car, contrairement à certaines femmes que je connais, j'ai toujours passé chaque mois - le jour précédant l'arrivée de mes règles - vingt-quatre heures blottie au fond de mon lit, à lécher sur mes doigts des acides gras tout en regardant des rediffusions de *The Golden Girl*, convaincue que je suis grosse, idiote et incapable d'avoir une relation normale.

Je note mentalement de passer prendre une pizza, un *latte* et un valium avant de rentrer chez moi. Puis j'arrache mon téléphone portable de mon sac et je lâche dans un râle :

— Allôôôô?

— Allô, mon cœur ? C'est maman, ma chérie !

Son accent britannique chante au bout du fil. Elle a fait ses études universitaires en Angleterre.

— J'ai une nouvelle à t'apprendre, une merveilleuse nouvelle pour toutes les deux !

Je sens que ce ne sera plus un, mais *deux* gâteaux au pudding que j'engloutirai...

Ma mère est un être discret, un peu comme les candidates des émissions de rencontre du type « Tournez manège » avec leur façon bien à elles de se maquiller... Je n'ai pas beaucoup apprécié qu'elle m'ait volé la vedette à la petite fête d'anniversaire organisée le jour de mes seize ans, en apparaissant en minirobe. En revanche, j'ai apprécié qu'elle me dise, le jour de mon départ pour la fac : « Tant que tu seras heureuse et honnête dans la vie, quels que soient tes choix, je serai toujours avec toi. » Entre mère et fille, le positif n'est jamais que l'autre moitié du négatif...

Heureusement pour moi, mon père a toujours réussi à mettre en valeur le côté positif de ma mère. Un jour, après un incident particulièrement gênant - elle avait improvisé une chenille sur l'air de *The Rhythm is Gonna Get You* à la boum organisée avec ma classe de CM2 qu'elle a voulu à tout prix chaperonner -, mon père m'a expliqué que le théâtre était inscrit dans ses gènes. Sinon, comment aurait-elle trouvé le courage, dans ce petit village indien, de défier ses parents en portant ce jean bleu ultra-moulant qui a tapé dans l'œil du jeune Deepak Gujurati, ce garçon solitaire amateur de moto et fumeur invétéré qui a fini par devenir mon père ?

On raconte qu'un après-midi, mon père a invité ma mère à prendre une tasse de *chai* dans la rue commerçante du village, pendant ses vacances d'hiver. Comme elle avait grandi au contact des libres-penseurs de la société londonienne des années 1970, elle a décidé d'accepter. Ce n'est que le lendemain matin, après que la nouvelle de cette liaison secrète et honteuse a circulé dans tout le village - par l'intermédiaire de Renu Malhotra, un garçon imbu de lui-même -, qu'elle a appris que les parents de Deepak avaient déjà promis la main de leur fils à quelqu'un d'autre. La réponse du jeune Renu, alors âgé de vingt et un ans, qui s'était senti insulté et était scandalisé, a été immédiate. Il est allé chez Deepak, a frappé à la porte, est entré dans le salon et a exigé qu'il épouse ma mère pour réparer sa faute et avoir pu penser qu'il pouvait salir la réputation d'une jeune fille.

Mon père ne cessait de raconter cette histoire : « Qui pouvait résister à une *pataka* aussi sexy et fouguese ? », tandis que ma mère s'opposait à toute comparaison avec une bombe. Ce à quoi il rétorquait : « Un fusil *bundook*, alors ? »

Elle feignait de le mettre en garde : « Est-ce que j'ai une tête à cracher des balles ? »

Il faisait le salut militaire, en claquant des talons pour en rajouter et en disant : « Seulement si je sors du rang, sergent ! »

Et ma mère jouait le jeu, alors que je commençais déjà à m'étouffer de rire.

« Tu as vu comme ton père se moque de moi, Monica? Quoi que tu fasses, surtout n'épouse pas un homme drôle. »

Mon père disait alors en nous regardant par-dessus la monture de ses lunettes : « Femme heureuse, vie heureuse. »

Et il se replongeait comme toutes les semaines dans la lecture de l'édition *India Abroad* du dimanche matin.

Il y avait entre eux l'amour que toutes les petites filles rêvent de trouver, un amour fait de gestes nobles, de baisers volés, de rendez-vous clandestins et de choix passionnés que personne ne pouvait anticiper. Je me suis accrochée à cet idéal pendant une grande partie de ma jeunesse : à la fac, par exemple, à travers ce joueur de foot qui m'apportait des fleurs sauvages, mais ne m'aimait pas assez pour danser en public. Ou ce garçon timide qui suivait avec moi les cours de première année de littérature et qui m'écrivait des poèmes avec une sorte de passion que je n'aurais jamais pu ressentir pour lui. Sans parler de ce spécialiste du cinéma, un jeune homme à fossettes qui a failli laisser tomber tous les exemplaires de son scénario en essayant de me tenir la porte de la maison des étudiants, le premier jour de notre avant-dernière année de fac.

Il s'appelait Alex, et ce scénario était le premier de toute une série que j'ai lus et critiqués pour lui les années suivantes. C'est l'amour le plus dévorant que j'aie jamais connu. J'imagine que c'est la même chose pour tout le monde lorsque ça vous arrive, et pourtant...

J'aurais pu m'accrocher à cette idée sublimée de l'amour suffisamment longtemps pour laisser Alex devenir l'homme de ma vie. Seulement voilà, j'ai vu ce qui est arrivé à ma mère lorsqu'elle a perdu le sien...

Un après-midi d'été, je suis rentrée chez nous après le déjeuner et j'ai trouvé mon père affalé sur la table de la cuisine. Ma mère se tenait dans le couloir, juste devant la cuisine. Elle avait encore à la main la clé de la porte de derrière, et elle n'arrêtait pas de marmonner entre ses dents quelque chose à propos du dîner.

Plus tard, j'ai appris que mon père s'était saigné aux quatre veines pour nous. Il s'était tellement investi personnellement que ma mère n'avait pas la moindre idée du contenu de son assurance vie, ni du solde à payer pour leur emprunt logement. Elle ne savait pas non plus où se trouvait la clé de son coffre à la banque. Bref, elle était toujours cette fille au jean bleu qui se demandait où était passé le garçon prénommé Deepak...

Deux mois après la mort de mon père, ma mère est partie s'installer à Londres pour se rapprocher de la nombreuse famille que nous allions voir chaque été lorsque j'étais enfant avant de partir pour Bombay.

Je déglutis et je dis d'une voix plus ferme :

— Bonjour, maman. Euh... bon, alors, quelles sont les nouvelles ?

Elle me répond d'une voix qui vire au suraigu :

— Chérie, tu ne me croiras jamais ! Je reviens vivre à Los Angeles !

Ce serait peut-être plus facile si j'étais lesbienne. Du moins, ça empêcherait ma mère de me jouer des tours à sa manière, par exemple de m'annoncer la « nouvelle » d'un air détaché, comme si elle me demandait de lui passer le *chutney* à la mangue. Pour finir, j'apprends non seulement qu'elle revient à Los Angeles dans le mois qui vient, mais aussi qu'elle a déjà versé un premier acompte pour une maison à quatre chambres style « mission espagnole », dans Upper Brentwood. Il y aura donc suffisamment de place pour faire la magnifique chambre de bébé que toute grand-mère est en droit d'avoir lorsqu'elle a des envies de pouponner. Lui dire que mon fiancé a disparu de la circulation, ce serait comme si j'apprenais à une actrice de série B qui rentre chez elle sur le coup de 10 heures que le « réalisateur » avec lequel elle vient de passer la nuit n'était qu'un figurant. A quoi bon se faire du souci, d'ailleurs ? On ne peut pas remonter le temps.

Ma mère voudrait savoir ce que je pense d'une gamme de tons lilas... et si je verrais une objection à ce qu'elle engage un portraitiste - qui *fait fureur*, d'après le *Magazine des futures grands-mères* - pour décorer ses murs de tableaux qui mettraient en avant ma ressemblance avec mon nouveau-né ! *Parce que, sache-le, ma fille, il faut retenir ces gens des mois et des mois à l'avance...*

Faute de falaise à proximité de chez moi d'où je pourrais me précipiter, et certaine que si je reste seule cette nuit chez moi, je finirai à coup sûr par me raser les cheveux en pleurant comme une Madeleine sous l'influence de l'alcool, je négocie un virage à droite dans Doheny et je fonce voir la seule personne capable de me comprendre.

Ou du moins, d'essayer.

Sheila m'ouvre sa porte dans une robe laide à faire peur.

— C'est parce que je suis trop gentille, c'est ça ?

— Si c'est ta réponse à la question « Pourquoi avoir acheté *cette chose* », j'en déduis que tu as été frappée de cécité passagère...

C'est peut-être un peu dur, mais vous comprendrez mieux quand je vous aurai fait la description de ladite robe : elle est toute noire, à manches longues, et elle lui arrive aux genoux. Pour couronner le tout, elle a des épaulettes et un ourlet garni de perles ! C'est un peu comme si Sheila avait enfilé un truc informe de douze ans d'âge par-dessus sa combinaison de ski et posé des sequins un peu partout, puis tenté de déambuler la tête haute sur Rodeo Drive...

Mais comme je suis sa cousine, je sais qu'il vaut mieux chercher à comprendre avant de tirer des conclusions hâtives.

Elle tape du pied sur le marbre, les poings serrés.

— Mo-ni-ca!

Dieu merci, Sheila ne saisit pas la corrélation négative entre le ton de sa voix et la

gravité de ses paroles. Mais c'est quand même ma cousine.

Oubliant pour un temps mon cas personnel, je lui demande en pénétrant dans le salon :

— C'est quoi, le problème ?

— C'est ça! Cette robe infâme!

Elle m'emboîte le pas en secouant la tête et en montrant d'un doigt accusateur cette atteinte au bon goût.

— Elle est tellement... passive-agressive !

Je me laisse tomber sur le canapé de daim blanc du solarium.

— Je suppose qu'il s'agit encore de ta belle-mère ? Je t'ai déjà dit qu'elle te traitera comme ça tant que tu la laisseras faire.

Sheila et moi sommes très différentes, et je ne parle pas seulement de nos voix. Un exemple : ce numéro de *Pucker* étalé à la vue de tous sur la souche d'arbre qui leur sert de table basse. Et vers lequel je commets l'erreur de jeter un coup d'œil. Sheila incline la tête en suivant mon regard. Il faut dire que ma cousine est accro à la presse *people* et n'en éprouve aucune honte, mais c'est bien la dernière personne à qui j'avouerais ma propre fixette pour *Pucker*... car elle sauterait sur l'occasion pour m'interroger sur mes clients, me brancherait sur un détecteur de mensonges pour essayer de me faire oublier ma clause de confidentialité et de m'extorquer des noms. Mais Dieu merci, elle a d'autres chats à fouetter aujourd'hui ! Elle est bien trop concentrée sur cette histoire de robe...

Elle renifle.

— Tu ne comprends... pas ! Elle sait très bien que cette robe est affreuse, parce que... parce que c'est l'évidence même ! Et elle sait que je suis obligée de la porter puisque c'est elle qui me l'a offerte. Nous sortons tous dîner en ville, ce soir. Toute la famille de Josh sera là ! Alors je dois choisir : passer pour une belle-fille ingrate ou pour quelqu'un qui arrive tout droit d'un concert de Bon Jovi en 1982 et qui a débarqué ici par erreur!

Sheila n'a qu'un an de moins que moi, mais, par moments, on croirait que près de vingt ans nous séparent... Quand elle pique une crise comme elle vient de le faire, j'ai toujours beaucoup de mal à me convaincre que c'est une femme mariée. Son mari, Joshua, est la crème des hommes, mais c'est un faible ! Comme dans un livre de contes, ils se sont rencontrés un soir où elle était venue aux urgences se faire poser des agrafes après une entaille au front.

Non seulement le gentil interne juif l'a recousue, mais il a réussi à ne pas rire pendant qu'elle lui racontait par le menu les circonstances de sa chute. Elle s'était pris un gadin du haut de ses talons aiguilles de douze centimètres, atterrissant sur le trottoir devant la porte d'une boîte de nuit d'Hollywood Ouest. Elle l'a embobiné, et lui s'est laissé faire. Elle n'a rien trouvé à redire à son attitude jusqu'à ce qu'elle s'aperçoive qu'elle n'était pas la seule femme à avoir du pouvoir sur lui. En fait, il avait déjà un sacré entraînement, car il avait passé sa vie entière dans le giron de sa mère, à marcher sur des œufs. Après un an de mariage, il était clair que la coach n'était pas très excitée à l'idée qu'une autre femme vienne donner des ordres à son équipe.

— Ton problème, c'est que tu essaies de la battre à son propre jeu en cherchant à comprendre comment elle fonctionne pour trouver la parade. Pour gagner, tu n'as qu'une seule et unique solution : refuser catégoriquement de jouer à ce petit jeu. Quand elle sera persuadée que tu ne vois aucun inconvénient à passer un week-end sur deux chez elle, dis-lui à quel point cela te plairait, mais que tu as malheureusement prévu de dîner avec le chef des internes en chirurgie et son épouse, ce qui est naturellement très bon pour la carrière de Joshua... Elle ne pourra qu'acquiescer. Lorsqu'elle te dira que ton choix de rouge à lèvres est *intéressant*, fais l'idiote et demande-lui devant tout le monde de t'expliquer ce qu'elle entend par là, sous prétexte que *son opinion a beaucoup de valeur pour toi*. Quand elle dénigrera ta façon de cuisiner en te proposant une panoplie de cuillères à doser pour avoir la main plus légère sur le sel la prochaine fois, ne lui réponds pas par un ricanement !

Sheila objecte en baissant la voix, comme si la lampe pouvait nous entendre :

— Mais... il n'est pas question que je me conduise comme une... une *garce*!

— Très bien. Alors joue les oiseaux blessés ! Mais quoi que tu fasses, ne minimise pas le problème. Ne lui facilite pas la tâche. Si tu as vraiment l'air peiné devant toute la famille, Josh finira par se conduire en homme et défendra sa femme.

Convaincue que toute bonne épouse doit savoir choisir ses combats, Sheila balance la robe derrière le canapé comme on smashe dans un ballon, et d'un regard me fait signe de me taire car elle vient d'entendre Josh introduire sa clé dans la serrure.

Je change aussitôt de sujet, les yeux ronds comme des soucoupes. J'ai l'air aussi naturel qu'un gamin venu perdre du poids dans un camp de régime, surpris avec un cookie hypercalorique !

— Bref... comme je le disais, ma mère m'a dit qu'elle rentrait à Los Angeles. Et elle parlait sérieusement, Sheila. Elle a déjà acheté une maison.

Joshua entre en coup de vent dans la pièce après sa balade à vélo. Apparemment, il ne se sent pas en sueur au point d'éviter de faire une bise sur le front de son épouse. Il s'exclame :

— Vraiment ? C'est à cause de ta rupture avec Raj ?

Je réponds du tac au tac en lançant un regard furibard en direction de Sheila.

— Nous n'avons pas rompu, c'est temporaire. Dis-moi, Sheila, tu lui racontes *tout* ce que je te confie ?

Josh me crie depuis la cuisine en refermant d'un coup sec la porte du frigo :

— Bien sûr. On est mariés, non ? Alors, si je comprends bien, tu n'as pas parlé de Raj à ta mère. C'est quand même ta mère !

Sheila, qui vient d'essuyer son front d'un revers de manche, décide de répondre à ma place :

— Non, mon chéri, elle ne lui en a pas parlé. Je t'ai dit qu'elle avait peur de sa mère.

Il s'appuie contre l'encadrement de la porte, déjà sur la défensive.

— Qu'est-ce que tu essaies de me dire ?

J'interviens aussitôt pour essayer de recentrer la conversation sur moi.

— Personne n'a peur de personne ! Si je n'ai pas parlé de Raj à ma mère, c'est qu'il n'y a rien à dire. Nous n'avons pas rompu, nous faisons juste une pause.

Tout en tendant le bras vers la télécommande, je me dis qu'en plus, chaque fois que je fais à ma mère la moindre confiance sur ma vie privée, elle prête beaucoup trop d'attention à l'avis de personnes mal informées.

Tiens ! Quand on parle du loup... une journaliste *d'Entertainment Tonight* qui porte au moins huit colliers et qui s'est tartiné les lèvres avec un tube entier de gloss est en train de bavasser :

— On ne parle que de ça dans les studios de Hollywood cette semaine : un grand scénariste aurait signé un des plus fabuleux contrats de ces dernières années avec Paragon Pictures...

Ils coupent aussitôt pour passer la cassette vidéo d'Alex.

Toujours ce sourire charmeur et cette fausse humilité. Ces mêmes fossettes qui apparaissent furtivement tandis qu'il se cale dans son fauteuil de consultant pour regarder sur le plateau le tournage du film qui a lancé sa carrière.

La fille continue de commenter :

— Le bruit court que le studio de cinéma aurait aligné sur le contrat un nombre à sept chiffres pour deux scénarios. Rappelons que ce scénariste a obtenu un succès inattendu avec son premier film *A ta guise*.

Sheila s'assied près de moi.

— Oh ! mon chou, je suis désolée. Tu sais bien que je regarde ce truc uniquement pour les nouvelles sur les *people* ! Changeons de chaîne.

J'insiste, d'un ton qui ne convaincrerait pas même un simple inconnu :

— Sheila, ne sois pas stupide. Je peux quand même me réjouir pour lui, non ?

La première fois qu'Alex m'a dit qu'il m'aimait, c'était en rentrant à la maison après son petit jogging du matin. J'étais pelotonnée au fond du lit dans son studio de la résidence universitaire. Je portais un de ses T-shirts et j'étais en train de lire la version originale de *A ta guise*. A sa façon de le dire, je suis sûre qu'il a été aussi surpris que moi. D'abord, parce que les mots sont sortis à toute vitesse de sa bouche, et ensuite parce qu'il venait de prendre conscience que c'était vrai. Ma première réaction a été de laisser tomber le scénario, d'attraper Alex par le cou et de l'attirer vers moi. Mais il m'a arrêtée dans mon élan en me demandant de finir ma lecture d'abord et il m'a fait promettre de lui dire ce que j'en pensais vraiment. Il a insisté, avec cette candeur qui n'appartient qu'aux gens qui n'ont pas encore atteint l'âge légal de boire de l'alcool, sur cette idée de franchise totale sans laquelle notre couple ne pourrait jamais fonctionner.

Pendant les deux années suivantes, comme la plupart des jeunes couples, nous avons réussi à être totalement honnêtes l'un envers l'autre et à tout nous dire, à l'exception bien

sûr de nos petits secrets. Des choses sans importance, au début : par exemple, je lui affirmais que ses ronflements ne me dérangent pas le moins du monde et lui jurait que j'étais attendrissante quand j'avais trop bu. Nous savions que nous protégeons instinctivement notre jardin secret, y compris de nous-mêmes. Ça a marché avec moi parce que, par définition, le premier grand amour d'une fille est quelqu'un avec qui elle se sent bien. Ça a fonctionné aussi pour lui parce qu'au lieu de se sentir agressé par ma réaction épidermique à son travail, il a eu l'impression d'avoir enfin quelqu'un avec qui faire équipe.

Oui, nous avons réussi à conserver une relation de couple fondée sur la vérité, même l'été où il s'est tatoué les biceps et où il a travaillé comme barman sur Sunset Boulevard pendant que j'enfilais un petit tailleur bien sage pour faire un stage dans une société d'investissement travaillant avec les marchés émergents. A l'époque, le fait qu'Alex m'oblige à admettre que j'avais choisi le monde des affaires pour calmer mon père n'a fait que renforcer mon amour pour lui.

En septembre, un jour qu'il soulevait ma bibliothèque pour la traîner dans un coin de ma nouvelle chambre au foyer des étudiants, il m'a demandé :

— Qu'est-ce que tu entends par : « Que vais-je faire après l'école ? »

Je me suis laissée tomber sur le lit pour le regarder travailler.

— Je veux dire que les gens qui s'inscrivent en troisième cycle ne peuvent pas chercher du boulot. Nous allons faire quoi ?

— Je ne sais pas encore très bien ce que tu vas faire, mais je suis certain que tu retomberas sur tes pieds, même si tu dois te réinstaller quelques mois chez tes parents.

Je me suis redressée sur les coudes.

— Et toi ?

— Quoi, moi ?

Il a chassé une mèche de cheveux de ses yeux et m'a regardée.

— Quel mal y a-t-il à travailler comme barman jusqu'à ce que je vende mon scénario ?

Il n'y avait aucun mal et en même temps tellement de choses à redire à cela... Mais que pouvais-je répondre ? C'est à cet instant que j'ai compris à quel point il s'était investi dans son travail d'écriture, et cela m'a terrorisée. Pas parce que je craignais qu'il n'échoue, mais parce qu'il lui faudrait sûrement énormément de temps pour réussir. Et je ne voulais pas qu'il connaisse ce genre de déception.

A la fin de l'été, j'ai abordé la rentrée avec la certitude qu'il m'incombait de choisir une carrière d'avenir plutôt que d'attendre qu'un boulot me tombe dessus. De son côté, il avait réfléchi tout l'été et il était convaincu que son engagement dans l'écriture ne suffisait pas. Il en était arrivé à la conclusion un peu perverse que survivre sans filet de sécurité était une sorte de prix à payer s'il voulait vraiment réussir. A ce stade, l'encourager à rechercher la stabilité aurait signifié pour lui que je n'avais jamais cru en son talent. Je n'ai donc rien dit et j'ai avalé la pilule, tout en sachant que mon silence avait ouvert une première brèche dans notre couple.

Apparemment, il n'a pas remarqué quoi que ce soit avant l'hiver et le printemps. Nous étions alors en terminale et, pour tous ceux qui nous ont observés pendant notre week-end de ski à Bear Mountain ou nos vacances de Pâques sur la plage de Cozumel, rien n'avait changé entre nous. Mais je me demandais par moments... si notre couple n'était pas fondé essentiellement sur un malentendu, car je faisais semblant d'être d'accord avec la vision qu'il avait de lui-même. En fin de compte, cela n'avait aucune importance. J'avais d'ores et déjà compris que j'étais une jeune femme prise dans les affres d'une liaison qu'elle n'oublierait jamais.

J'ai donc accepté, plus que décidé, d'être prête à tout pour lui faciliter la vie et continuer à me repaître de son regard. Je devais le faire, sinon j'étais certaine que plus tard, l'âge et la sagesse venant, je ne me le serais pas pardonné.

Juste après les vacances de Pâques, Alex a envoyé des exemplaires de son manuscrit à une poignée d'agents. Un mois plus tard, il a reçu sa première réponse négative.

J'ai laissé tomber mon sac à dos sur les marches de la résidence universitaire pour m'asseoir près de lui et je lui ai passé le bras autour du cou.

— Tu sais, ce n'est que le premier round! Qu'allons-nous changer avant que tu ne passes au second ?

Pendant les semaines qui ont précédé la remise des diplômes, il a reçu une pile de réponses négatives de presque cinq centimètres de haut. Il y en avait assez pour tapisser tous les murs de sa salle de bains ! La suite l'a d'ailleurs prouvé. Quand nous nous sommes réveillés au matin - pour cause de gueule de bois -, nous avons découvert que nous avions passé toute la nuit à tapisser sa salle de bains avec ces lettres !

Seulement voilà : à la lumière du jour, Alex n'a plus trouvé ça drôle du tout. Il s'est remis au lit et a refusé de sortir pendant une semaine. Finalement, j'en ai eu marre de le voir se morfondre ainsi et je l'ai forcé à venir avec moi choisir sa toque et sa toge pour la cérémonie de remise des diplômes. Il est venu, mais il n'était plus le même. Et je me suis vraiment inquiétée quand il a déboulé dans mon appart, interrompant une soirée pyjama arrosée à la margarita que j'avais organisée avec mes copines quelques nuits avant le jour J.

Il m'a agité un bout de papier sous le nez, en criant :

— C'est de ICM!

Puis il m'a prise dans ses bras pour esquisser un pas de valse sur une piste de danse imaginaire.

— Oh, mon Dieu ! Ils te font signer un contrat ?

Sous le coup de la surprise, j'ai porté les mains à mon visage en oubliant le masque à l'avocat que je venais d'appliquer.

Pendant que je me débarrassais de cette tartine répugnante en me frottant les joues sur mon pyjama, et que mes coloc lui versaient à boire, il s'est empressé d'ajouter :

— Non. Mais cette fois, ce n'était pas une circulaire toute faite ! Ce mec, cet agent me dit que j'ai un bon style... sous-entendu : suffisamment pour vendre... mais que je dois

juste condenser un peu l'intrigue. Il m'a fait quelques suggestions et m'a dit que je pouvais lui envoyer la version remaniée si je le souhaitais !

A la fin de l'année, j'ai décidé de rentrer chez moi et de passer une année à faire de l'intérim pour rester dans le monde du gloss à lèvres et des Martini citron tout en réfléchissant à ce que je voulais faire. Alex, comme prévu, jouait au barman le soir et, pendant la journée, il peaufinait son scénario. Il partageait un appartement avec d'autres mecs près de la plage de Venice Beach. Ça faisait des mois que je ne l'avais vu aussi heureux. Vers le milieu de l'été, je me suis dit que je n'avais aucun droit de lui dire d'être sérieux tant que je ne l'étais pas moi-même !

On a coutume de dire que les seules choses qui vous font vraiment changer, ce sont la mort et le divorce. Lorsque j'ai vu ma mère si désespérée dans ce couloir, je me suis demandé combien de temps elle serait restée là à marmonner je ne sais quoi si je n'étais pas rentrée. Cette question, je me la posais encore lorsque j'ai fait appel aux services d'une entreprise de pompes funèbres pour une cérémonie au crématorium réservée à la famille proche, selon les rites hindous, et lorsque j'ai commandé les fleurs. Je me la posais encore pendant que j'étais assise près de la mère de Sheila, qui est avocate, cherchant à m'y retrouver dans les comptes de la famille pour payer les droits de succession sans perdre notre maison. Et aussi pendant que je dressais la liste de tous nos parents de Los Angeles, Londres et Bombay pour leur envoyer un faire-part, et que je devais décider lequel de nos aînés serait chargé de répandre les cendres de mon père sur le Gange, comme il le souhaitait. Chaque jour, pendant que je forçais ma mère à manger quelque chose, je m'interrogeais, et qu'ensuite je restais là, la nuit, à regarder la lune par la fenêtre de sa chambre jusqu'à ce que le rythme de sa respiration m'assure que les somnifères avaient commencé à faire effet.

Plus Alex tentait de se rapprocher de moi, plus je lui affirmais avec force que j'avais besoin d'air. Et plus j'essayais de le repousser, plus il s'employait à m'en dissuader. Alors que je craignais de perdre notre maison, Alex était persuadé que l'amour était plus fort que tout, ce qui me hérissait. Je savais qu'il n'était pas raisonnable de le considérer comme quelqu'un de naïf, mais j'étais incapable de m'en expliquer avec lui. Dans ces moments-là, vouloir me comprendre était presque devenu pour moi synonyme de violer mon intimité. Lorsqu'il était près de moi, j'avais la sensation d'exister, mais, dans l'état où j'étais, cela me donnait la nausée. La seule façon de m'en sortir, c'était juste de mettre un pied devant l'autre. Et pour cela, j'avais besoin d'être seule. Pour ne pas avoir quelqu'un d'autre à perdre.

Je lui ai donc donné rendez-vous sur les planches de Venice Beach et je lui ai dit la seule chose qui l'obligerait à se secouer et à s'éloigner de moi, la seule qui lui donnerait envie de prendre les jambes à son cou.

Il m'a répondu, en s'asseyant dans l'herbe en surplomb de la plage, à l'endroit choisi pour le pique-nique.

— J'ai déjà un boulot. *J'écris.*

Il arrachait nerveusement quelques brins d'herbe.

— Ecrire n'est pas un boulot tant qu'on ne vend rien, Alex. Pour l'instant, ton job, c'est barman.

— Qu'est-ce que tu me racontes, là ? Pourquoi penses-tu tout à coup que je ne vendrai pas mon scénario ?

Les yeux fixés sur l'horizon, je lui ai répondu :

— Ce que je dis, c'est que toutes ces réponses négatives... c'est ça la réalité, Alex. Des milliers de gens font le tour de Los Angeles avec un scénario à vendre et... tu ne vendras peut-être jamais aucun texte.

Je sentais son regard rivé sur moi. Il voulait que je le regarde en face. Il respirait avec peine, prêt à me balancer des mots durs à la figure, puis se retenait. Très vite, tout a été fini. Il s'est levé et il est parti. A cet instant, j'ai eu beau tenter d'analyser ce que je ressentais au fond de moi, tout ce que j'ai éprouvé n'était qu'un profond soulagement. Je savais qu'à présent j'étais seule et que je pouvais enfin pleurer mon père. Car si vous enlevez à un homme l'assurance que sa femme croit en lui, autant faire abstraction de la femme en question.

Je prends des jours de congé aussi souvent que les hommes en nœud pap sont invités à prendre un dernier verre. Pour moi, c'est parfait, car en choisissant ce style de vie, je savais à quoi m'attendre. Je n'ai donc aucune raison valable en ce dimanche après-midi, alors que je n'arrive pas à me connecter à l'ordi du bureau, de penser à un problème technique.

Après plusieurs essais infructueux, un message apparaît sur l'écran pour me dire que mon mot de passe est incorrect et que je dois contacter le responsable informatique. Si je savais son nom, et si j'avais vraiment envie de travailler aujourd'hui, je pourrais suivre ce conseil, mais le ciel est bleu, il n'y a pas un chat dans les rues, et je dois toujours faire un tour dans le salon de beauté.

Je passe un coup de fil rapide au Spa Georgette Klinger, renommé non seulement pour ses soins exfoliants aux extraits d'orange, mais aussi pour les brownies au chocolat et le champagne d'importation qu'ils mettent à la disposition de leurs clients dans la salle d'attente luxueuse. Après quatre brownies encore tièdes, trois verres de veuve-clicquot et deux heures paradisiaques de nettoyage de peau, de gommage, de friction, de massage adoucissant et de traitement à la paraffine, je me sens renaître.

L'esthéticienne a fait un tel travail sur mes sourcils que je ne peux m'empêcher de les admirer dans le reflet des doubles portes des ascenseurs de la Steel, lorsque je monte rejoindre mon poste de travail, en ce lundi matin. Malheureusement, les portes s'ouvrent sur une vision beaucoup moins agréable. Le sourire radieux de Stefanie active aussitôt mes mécanismes de défense. Je plisse le front et je serre mon sac à bandoulière contre ma poitrine comme s'il s'agissait d'un gilet pare-balles. Je me dis *in petto* qu'elle est peut-être tout simplement ravie d'avoir détecté sur mon visage la naissance d'un comédon... Peut-être qu'un de ces jours, je me réveillerai en ayant pris la décision de renoncer au combat et de vieillir bien. Avec élégance.

Mais ce n'est pas gagné. En sortant de l'ascenseur, je me souviens de ce problème de connexion avec mon ordinateur et je fonce tout droit vers le service d'assistance de la direction informatique.

Un jeunot de vingt-trois ans (à vue de nez) que je suis certaine de n'avoir jamais vu ici se lève pour m'accueillir et me lance d'une voix chantante :

— Salut, Monica !

A sa façon d'arquer les sourcils, j'imagine qu'il est en train de me draguer. Mais je me souviens à temps que je suis irritable et je résiste à l'envie de lui balancer qu'il lui faudrait *manger encore pas mal de soupe avant de pouvoir passer aux choses sérieuses!*

Ça peut paraître un peu sévère, mais je vous parie qu'il ne s'est pas encore rasé une seule fois !

— Salut... toi!

J'ébauche un sourire en me demandant ce qu'il peut bien manigancer. J'espère que je ne l'ai pas connu d'un peu trop près à cette fameuse *happy hour* de la Cinco de Mayo Company. Il faut dire qu'il reste un trou d'une heure dans ma mémoire concernant cette soirée et je suis toujours incapable de dire ce que j'ai pu fabriquer...

Il se rassied, tapote sur son ordinateur avant d'incliner l'écran dans ma direction.

— Nous vous attendions plus tôt, ce matin. Nous n'avons jamais vu personne tenter avec une telle obstination de s'introduire dans le système avec un code d'accès. Lorsque vous n'êtes pas au bureau, le mot de passe se réinitialise automatiquement après quinze tentatives infructueuses.

— Mais dimanche, je n'ai pas pu entrer dans mon ordi. Je ne me suis pas connectée une seule fois à distance, ce week-end.

Il croise les doigts derrière sa nuque comme s'il était responsable du département informatique de la NASA.

— En tout cas, quelqu'un a essayé. Mais ne vous inquiétez pas, nous avons réinitialisé la connexion à votre numéro de téléphone direct et votre mot de passe pour le logiciel Sphinx. Nous avons estimé que *gupta* était un peu trop évident. Maintenant, vous pouvez de nouveau avoir accès au système et choisir à la fois le code d'accès et le mot de passe qui vous conviennent. Mais à l'avenir, il faudra faire attention de ne pas donner votre code d'accès à n'importe qui.

Pour commencer, jamais je n'aurais dû me laisser aller en arrière sur ma chaise. Enfin, pas autant. Car lorsque la porte de mon bureau s'ouvre brusquement, le choc me ramène sur terre... ou plus exactement par terre. Je me mets à genoux en râlant et je lève la tête avec précaution. La première chose que je remarque, c'est que la porte est littéralement sortie d'un de ses gonds. Et la seconde, c'est que Cameron fonce bille en tête vers moi. Pour lui faciliter la tâche, je me réfugie dans un coin et je me retrouve bientôt prise en sandwich entre le mur et son torse puissant. Il respire bruyamment.

Je dois dire qu'en dépit de la menace physique, être ainsi clouée au mur par quelqu'un n'est pas forcément désagréable. Et puis, j'allais oublier... La seconde chose lorsque j'ai mes règles, c'est que ça me rend nerveuse. Imaginez un peu la situation.

Je penche la tête légèrement en arrière pour le regarder droit dans les yeux. Je n'y vois que de la colère, et la veine qui menace d'exploser à son cou.

J'ai beau en savoir beaucoup sur son compte, en tant qu'homme mais aussi que client, mon instinct de conservation entre en action. L'homme fait soixante bons centimètres de plus que moi, il pourrait facilement m'écraser comme une mouche. Je note mentalement de parler à un thérapeute de la frontière entre adrénaline et excitation, puis j'avale ma salive et je décide de parler la première.

Ma voix tremble un peu.

— Cameron, euh... est-ce que ça va ?

Je repousse mes cheveux en arrière. Tandis que je reprends peu à peu mes esprits, je note qu'il y a plus de souffrance que de haine dans son regard.

Il recule d'un pas en disant :

— Je croyais que vous étiez censée être notre avocate, pas *son* avocate. Quand je pense que c'est moi qui paie vos honoraires et que vous êtes de *son* côté !

— Je travaille pour vous deux, Cameron.

— Alors comment se fait-il que vous la rencontriez seule ? Vous comptez obtenir un accord qui l'avantagera plus elle que moi ? Je ne vois pas d'autre explication. Bon sang, je n'ai vraiment plus personne à qui faire confiance !

Il fait un pas vers la fenêtre.

— Pourtant, vous êtes avocate et, tant que je vous paie, je suis censé vous faire confiance les yeux fermés, non ?

— Cameron, vous *pouvez* me faire confiance. Pourquoi ne pas me dire ce qui se passe ?

Je remets ma chaise sur ses pieds et je réintègre les chaussures en croco que je portais lorsqu'il a fait irruption dans la pièce.

— Vous dites que je peux avoir confiance en vous, c'est ça ? Alors comment se fait-il que vous ayez rencontré Lydia sans moi ? Je ne vois qu'une réponse : vous essayez de la convaincre de mettre un terme à notre mariage.

— Mais vous, est-ce cela que vous voulez ? Mettre un terme à votre mariage ?

Il secoue la tête.

Je m'approche de lui, la main sur la fenêtre.

— Dans ce cas, pourquoi la faites-vous suivre ?

— C'est faux. Mais les gens qui font partie de mon personnel comprennent qu'un homme a le droit de savoir ce qui se passe sous son toit.

Il me regarde d'un air méprisant avant d'ajouter :

— Même si sa femme vaut davantage que lui.

— Ecoutez, Cameron, je vous jure que dans cette affaire, nous ne prenons parti ni pour l'un ni pour l'autre. Ce n'est pas du tout le genre de la Steel. Je sais que tout cela est très déroutant pour vous, mais vous devriez être bien placé pour savoir qu'il ne faut pas croire tout ce qu'on vous dit. Ni même tout ce que vous voyez.

— Ne faites pas l'innocente, Monica. Vous et votre collègue êtes avocats, vous n'êtes pas des acteurs. Et je ne crois pas forcément tout ce que j'entends. Mais je ne peux pas non plus ignorer ce que les gens croient voir, cela m'a presque coûté mon mariage, la dernière fois. Peut-être devriez-vous être plus prudente, parce que nous vous payons des sommes folles pour nous assurer que tous les secrets seront bien gardés. Si mon personnel sait que vous et Lydia étiez ensemble à Beverly Hills ce week-end, pensez-vous vraiment que les paparazzi ne sont pas au courant ?

Une heure après son irruption dans mon bureau, je réussis à calmer Cameron et je l'envoie chez un acupuncteur/guérisseur qui a déjà fait des merveilles avec certains de mes clients les plus difficiles. Je n'ai pas besoin de connaître les détails, tout ce que je

sais, c'est qu'en l'espace d'un week-end, le « docteur » Senji a convaincu le champion du monde de boxe en cage - qui avait l'habitude de se faire tatouer le nom des hommes qu'il avait battus — de faire la paix avec le taureau qui était en lui avant de commencer à négocier les termes de son divorce.

Que Senji les dope à l'opium ou qu'il les fasse fouetter avec des lanières en réglisse par des singes à Ojai, il me rend mes clients suffisamment vulnérables pour me permettre de faire mon boulot.

De plus, nous venons de facturer ses cinq mille dollars par jour à mon client.

La maintenance m'informe qu'il leur faudra au moins deux heures pour remettre ma porte en place. Je décide donc d'aller retrouver Cassie dans son bureau pour voir si elle a envie de déjeuner vite fait à Matsuhisa (j'ai bien l'intention de mettre l'addition sur le compte des Camydia). Nous sommes à un mètre de l'ascenseur lorsque les portes s'ouvrent sur Stefanie, Jonathan et tous les associés principaux, qui sont en train de rire. Ils reviennent, apparemment, d'un déjeuner prolongé, déjeuner auquel on ne m'a pas fait l'honneur de m'inviter.

Stefanie en rajoute une couche, plus épaisse que du beurre de cacahuète :

— Oh! Monica... C'est tellement dommage que tu n'aies pu te joindre à nous pour ce déjeuner! Tu n'as sans doute pas lu l'e-mail que je t'ai envoyé?

— Quel e-mail ?

— Celui que j'ai envoyé samedi pour m'assurer que tout le monde le recevrait avant ce matin. Ne me dis pas que tu ne consultes pas ta messagerie pendant le week-end?... Nous sommes tous dans le même bain. Nous formons une famille, une équipe, et nous devons rester en contact. Pour les clients, tu comprends.

Quelle vipère, celle-là ! Il serait peut-être temps que je donne ma version !

— Stefanie, si j'avais reçu l'e-mail dont tu me parles, je suis sûre que je m'en souviendrais ! Peut-être m'as-tu oubliée... par inadvertance ?

Stefanie se campe dans son rôle de bonne copine innocente.

— Non, je suis certaine que tu étais sur ma liste. Sûre et certaine ! Ce doit être un problème informatique. Tu devrais vraiment faire vérifier ton ordi. On ne sait jamais, quelqu'un pourrait s'introduire dans tes fichiers dès que tu as le dos tourné.

Quelques instants plus tard, Jonathan me pousse dans son bureau.

— Donc, tu as bien reçu mon SOS sur ton BlackBerry. Ne t'en fais pas, Jonathan, Cameron a juste piqué une colère à propos du dérapage de Lydia ce week-end. Mais tout va bien. Au moment où je te parle, il se rend chez Senji.

— Bon, eh bien, tant mieux.

Il ferme la porte derrière moi.

— Ce n'est pas de ça que je veux te parler.

Je tire nerveusement sur la chaîne que je porte autour du cou.

— De quoi, alors ?

D'un bond, il se juche sur le coin de son bureau. Puis il se penche vers moi et murmure à voix basse :

— De Stefanie ! Il faut vraiment que tu règles cette histoire de rivalité professionnelle. La concurrence que vous vous faites devient un peu trop évidente. Même aux yeux des associés.

— Jonathan, je ne suis en concurrence avec personne.

Il imite un chat en train de sortir ses griffes.

— Pffft!

— Ne me pousse pas à bout, Jonathan ! Je serais capable de te frapper.

Cette fois, il sourit.

— Je n'en doute pas ! Sérieusement, tu sais que je suis de ton côté, mon chou. J'aime bosser avec toi, et je n'ai pas envie que cette histoire tourne au vinaigre.

— Et...?

— Eh bien, que comptes-tu faire ?

Je suis tellement indignée que je crie plus que je ne parle.

— Je vais te le dire, moi, ce que je compte faire. Je vais continuer à venir tous les jours au bureau et à faire ce pour quoi je suis payée en espérant un peu de reconnaissance.

Il secoue la tête comme un maître nageur qui, le lendemain d'une nuit torride, demande à l'héritière pourquoi elle ne répond pas à ses coups de fil.

Après un round d'observation de quelques minutes, je me rends compte qu'il est on ne peut plus sérieux.

Je me laisse tomber sur son canapé.

— Les associés ne vont quand même pas s'arrêter à des futilités de ce genre !

Mais je me sens presque dans la peau d'une gamine, tout à coup. Jonathan insiste :

— Monica, pour moi, tu es tout sauf naïve. Ce que j'essaie de te faire comprendre, c'est qu'à ta place, je réagisrais.

J'ai envie de taper du pied tellement je suis énervée.

— Mais *pourquoi* ? Pourquoi veux-tu que je m'engage sur cette voie ? *Pourquoi est-ce à moi qu'incombe la responsabilité* d'apprendre à une autre fille à grandir un peu ? C'est vraiment puéril !

Il soupire, comme s'il expliquait à un patient en cure de désintoxication pourquoi on doit lui confisquer son sirop pour la toux.

— Tu n'es pas responsable de la situation, Monica. Mais c'est quand même ton problème. L'ignorer est tout aussi puéril, non ?

Le problème avec les fous, c'est qu'ils sont persuadés que le problème vient de tout le monde sauf d'eux. Pourtant, dans notre milieu, nous essayons en permanence de raisonner des célébrités incapables de comprendre, voire de s'intéresser à ce que nous leur disons. Je dois faire quelque chose pour désamorcer la situation, et sans attendre. Je

demande donc à Stefanie d'un air détaché de venir me donner un coup de main en salle de conférences. Allez savoir pourquoi, je ne m'attends pas à ce qu'elle cède ne serait-ce que d'un pouce. Je ne sais même pas ce que je vais lui dire jusqu'à ce que je la voie arriver.

Elle me demande d'un air radieux, comme pour éviter toute polémique :

— Que puis-je faire pour toi ?

— Assieds-toi, Stefanie.

Je croise les bras et je me plante face à elle de l'autre côté de la table de conférences.

— Non... je suis très bien ici, Monica.

Elle incline la tête et me demande d'un air innocent :

— Que se passe-t-il ?

— J'espérais que tu répondrais, toi, à cette question.

Je fais le tour de la table pour fermer la porte.

Elle ne baisse pas les yeux et reste imperturbable.

— Je ne sais pas du tout de quoi tu parles...

— Très bien. Alors examinons un peu la situation. Tu as tenté à plusieurs reprises de me mettre en difficulté devant les associés. Aujourd'hui, tu t'es débrouillée je ne sais comment pour inviter à déjeuner tous les associés juniors de la boîte sauf moi. Puis tu m'as accusée en public de ne pas jouer en équipe et de ne pas consulter mes messages le week-end. Avec le sourire, bien sûr... Alors dis-moi, Stefanie, comment suis-je censée interpréter tout ça ?

— A vrai dire, je me fiche de la façon dont tu le prends, Monica. Je viens au bureau pour faire mon boulot, et je me suis déplacée jusqu'ici parce que tu m'as demandé de te donner un coup de main. Alors dis-moi ce que tu veux ou arrête de prendre tes grands airs. Parce que j'ai plein de travail et que je n'ai pas vraiment de temps à perdre avec tes petits caprices.

Une folle se verse une cuillerée de purée sur la tête à table, et tout le monde reste muet. Puis elle sourit poliment et vous demande de lui passer la sauce. Que faites-vous ?

— Je ne veux pas de faux-semblants, Stefanie. Je veux savoir si j'ai fait quelque chose ou dit quoi que ce soit qui ait pu t'offenser, pour que nous puissions mettre tout cela sur la table et repartir d'un bon pied.

Elle marmonne en regardant le plafond :

— Tu fais des drames pour pas grand-chose. Moi pas. Sous prétexte que tu as raté un déjeuner, tu me fais venir ici pour chercher la bagarre. Classique !

— Très bien. Primo, je ne cherche pas la bagarre. Nous ne sommes pas au lycée. En fait, je fais exactement le contraire, car je refuse de perdre mon sang-froid en public. Stefanie, tu peux l'interpréter comme bon te semble, mais ce que j'essaie de faire en réalité, c'est une trêve. Je n'ai pas besoin de ce genre de stress au boulot, et je n'arrive pas à comprendre pourquoi tu tiens tant à jeter de l'huile sur le feu.

Elle a presque l'air excité rien qu'à cette idée.

— C'est une menace ?

La folle se met à étaler de la sauce à la canneberge sur ses cuisses...

— Quoi ?

Elle insiste, sans changer de ton, comme si c'était *moi* qui étais folle :

— Je ne jette pas d'huile sur le feu...

— Tu peux le nier tant que tu le voudras, nous savons toutes les deux que c'est la vérité. Tu m'as détestée à la minute même où j'ai rejoint ce cabinet. Et pour être franche, si le simple fait de me voir te perturbe à ce point, je ne comprends pas pourquoi tu passes autant de temps à me regarder. Mais sache que je n'ai pas l'intention de me lancer dans un combat de coqs en public, même si tu passes ton temps à m'asticoter devant les associés. Je ne m'abaisserai pas à ça, quoi que tu dises ou fasses. Tu perds ton temps.

Du coup, elle perd son calme.

— Non, Monica. C'est toi qui me fais perdre mon temps !

— Eh bien, j'espère sincèrement n'avoir pas dramatisé la situation, Stefanie. Vraiment. Je suis peut-être idéaliste, mais je suis convaincue que les femmes au travail ne peuvent que perdre des plumes si elles ne se serrent pas les coudes. Et *a fortiori* si elles n'arrêtent pas de se tirer dans les pattes.

— Oh ! ça va, Monica. Je dois me préparer pour une téléconférence. Quant à toi, apparemment, tu devrais consulter un psychologue. La discussion est close.

Elle ouvre la porte à la volée et sort d'un pas décidé.

Je lui réponds *in petto* :

— Alors là, j'en doute fort !

Le lendemain soir, une version boutonneuse du Dr Doogie Howser s'approche de moi au bar.

— Je peux vous offrir un verre ?

Il fait plutôt sombre cette nuit au Drago, mais on devine quand même, à voir sa peau juvénile sans l'ombre d'une ride, que ce jeune homme a tout juste l'âge d'aller au lycée. Et comme j'ai passé ces dernières soirées à travailler au-delà de minuit, les cernes sombres que j'ai sous les yeux m'indiquent clairement que ma peau risque de ne pas redevenir aussi ferme qu'elle l'était au lycée chaque fois que je passais la nuit à faire la fête. Ceci dit, il ne faut jamais sous-estimer le pouvoir de l'ennui.

Comme j'ai vingt minutes d'avance pour mon dîner avec Sheila et que Los Angeles est un des endroits les plus drôles sur terre pour jouer au jeu des devinettes sur l'âge des gens, j'aide un peu le garçon.

— Je ne sais pas.

Je me retourne, juste le temps de jeter un rapide coup d'œil sur lui, et j'ajoute :

— Vous pensez pouvoir *assurer*? Vraiment?

— Je ne comprends pas.

Il se raidit, sans doute effrayé ou décontenancé, parce qu'il a laissé à la maison sa carte d'identité bidon.

J'éclate de rire et je décide de voir où cela peut nous mener.

— Désolée. Je ne voulais pas être désagréable, mais... vous ne croyez pas que je suis un peu âgée pour vous ?

— Pourquoi ? Vous devez avoir dans les... disons *vingt-quatre* ans ? Aucun problème, mon chou, c'est aussi mon âge.

— Vous avez vingt-quatre ans ?

C'est tout juste si je ne lui recrache pas à la figure sans le vouloir les petits grains de framboise de mon *mojito*.

Il chasse de la main ce qu'il a clairement interprété comme un compliment.

— Oui, je sais. J'ai l'air trop professionnel pour quelqu'un de vingt-quatre ans. On me le dit souvent, d'ailleurs. Ça doit être à cause de mon costume sur mesure.

Franchement, je dois au moins lui rendre cette justice d'avoir réussi à faire entrer dix livres de frime dans un costume de vingt-cinq livres.

Je fais signe au barman de remplir nos verres.

— Oui, quelque chose comme ça.

Il me demande avec un large sourire :

— Alors? Vous ne m'avez pas répondu... Je peux vous offrir ce verre, maintenant que nous connaissons nos âges respectifs ? Ou avez-vous besoin de savoir aussi le genre de voiture que je conduis? Les filles de L.A. ont vraiment le chic pour nous faire faire le parcours du combattant !

— Mon cher, vous ne savez rien sur mon âge. Nous avons juste mis en lumière le vôtre ainsi que votre inclination pour les femmes plus âgées et un tantinet grincheuses, ainsi que les costumes sur mesure !

— Waouh ! Mon *inclination* ?... Quel vocabulaire ! Vous êtes une petite futée, vous.

Décidément, faire des rencontres à Los Angeles n'est pas toujours une partie de plaisir, loin s'en faut. Je me demande ce que fait Raj à cet instant précis.

— Donc... vous êtes plus âgée ?

Je hoche la tête.

— Vingt-six?

Je soupire.

— Vingt-sept?

Vous chauffez...

— Vingt-huit?

Sa voix a grimpé dans l'aigu. Une véritable insulte! Je lance un coup d'œil par-dessus son épaule dans l'espoir d'apercevoir Sheila.

— J'ai vingt-neuf ans.

Il proteste, comme si je venais de lui dire que j'étais capable de lever les deux jambes derrière la tête.

— Sans blague! Vous êtes drôlement sexy pour une fille de trente ans !

Sheila est prise d'un hoquet tandis que la serveuse nous passe les menus.

— Il a vraiment dit ça ?

— Ce que j'ai trouvé le plus insultant, ce n'est pas qu'il relativise mon côté sexy. C'est le fait d'avoir arrondi mon âge !

— Ce n'est qu'un goujat, voilà tout. Enfin bref, il t'a draguée. Moi, ça fait des siècles que ça ne m'est pas arrivé.

Elle me tend son annulaire orné d'une bague.

— Ça pourrait aussi bien être un énorme cercle rouge avec ma figure barrée d'un trait rouge. Tu as drôlement raison de ne pas porter la tienne.

— Ça ne te ferait rien d'oublier Raj, ce soir ?

Je recrache les derniers petits grains de framboise de mon second *mojito*.

— Alors parle-moi de Stefanie. Il s'est passé quelque chose depuis que tu lui as dit ses

quatre vérités, hier ?

Je secoue la tête en mâchouillant ma paille et en parcourant le menu.

— C'est sûrement parce qu'elle veut devenir associée senior ! Si elle ne te considérait pas comme une menace, elle ne serait pas aussi garce avec toi.

— Bonne remarque. Je ne vois vraiment pas pour quelle autre raison elle pourrait m'en vouloir à ce point.

Sheila pointe l'index sur son front et me fait un clin d'œil.

— Tu vois ? Mine de rien, il y en a là-dedans !

La serveuse s'approche de nous pour prendre la commande. Quand je vois Sheila commander une entrée, un plat et un dessert alors qu'elle n'avale jamais une once de graisse, je m'inquiète.

— Des ennuis ?

Elle hausse les épaules, l'air détaché.

— Pas plus que d'habitude.

— Sheila, je ne t'ai jamais vue commander un tiramisu depuis l'été qui a précédé ta cure d'amaigrissement dans cette colonie de vacances spécialisée ! Alors j'ignore ce qui t'inquiète, mais ça doit être plus grave que *d'habitude*.

Horriée, elle me répond dans un murmure :

— Le Camp Makealeap était destiné aux gosses surdoués. Et tu étais d'accord pour ne jamais reparler de ça!

— Alors ne me mens pas !

Elle souffle dans son verre.

— La famille va au chalet pour un week-end de ski.

Lors de son dernier séjour « détente » en famille à la station de Vail, Sheila ne s'est pas sentie la bienvenue. La mère de Joshua avait organisé un week-end entier d'activités, et elle a feint la surprise quand Sheila, l'Indienne végétarienne, a choisi de ne pas participer à la chasse au canard et a demandé autre chose que du bœuf en entrée chez Smith & Wollensky. En bonne fiancée dévouée, Sheila a préféré ne rien dire. Elle n'a même pas accusé le coup lorsqu'on l'a laissée en plan sur la piste verte pour rejoindre *en famille* les pistes noires...

Mais la goutte qui a fait déborder le vase, c'est l'épisode du blouson, qui s'est conclu par un coup de fil à voix basse à 2 heures de matin entre elle et moi, depuis la salle de bains de l'hôtel. Enhardie par l'absence de réaction de Sheila, la méchante belle-mère est allée jusqu'à dire à Josh de changer de blouson de ski - lequel lui avait été offert par Sheila - sous prétexte que c'était une *dépense inconsidérée* et qu'il était *peu pratique*. Joshua, qui nage dans le bonheur et ne voit pas plus loin que le bout de son nez dès qu'il se retrouve en famille, s'est exécuté sans sourciller. Quant à Sheila, qui n'était à l'époque qu'à quelques mois de son mariage de rêve, elle a décidé de ne pas faire de vagues en le forçant à prendre parti contre sa mère avant le oui fatidique.

Mais le temps passant, la situation ne s'est pas améliorée. Et me voici confrontée de nouveau au regard triste et découragé de Sheila.

Je décide de lui donner la permission de se sortir enfin de cet enfer.

— Cherche-toi un prétexte pour ne pas y aller!

A ma grande surprise, elle répond :

— Quoi ? Sûrement pas !

En fin de compte, j'ai sous-estimé ma cousine. Ce que je prenais pour du stress est en réalité du plaisir anticipé. Car cette fois, Sheila a concocté un plan.

Elle se redresse et s'éclaircit la gorge.

— Bon, alors voilà ! Le samedi matin, nous avons un massage pour deux au Spa du coin. Payé d'avance et non remboursable. Le samedi soir, nous avons une réservation pour le dîner, une dégustation à sept plats dans le meilleur restaurant français de Vail. Ils n'avaient qu'une table pour deux. Payé d'avance et non remboursable. Le dimanche matin, nous irons faire une promenade à cheval dans la montagne. J'aurais bien réservé aussi deux places pour que mes chers beaux-parents nous accompagnent, mais je pense que trois heures, ce serait un peu trop pour un couple de leur âge. Et naturellement...

— ... c'est payé d'avance et non remboursable !

J'éclate de rire. Elle joue les idiots.

— Quoi ? Il lui reste le vendredi soir. Nous mangerons la *halah* du shabbat et nous boirons du Maneshevitz. Et si Joshua veut me laisser seule après notre massage du samedi matin pour se lancer du haut d'une piste noire avec sa famille, ça le regarde. Mais j'ai acheté un nouveau modèle de robe de soie rouge de Victoria's Secret et un pot entier de peinture pour le corps à base de chocolat qui pourraient bien le faire réfléchir et revoir sa copie !

— Jamais je n'aurais cru que le mariage impliquait de telles stratégies !

Tandis qu'on dépose les amuse-gueules devant nous, elle me demande :

— Alors ? Qu'en penses-tu ?

Je hausse les épaules en portant à ma bouche une pleine cuillerée de polenta.

— Ça me semble une super idée ! Tu rattraperas tout le temps qu'elle t'a volé à ton dernier week-end au ski. Mais c'est un comportement un peu puéril. Je ne dis pas que tu dois t'abstenir de faire tous ces trucs marrants, mais tu devrais peut-être aussi envisager de dire à ton mari de se montrer un peu plus compréhensif.

Elle se fige sur place, sa fourchette de salade tiède de champignons devant la bouche.

Je m'efforce de faire marche arrière pour effacer son regard blessé.

— Sheila, je n'avais pas l'intention de...

Elle me dit, en pesant bien ses mots, et avec la sagesse d'une femme bien plus âgée qu'elle :

— Monica, tu comprendras quand tu seras mariée.

La situation difficile que vit Sheila me fait de nouveau penser à Raj. Peut-être que si j'admettais son point de vue, ça m'aiderait à retrouver un peu de crédibilité... ou, du moins, peut-être me passerait-il un coup de fil.

Après avoir donné un généreux pourboire au voiturier pour essayer de contrebalancer le karma négatif que j'ai fait naître pendant ce dîner, je tourne à gauche dans Robertson Boulevard et je m'empare de mon téléphone.

J'appuie sur la touche appel et je m'apprête à prendre mon ton le plus charmeur.

Naturellement, après trois sonneries, ça ne répond toujours pas.

— Raj, c'est moi.

Mais j'attends trop longtemps avant de raccrocher, et le répondeur se déclenche. Je laisse alors un message totalement opposé à celui que je souhaitais faire passer.

« Ecoute... je... j'ai réfléchi à ce que tu m'as dit. Et je te comprends, d'accord ? C'est juste que... nous avons besoin d'en parler. On ne traite pas quelqu'un de cette façon. Je suis consciente que j'ai été un peu... pénible... avant ton départ pour Londres. Mais tu n'as aucune raison de ne pas me rappeler. C'est... c'est un manque de politesse. Alors... appelle-moi, d'accord? OK, *bye*. »

Ça tourne au ridicule. Raj est resté suffisamment longtemps avec moi pour savoir que le fait de m'ignorer est la chose la plus cruelle qu'il puisse me faire. C'est un tel manque de tact! Et cela ne lui ressemble pas. En fait, rien de tout cela ne lui ressemble. Mais j'ai au moins une chance côté drague.

On m'a bien dit que j'étais *sexy pour trente ans*, non ?

C'est le beuglement de mon téléphone portable qui me réveille à 1 heure du matin, en ce jeudi.

Une voix me demande :

— Existe-t-il une forme très, très précoce de *ménopause* ?

Je grommelle :

— Qui a recouvert le podium de beurre de pomme ? Ils ne comprennent pas que je risque de dérapier ?

— Tu as bu ou quoi ?

— Quoi ? C'est qui ?

Je jette un coup d'œil sous mes couvertures et je cherche de la main les traces de beurre.

Sheila insiste :

— Tu sais que tu es fatigante ! Alors, est-ce que ça existe ?

— Mais de quoi parles-tu ?

— Des formes très précoces de ménopause !

— Aucune idée. J'ai suivi des cours de droit, pas de médecine. Demande à ton mari. Allez, bonne nuit!

Elle me chuchote :

— Non, attends ! Je ne peux pas lui poser la question. Je crois que mes règles sont terminées.

— Crois-moi, elles reviendront le mois prochain. Maintenant, ça suffit ! J'ai encore sommeil.

— Tu t'en fiches, c'est ça ?

Je résiste à l'envie de lui rappeler que juridiquement parlant, depuis son mariage, c'est au mec qui couche dans son lit de la prendre désormais en charge. Ce qui est censé dégager sa vieille cousine de toute responsabilité.

Mais elle insiste :

— Mes règles ont toujours duré cinq jours. A l'heure près ! J'aurais pu les prendre comme point de repère pour régler mon réveil ! C'est comme ça depuis mes treize ans. Mais cette fois, elles n'ont duré que trois jours, d'où ma question. Tu crois qu'il s'agit d'une forme *précoce* de ménopause? Comme si je m'asséchais...

— Beurk...

Elle me hurle à l'autre bout du fil :

— Monica!

— Tu m'as réveillée pour me demander si tu t'asséchais ? Non mais, je rêve !

Elle pousse un soupir, puis se ravise.

— Non, écoute! Je ne suis pas folle. En fait, je t'ai réveillée pour te demander d'allumer ta télé.

— Je vais raccrocher...

Elle réussit à fulminer sans hausser le ton.

— Allume-la *maintenant* ! Sinon, je dis à ta mère que Raj et toi avez rompu, et qu'elle te manque, et que tu voudrais qu'elle vienne passer un mois chez toi pour te remonter le moral.

— Tu n'oserais pas...

— Tu as raison, je n'irais peut-être pas jusque-là. Mais je dirai à tous tes collègues de bureau que tu lis *Pucker*. Crois-moi, je suis cap de le faire, et j'ai une bonne raison pour ça. Mets la chaîne PBS!

Tout en cherchant ma télécommande à tâtons sur ma table de nuit, je lui dis :

— Pourquoi chuchotes-tu ?

— Parce que je ne veux pas que Josh soit au courant.

— Au courant de quoi ? Du fait que tu regardes PBS ou que tu es en train de t'assécher

?

Je m'assieds et j'allume la télé. Une lumière bleue emplît la chambre.

— Peux-tu me dire ce que je suis censée voir ?

— Oh, zut ! je l'entends qui arrive. Il faut que je me cache. Je te rappellerai depuis le placard de l'entrée, si je réussis à avoir le signal.

Je me connecte juste à temps sur PBS pour voir des images de primates en train de se mordre, de chahuter, de hurler et à l'occasion de se lancer leurs déjections les uns sur les autres.

« Nous sommes heureux de vous retrouver pour cette émission spéciale de femmes en guerre. Ce documentaire et d'autres émissions de qualité ont pu être programmés grâce aux dons généreux que vous avez faits à Public Broadcasting System. »

Un animateur aux sourcils particulièrement fournis et qui porte un pull à losanges lance un regard suppliant vers la caméra.

« On dit que les filles sont en sucre, délicates et douces ? Vous changerez d'avis en observant le comportement de cette femelle orang-outang de cent kilos dans la forêt tropicale brésilienne. Irritée par les tentatives d'une femelle plus jeune et plus féconde de se joindre à son groupe, la femelle plus âgée rugit de colère lorsque l'intruse s'approche du mâle dominant. Elle finit par être si en colère qu'elle grimpe à un arbre et lance ses excréments sur celle qu'elle considère comme une possible usurpatrice. »

Si je comprends bien, il s'agit donc d'un documentaire sur la concurrence entre femelles chez les grands singes qui permettrait, dans une perspective évolutionniste, de mieux comprendre les rapports sociaux humains.

« Les biologistes défenseurs de la théorie évolutionniste pensent que ce comportement n'est pas seulement traditionnel, mais aussi rationnel. Le mâle dominant symbolise l'accès aux rares ressources qui restent et qui assureront la survie des femelles et de leur progéniture, à savoir : la nourriture, un abri et une protection physique contre les prédateurs. Toute extension des possibilités de reproduction au sein du groupe menace la répartition de ces ressources naturelles - déjà rares - entre chaque femelle. »

Dans le documentaire suivant, il est question d'un groupe de lémuriens noirs de Madagascar.

« Bien entendu, le fait de lancer ses excréments n'est rien comparé à la violence tragique qu'on observe chez les femelles des lémuriens noirs de Madagascar. La mort de la femelle dominante entraîne des perturbations chez les autres femelles qui ont besoin d'établir une nouvelle hiérarchie entre elles. Il s'ensuit donc une empoignade d'une brutalité incroyable pour le pouvoir. »

Au milieu des hurlements et des braillements des autres femelles, les deux plus grosses se battent à coups de poing pour devenir à leur tour dominantes.

« Ceux qui sont de loin les plus violents parmi nos ancêtres biologiques jamais observés en captivité, ce sont les babouins. On a vu des femelles babouins devenir nerveuses dès qu'une autre femelle du groupe a un petit susceptible de concurrencer le

sien, et être capables de commettre les pires atrocités pour éliminer les petits de leurs rivales.

» Mais nous avons été élevés dans la croyance que ces comportements brutaux sont compréhensibles, je dirais même attendus, venant d'animaux. Vous vous demandez peut-être quel rapport il y a avec le comportement de l'espèce humaine. D'après Adrienne McNulty, professeure d'université en primatologie, le comportement des primates qui manœuvrent pour garder leur statut social de reproductrices au sein de leur clan trouve pratiquement son équivalent parmi les humains... »

La professeure McNulty explique sa théorie derrière son bureau.

« On ne cesse de nous répéter durant notre enfance que les filles ne sont pas agressives. Mais si vous y regardez de plus près, tout nous prouve le contraire. Si l'on accepte l'idée que l'agressivité émotionnelle est à prendre en compte au même titre que l'agression physique et si l'on prend la peine de l'analyser méthodiquement, tout a alors un sens. »

La caméra fait un panoramique, puis zoome de nouveau sur le présentateur en train de mâchouiller le bout de sa monture de lunettes d'un air pensif. La professeure poursuit son exposé :

« Premier constat : les humains étant génétiquement proches de ces animaux, il est tout à fait naturel qu'ils possèdent une agressivité instinctive. Biologiquement, c'est le premier outil mis à notre disposition pour régler le problème des substances chimiques libérées par notre cerveau lorsque nous sentons une menace physique. Deuxième constat : durant notre enfance, on nous apprend que les garçons auront toujours des comportements de garçons et que les filles doivent être gentilles sous peine d'être qualifiées de violentes. Troisième constat : des études ont montré que les filles commencent à développer une intelligence émotionnelle bien plus tôt que les garçons, et qu'elles apprennent avant même de quitter l'école primaire combien le statut social est important. Il n'est donc pas surprenant que les effets de l'agressivité émotionnelle chez les femmes soient plus profonds et plus durables que l'agressivité des mâles, laquelle prend généralement fin une fois que les garçons ont eu l'occasion d'en découdre physiquement. »

La voix du présentateur commente alors une vidéo où l'on voit des écolières en train de rire ensemble dans une cour de récréation et à la cantine.

« Selon la professeure McNulty, l'agressivité sociale et émotionnelle chez les adolescentes est en train de s'accroître dans notre pays et ses effets sont inquiétants. La pression croissante qui pèse sur ces jeunes filles - celle d'être conformes à un idéal physique inaccessible - fait qu'elles ont plus de facilité à provoquer, harceler et perpétrer une sorte de crime social contre les autres lorsqu'elles sont en concurrence dans la hiérarchie sociale. »

Tout en parcourant au côté du présentateur une allée de l'université bordée d'arbres, McNulty poursuit son explication :

« La douleur émotionnelle, un coup porté à la réputation par exemple, remplace le

coup de poignard dans le cœur. Au cours de l'histoire, à l'inverse des hommes, les femmes n'ont pas conquis leur statut social en agressant physiquement leurs ennemies. Elles ont dû concevoir des outils astucieux de guerre psychologique pour persuader leurs rivales qu'elles sont de trop, pas à leur place ou qu'elles se sentent humiliées. L'ostracisation sociale a vite remplacé le *coup de poing dans la figure*. C'est ce qui arrive entre femmes dans les familles ou les groupes sociaux élargis. »

Au bout d'une heure de documentaire, mon téléphone sonne.

Sheila s'écrie :

— Tu as vu ?

Je baisse le volume.

— C'est intéressant. Mais quel est le rapport avec tes ragnagnas ?

— Arrête de parler comme ça. Tu n'es plus une gamine pour utiliser ce mot.

— D'accord. Cette fois, je raccroche pour de bon.

— Non, attends. Je suis désolée ! C'est à cause de ma belle-mère, tu comprends ? Elle ne peut plus faire d'enfant, alors elle me considère comme une menace vis-à-vis des liens quasi tribaux qui l'unissent à Joshua et du capital qu'il représente ! C'est pour ça qu'elle a toujours besoin de me faire sentir que je suis exclue. Elle essaie de m'abattre. D'établir sa dominance. Elle... elle me lance ses excréments à la figure !

Difficile de ne pas laisser percer un sourire dans ma voix !

— Sheila, respire ! Je te donnerai une boîte de lingettes.

— Je ne me calmerai pas ! Tout le monde fait comme si ma garce de belle-mère se comportait normalement, et on attend de moi que j'accepte la situation. Regarde cette robe hideuse qu'elle m'a achetée... Il est clair qu'elle veut diminuer mes chances de procréer en m'habillant comme un sac, même si c'est inconscient. Parce qu'elle sait que si je tombe enceinte, toute l'attention se portera sur moi ! Serais-je la seule à le voir ?

— Chérie, je t'accorde que c'est une sacrée sorcière, mais je ne pense pas qu'elle veuille t'empêcher d'avoir des enfants. Ça n'aurait aucun sens...

— Eh bien, il va falloir qu'elle choisisse entre avoir des petits-enfants et garder son statut au sein de la famille. Ou de notre groupe de grands singes, enfin bref... Car toutes ces bêtises sur le passif-agressif me stressent et m'épuisent. Vraiment. Je crois même que je commence à en perdre mes cheveux.

— Sheila, je suis sûre qu'elle a besoin d'attirer l'attention sur elle, mais je ne crois pas une minute que ta belle-mère te veuille physiquement du mal. Il faut que tu respires un grand coup.

Elle fait des efforts pour tenter de se calmer.

— Je sais. Je sais qu'elle n'a pas de tendance incestueuse vis-à-vis de Josh ou ce genre de choses. Mais je suis la nouvelle femelle susceptible d'allaiter. Et elle ne me lâchera pas tant qu'elle ne m'aura pas humiliée devant toute la famille.

— Allaiter ? Toi ?

- Enfin, on se comprend.
- Je ne sais vraiment pas quoi te dire.

Je regarde l'heure.

— Tu as intégré cette tribu par le mariage. Alors, je te conseille d'agir comme tel, de lui faire la cour aussi longtemps qu'il le faudra pour qu'elle t'accepte dans son groupe. C'est ça, ou trouver un moyen de faire enfin comprendre à ton mâle qu'à présent, il t'appartient à toi.

- De lui faire la cour... ?
- Eh bien, oui, tu n'as pas regardé ?...

Je me suis juste absentée le temps de préparer un sandwich. J'avais une envie folle de jambon et de cornichons.

— En gros, ils ont expliqué que certaines femelles permettent à d'autres d'intégrer leur groupe à la condition qu'elles en tirent quelque bénéfice. Tu dois donc faire tout ce que tu pourras pour gagner les faveurs d'une femelle plus haut placée afin qu'elle se mette de ton côté. Sinon, personne d'autre ne prendra ta défense. En d'autres termes : aime ton ennemie et, au final, elle sera obligée de t'aimer.

- Tu veux que je drague ma belle-mère ?

J'ironise.

- Oui, Sheila. C'est exactement ce que je suis en train d'insinuer.

Elle se met à pouffer. J'ai soudain une furieuse envie de me passer une raclette sur le cerveau.

Elle reprend son sérieux et me lance :

— Je blaguais. Merci quand même de m'avoir écoutée. Il faut que je file. J'ai vu un demi-litre de glace au chocolat dans le congélateur, je ne m'en souvenais plus. Je t'appelle demain.

Je raccroche et j'augmente le volume du son de la télé. Que Sheila puisse prendre toutes ces histoires au pied de la lettre, ça me dépasse.

McNulty poursuit :

« La jalousie entre écolières, les rivalités entre les jeunes femmes et leurs aînées et même la compétition sur le lieu de travail. Si l'on remonte aux contes de fées qui ont accompagné notre enfance - *Cendrillon* par exemple, ou *La Belle au Bois dormant* -, on constate que les femmes ont l'habitude de se soupçonner les unes les autres et qu'elles supportent difficilement les déséquilibres qui existent entre elles en matière de pouvoir. Nous le supportons soit en plaçant les autres femmes sur un piédestal d'où elles tomberont fatalement un jour ou l'autre - en leur enviant leur humanité -, soit en bouillant d'une agressivité contenue sous un minimum de correction. Mais lorsque l'agressivité est dissimulée et que les attaques physiques sont remplacées par une violence émotionnelle, le terrorisme psychologique entre femmes n'est pas loin... »

« Malheur à la femme qui sous-estime son adversaire, que ce soit dans la cour de récréation ou sur le lieu de travail. Car s'il y a un point commun entre les femelles des différentes espèces et classes socio-économiques que j'ai étudiées ces trente dernières années, c'est que les attaques les plus barbares sont celles qui se font par surprise. »

Le présentateur demande à la caméra :

« Qu'en concluez-vous globalement sur notre société? C'est peut-être à Mme McNulty que revient le dernier mot. »

« L'humanité se situe à un point critique de l'évolution de nos us et coutumes sociaux. Jamais encore dans l'histoire de l'Homme nous n'avons été capables de reconnaître ouvertement ces problèmes et leur universalité. Compte tenu de notre culture, nous n'avons que deux options : soit nous sommes capables d'admettre que les femmes ont cette capacité d'être agressives, auquel cas nous pouvons commencer à en parler ouvertement, soit nous décidons de tenir à nos filles le même discours qu'à nos fils, et nous les laissons s'affronter entre elles physiquement. Il est possible qu'alors, au lieu de devenir en grandissant des angoissées faussement méprisantes qui manient l'ironie comme une arme, nos filles soient enfin dans leur grande majorité capables d'exprimer ce qu'elles cachaient jusqu'ici et de faire ainsi un grand pas en avant. Même si la plupart d'entre nous devront, pour ce faire, laisser entrevoir quelques cicatrices datant de l'enfance. »

Le fait que j'aie pris soin de ma mère après la mort de mon père a eu au moins un avantage. Elle est partie du principe que je pouvais aussi prendre soin de moi, alors que la plupart des gens tentent de convaincre leurs parents qu'ils ne sont plus des enfants ! Le côté négatif, c'est qu'elle a supposé que j'avais toujours envie de m'occuper d'elle.

Au moment où je suis sur le point de sombrer de nouveau dans le sommeil, la voilà qui

me demande au bout du fil :

- Je te réveille ?
- Bien sûr que non. Que se passe-t-il ?

Je change mon réveil de position pour éviter de voir l'affichage de l'heure. Je n'ai aucune envie de savoir combien de temps il me reste avant de me préparer pour partir au boulot. Trop peu, sans doute.

— Je ne veux surtout pas que tu t'inquiètes, mais voilà : j'ai décidé de ne pas revenir à Los Angeles dans l'immédiat. Je suis désolée, ma chérie. J'ai beaucoup réfléchi, mais je ne suis pas encore prête à le faire. Je pensais l'être, mais j'ai encore trop de souvenirs de ton père dans cette ville. Alors je voulais te demander... est-ce que tu pourrais vendre la maison pour moi, en essayant d'en tirer un peu plus que le prix d'achat ? Si c'est possible, bien sûr... Tu peux faire ça pour moi, ma chérie ?

- Bien sûr, maman. Pas de problème.

Je me gratte le front en me demandant combien de temps il me faudra pour faire un état des lieux, vendre cette maison et réaliser une opération rentable, alors que je n'ai aucune expérience dans l'immobilier.

Elle ajoute, sans doute persuadée que papoter au beau milieu de la nuit est une chose normale, alors que je travaille le lendemain :

— Je suis tellement soulagée de savoir que tu as Raj à tes côtés. A propos, comment va-t-il ? Ça fait quelque temps que tu ne m'en as pas parlé.

Je réponds d'une voix mal assurée :

- Bien, maman. Il va bien.

— Bon, parfait. Dis-lui que j'ai pensé à lui il y a quelques jours. Ici, à Londres, j'ai vu de loin un jeune homme qui lui ressemblait. Il a traversé la rue devant mon taxi, au bras d'une charmante jeune femme avec une superbe chevelure rousse. Il ressemblait tellement à Raj que j'ai failli l'appeler. Mais je ne l'ai pas fait car j'aurais sans doute gâché la soirée de ce pauvre homme. Bref... demande-lui de saluer ses parents de ma part, d'accord ?

Le meilleur ami de mon père est mort d'un cancer l'année où j'ai eu mes douze ans. L'oncle Ashok a été le premier voisin de mes parents lorsqu'ils sont venus s'installer aux Etats-Unis, et le seul contact avec leur culture pendant leurs cinq premières années dans ce pays. Il a fini par devenir l'associé de mon père dans un fonds de placement spéculatif. Sa femme de dix-sept ans s'est remariée moins de deux ans après sa mort. Bien que mon père n'ait pas beaucoup apprécié, ma mère a pris à l'époque la défense de tante Malika. D'après elle, personne n'avait le droit de juger une femme qui n'avait pas envie de rester seule.

Elle m'a expliqué, alors que nous étions en train de plier des vêtements, que notre éducation ne nous avait pas appris à rester seules. Que nous quitions la maison d'un père pour rejoindre celle d'un mari en partant du principe que lorsque nous serions veuves, nos enfants seraient déjà grands. Et que nous vieillirions chez eux dans la plus pure

tradition indienne, comme nos parents l'avaient fait. Il faut dire qu'à l'époque, la vieillesse était entourée de la famille et des amis, et l'on n'éprouvait pas le besoin d'avoir un compagnon.

Mais en Amérique, la vie est différente. Peu importe le nombre de gens de la communauté qui nous entourent, ce n'est pas ce qui aurait compensé la solitude de Malika durant les quarante années qui lui restaient à vivre.

Aucun amour, aucun couple ne pourra jamais être parfait. Si c'était le cas, nous n'aurions aucun combat à mener. Quand on grandit dans un Etat où le taux de divorce est le plus élevé des Etats-Unis, et sans doute du monde, la situation est on ne peut plus claire. Même s'il y a toujours des exceptions, car d'une certaine façon, l'idée que ma mère refusait de faire de la place dans son cœur pour un nouvel homme ne faisait que renforcer mon amour pour elle. Je voulais qu'elle soit heureuse, bien sûr, mais j'étais aussi profondément satisfaite à l'idée que leur amour perdurerait par-delà la mort.

Le problème, c'est que moi, je me sens terriblement démunie à l'idée d'épouser quelqu'un qui ait cette même conception de l'amour.

Je me demande encore pourquoi tout le monde a estimé que j'aurais davantage de chances que les autres de raisonner Lydia après son coup de folie. Et la raison pour laquelle son agent nous a convoqués, Jonathan et moi, dans un ring de boxe délabré dans une lointaine banlieue à l'est de Los Angeles au beau milieu de l'après-midi suivant reste un mystère.

Mais après tout, on facture au temps passé, non ?

— Quelqu'un aurait-il l'amabilité de me virer ce fichu BCBG de là ?

Une tasse remplie d'un liquide sombre est propulsée de la caravane maquillage de Lydia quelques millièmes de seconde après que j'ai ouvert la porte. La tasse est suivie de près par un assistant de production timoré qui prend les jambes à son cou et percute Jonathan.

Lydia lui hurle dans les oreilles :

— Et peu importe si tu dois faire *trois heures* de route pour trouver un Starbucks ! Cette fois, je veux un café au *soja*, et CHAUD !

Je préfère prévenir avant d'entrer.

— Je peux ?

Elle se laisse de nouveau tomber dans son fauteuil de maquillage et pivote pour se consoler en admirant son reflet dans le miroir.

— Mais oui, bien sûr. Ces stagiaires bon chic bon genre, tous des petits cons ! Ce gamin vient de Yale, et il n'est même pas fichu de m'apporter un *latte* digne de ce nom !

Je pénètre dans la caravane et j'attends que Jonathan ferme la porte derrière nous.

— Lydia, mis à part le problème de l'éducation des étudiants de fac... pourquoi nous as-tu fait venir ?

Le manager de Lydia, un homme joufflu au regard peu amène et qui porte un costume sans cravate, répond à sa place en plaquant à son crâne ce qui lui reste de cheveux et en shootant dans un paravent chinois derrière lequel il a dû s'abriter.

— Parce qu'il faut faire comprendre à ma cliente ce que c'est qu'un contrat.

Il lui tend une paire de gants de boxe en strass rose que Lydia s'empresse de lui faire tomber des mains d'un coup sec.

— Et parce qu'il faut faire comprendre à mon agent qu'il doit cesser de me parler comme si j'étais la dernière des gourdes ! Sinon, je vais finir par le *virer* par la peau du cul !

Jonathan demande :

— Y a-t-il quoi que ce soit de choquant dans votre contrat concernant cette séance photo ?

L'agent se baisse avec difficulté pour ramasser les gants avant de répondre :

— Strictement parlant, non. Mais il est difficile d'anticiper certains événements. Et nous ne pouvons pas renégocier ce contrat, même si, à ce stade, on ne peut qu'avoir un regard ironique sur ce qui s'est passé. Nous pourrions être traînés devant les tribunaux.

— Ce n'est pas l'événement en soi, Marvin. C'est le titre.

Son agent rectifie :

— Je m'appelle Martin, pas Marvin.

A bon entendeur, salut...

Mais Lydia ironise :

— Dans la mesure où vos gosses ont pu faire des études supérieures grâce à mon dernier album, j'estime pouvoir vous appeler comme je veux, *Marvin*.

Lydia se tourne alors vers moi.

— Et vous, Monica, trouvez-vous *déraisonnable* de refuser une séance photo avec ce titre « Elle est prête à se battre à mort », compte tenu des circonstances, comme vous le dites, vous autres avocats ?

Jonathan et moi nous écrions en chœur :

— Quelles circonstances ?

Martin me colle un exemplaire de *Pucker* dans les mains.

En première page, je vois une photo de Cameron avec ce titre en gros caractères rouge vif : « Le couple Camydia refait parler de lui ». C'est une photo de Cameron prise la veille dans le parking d'une boîte de nuit de Hollywood Ouest. Assise sur le siège passager de sa Cadillac Escalade bleu saphir, une « blonde non identifiée » se cache le visage devant les paparazzi.

Martin montre du doigt les logos en strass qui brillent sur la brassière de sport et la cape en satin de Lydia.

— C'est un contrat de sponsoring pour Outlast, la société d'équipement de sport la

plus populaire de la planète ! Vous m'avez dit que vous vouliez un sponsor et je vous ai obtenu le meilleur! En principe, ils ne prennent que des athlètes ! Nous avons deux cents figurants qui attendent à l'intérieur de ce bâtiment pour vous acclamer, trois anciens champions poids lourds prêts à jouer les juges en arrière-plan de la photo, et le ring de boxe a été entièrement bordé de soie rose de la même couleur que votre diadème ! Si vous vous désengagez maintenant, c'est le procès !

Elle croise les bras d'un air buté.

— Je refuse. C'est non !

Il hurle :

— Lydia!

— Vous travaillez pour moi, Marvin. Et vous me tapez sur les nerfs au plus haut point. Pourquoi n'allez-vous pas me chercher cette couronne dentaire en diamant rose qu'ils m'ont promise? Je ne ferai probablement pas ces photos, mais ce qui est sûr, c'est que je ne les ferai pas sans *elle* !

Martin se fait implorant :

— Chaque heure d'attente coûte à ma société cent mille dollars de plus.

Il sort de la caravane en maugréant.

— Sans compter que ce n'est pas bon pour sa carrière non plus. Il s'agit d'un problème de couple, ça n'a rien à voir avec Outlast, mais avec Cameron ! Je vous en prie, essayez de lui faire prendre du recul. Je sais que ça ne correspond pas à vos prérogatives, mais à cinquante ans, je ne m'attendais pas à fouiller un ring de boxe pour retrouver une couronne incrustée de diamants roses !

Lydia caresse du bout des doigts la ceinture scintillante de son short de boxe. Jonathan s'empare des gants de boxe de Lydia posés sur le meuble et s'interpose entre elle et le miroir.

Il fait une ultime tentative.

— *Pucker* n'a peut-être pas autant de lecteurs que vous le pensez.

Elle lui jette un regard glacial, puis reporte son attention sur moi.

Je prends place sur la causeuse face à elle pour qu'elle sache qu'elle a toute mon attention.

— Allez-y!

— Désolée, mais je ne peux pas leur donner ce qu'ils veulent.

— Donner à *qui* ce qu'ils veulent ?

— Les médias. Ces satanés médias. Je suis tellement fatiguée de tout ça...

Jonathan intervient :

— D'après vous, vous passerez pour une idiote si les gens pensent que vous menacez cette femme à travers une pub de magazine, c'est ça ?

Elle acquiesce. Son maquillage est en train de couler, et elle se tamponne les yeux en

ajoutant :

— Vous savez ce qui me met le plus en rage? Les médias n'auraient rien à se mettre sous la dent pour me torturer si ces femmes s'abstenaient de mettre leurs sales pattes sur un homme marié. Car elles savent très bien qu'il est marié! Ce n'est pas un inconnu. Bien sûr, je suis aussi en colère contre lui, mais... je ne comprends pas pourquoi les femmes se croient obligées de se donner tant de mal pour nuire aux autres femmes...

— C'est parce qu'au fond d'elles-mêmes, certaines d'entre elles sont persuadées qu'elles ne peuvent aller de l'avant que si une autre femme trébuche...

J'ai parlé sans réfléchir, et sans trop savoir pourquoi.

Heureusement, Jonathan sort de son attaché-case le diadème fait sur mesure.

— Si vous le permettez... j'ai une suggestion à vous faire. Je pense qu'il y a un moyen pour vous de ne pas avoir l'air faible sans pour autant rompre le contrat.

L'intérieur de la salle de boxe est bondée. La foule est assise, prête à agiter au signal les minuscules drapeaux avec leur logo, tandis que des serveurs au torse nu et huilé traversent les tribunes en ondulant des hanches, des flûtes de champagne sur leurs plateaux. Une glacière en métal argenté pleine de bouteilles de Perrier est posée dans le coin de Lydia, à la place de la traditionnelle bouteille d'eau. Une banderole s'élève au-dessus du ring, avec ces mots écrits en lettres énormes : LES FEMMES DE CARACTERE REFUSENT DE VIVRE SANS SE BATTRE.

Lydia se campe sur ses jambes, incline son diadème et affronte le regard de la caméra.

Lorsque la cloche retentit, Lydia esquisse un petit sourire en coin et décoche un tel coup de poing que la foule est immédiatement électrisée. Elle a bien failli envoyer valdinguer le cadreur hors du ring.

Après avoir passé des heures à regarder Lydia se défouler par l'intermédiaire de ses poings, je me dis que je mérite bien un Martini à la mangue, voire une bonne douzaine...

Au lieu de retourner au bureau, je prends la direction de The Wilshire pour leur *happy hour* du jeudi soir. Je me fraye un chemin jusqu'au bar parmi l'habituel mélange hétéroclite de clients, typique des quartiers ouest de Los Angeles, à savoir : des mecs à la recherche de reconnaissance, en blazer Ferragamo et accompagnés d'une petite amie à peine majeure, des scénaristes en mal de boulot, en T-shirt et avec une barbe de trois jours, pendus aux basques de leurs copains, des agents immobiliers auxquels ils demandent de leur payer à boire, sans oublier les types flirtant avec la cinquantaine et convaincus qu'ils ont leur place ici.

Comme il fallait s'y attendre, tous les tabourets sont occupés, et naturellement aucun homme ne s'empresse de céder sa place à une petite mignonne dans mon genre. Je recherche donc des couples qui se tournent le dos l'un l'autre et j'arrête mon choix sur un body-builder d'une quarantaine d'années, lequel bavarde avec une Asiatique blonde qui a l'air de s'ennuyer comme un rat mort, et un grand mec de type nordique à l'air gauche en costume trois pièces. Dix bons centimètres les séparant, je me tortille en jouant des coudes pour me faire une petite place entre eux. Je m'efforce de croiser le regard d'une des nombreuses barmaids qui ont oublié de mettre un soutien-gorge.

Je lui aurais volontiers prêté le mien, mais, croyez-moi, elle a besoin de quelque chose de plus robuste...

Je suis à la recherche de mon portefeuille lorsque Jonathan me lance depuis un coin du bar :

— Mettez ça sur mon compte, ma belle. Monica a bien mérité qu'on lui offre un verre aujourd'hui.

— Elle se décide enfin à nous faire la grâce d'être des nôtres !

C'est Stefanie. Elle s'approche de moi et lève son verre d'une main mal assurée. Il est clair qu'elle en est déjà à son deuxième cocktail.

Orang-outang qui montre les dents pour défendre son territoire : 1.

Retardataire qui n'en est qu'à son premier Martini à la mangue : 0.

Mais les choses vont changer, croyez-moi. Après mon après-midi dans cette salle de boxe, je suis fin prête pour lancer quelques répliques bien senties à la tête embrumée de cette fille.

— Tu sais, Stefanie...

Mais Cassie m'interrompt avec un sourire, tout en prenant ma bête noire par le coude pour l'entraîner ailleurs.

— Stefanie, venez donc faire un tour aux toilettes avec moi.

Déçue, je m'approche de Jonathan et je laisse tomber mon sac à main sur la table.

Tout en m'installant, je lui demande :

— Si je comprends bien, c'est une coïncidence. Où sont Niles et les autres associés ?

— Toi, la reine du KO, ne te fais donc pas autant de souci !

Jonathan me passe un bras autour du cou et fait semblant de me porter un crochet à la mâchoire.

— Je m'assure toujours pour que les bonnes nouvelles concernant mon équipière leur parviennent. J'ai déjà dit à Niles que tu avais assuré avec Lydia aujourd'hui. Avec maestria, comme toujours, Gupta.

— Ce n'est pas moi qui ai tout arrangé, Jonathan. C'est toi qui as trouvé la solution.

Mais il tient absolument à rendre à César ce qui est à César.

— De simples détails. Nous savons tous qui a réellement affaire à elle et qui ne se charge que des détails du dossier.

J'aperçois le reflet de Stefanie dans le grand miroir, par-dessus l'épaule de Jonathan. Elle lance sur moi un regard furibard. Tout à coup, je commence à comprendre.

Au cas où Stefanie aurait encore l'œil sur moi, je lèche le sucre sur la bordure de mon verre, juste pour remuer le couteau dans la plaie.

Je dis à Jonathan :

— On dirait que tu as la cote, ces derniers temps. Ça ne doit pas être désagréable.

Il hausse vers moi un sourcil interrogateur, puis fait signe à la barmaid de lui apporter une autre bière.

— J'ai comme l'impression que quelqu'un a un faible pour toi.

— Ah oui ?

Le voilà tout requinqué.

— Tu crois vraiment que Cassie est prête à sortir avec moi ?

— Cassie ? Pas du tout. Je parlais de Stefanie. Je pense qu'elle me déteste parce que nous sommes amis et que je constitue une menace. Ses chances de s'accoupler avec toi diminuent. Et toi qui croyais que je te parlais de Cassie...

— Tu as bien dit « de s'accoupler » ?

Il est pris d'une quinte de toux, manquant de s'étrangler avec sa bière.

— Que veux-tu, il m'arrive de regarder des documentaires sur la vie sexuelle des animaux...

Il a l'air impressionné.

— Perverse avec ça, hein ? C'est à ça que tu passes ton temps quand ton fiancé n'est pas là ?

Je ne vais pas le laisser changer de sujet aussi vite.

— Alors maintenant, tu es branché sur Cassie ?

Il hausse les épaules. Il va me falloir le cuisiner un peu.

Je décide d'utiliser les seules munitions que j'ai.

— Au fait, qu'ont-elles de si intéressant, ces secrétaires ?

Il se met à penser tout haut.

— Ça a peut-être un rapport avec le fait qu'elles sont beaucoup moins pénibles que la moyenne des avocates. Ou tout simplement parce qu'elles sont plus sexy...

Je me dis *in petto* que moi aussi j'aurais pu être beaucoup plus sexy si je n'avais pas passé toutes ces nuits blanches à plancher pour devenir avocate. Quelle idiote !

— ... exception faite de toi, naturellement.

— Naturellement!

— Ou alors, c'est de les voir lécher toutes ces enveloppes.

— Tu n'es qu'un primate !

Je note que mon sourire a été mal interprété par l'un des quadragénaires de tout à l'heure qui hausse un sourcil interrogateur dans ma direction par-dessus l'épaule de sa blonde. Je m'empresse de me cacher derrière Jonathan pour ne plus être dans sa ligne de mire.

— Ce n'est pas une nouveauté, Monica! Nous sommes tous des primates, sans exception. Même ton précieux fiancé. Au plus profond de lui-même, il est aussi basique que moi.

Jonathan se lèche le doigt pour laper la mousse de la bière qui a débordé par-dessus son verre, puis il l'essuie sur son pantalon.

— C'est réconfortant ! Ceci dit, je ne suis plus très sûre d'avoir encore un fiancé.

Je joue avec le pied de mon verre.

Il me lance un clin d'œil, puis s'empresse de détourner le regard vers la serveuse guillerette qui s'approche.

— Tu devrais t'en assurer avant la réception organisée par la boîte la semaine prochaine. C'est le lieu idéal pour draguer quand on est en manque. Au cas où tu le serais...

— Très peu pour moi.

Cassie s'avance vers nous. Jonathan me demande :

— Que vas-tu faire de ta vie si tu es trop bien pour coucher avec les primates que nous sommes ? T'asseoir et passer tes journées à regarder le mur ? Passer tes week-ends à aller seule au cinéma ?

— Peut-être. Pourquoi pas ?

J'observe le Norvégien. Il est en train de passer un manteau sur les épaules de sa blonde et sort du bar avec elle.

— Oh ! à propos... Tu as vu la bande-annonce de ce nouveau film ? Celui qui est censé être un remake du *Love Story* de 1970 ?

Je balaie la pièce du regard. Aucun signe de vie intelligente.

— Il paraît que c'est génial. Mais je ne peux pas demander à un de mes potes de venir le voir avec moi, c'est évident. Et si j'y vais avec une de mes conquêtes, je risque de rater pas mal de trucs! Dans une salle obscure, que veux-tu... Mais j'ai entendu de bonnes critiques. En plus, il a été coécrit par l'auteur de *A ta guise*. Si on allait le voir ce week-end ? Allez ! De toute façon, tu n'as rien de mieux à faire.

Lorsque *A ta guise* est sorti en salles, je suis devenue hystérique, même si cela faisait des années que j'avais rompu avec Alex. Je voulais non seulement que le film fasse un malheur au box-office, mais aussi que le talent d'Alex soit reconnu. Comme à l'époque j'avais une relation sérieuse avec Raj, j'ai eu vraiment honte de moi. Aller voir ce film avec lui était bien sûr hors de question. Et le voir avec quelqu'un qui ne connaissait pas Alex aurait rendu ce moment moins intense. Si j'y allais avec Sheila, je lui donnais la permission de me faire avouer mes sentiments et d'essayer d'y voir clair à l'égard d'Alex. J'ai donc fait ce qu'aurait fait toute femme équilibrée ayant l'impression de commettre un adultère virtuel : j'ai acheté un billet en ligne pour aller voir le film un dimanche en matinée dans un petit cinéma de la banlieue du comté d'Orange, là où j'étais certaine que personne ne me reconnaîtrait. Je me suis rendue là-bas en voiture, seule. J'avais enfilé un survêtement banal, j'étais à peine maquillée et, pour couronner le tout, je portais des lunettes de soleil tout ce qu'il y a de plus ordinaires.

Je me suis installée dans un fauteuil au fond de la salle, avec autour de moi des tas de rangées inoccupées, à l'exception de quelques couples d'ados qui n'avaient pas trouvé d'autre endroit pour se peloter. Pendant le générique de début, j'ai empoigné mon pot géant de pop-corn au beurre et je me suis calée bien au fond de mon siège. Je me suis détestée de me sentir aussi fière lorsque le nom d'Alex a surgi sur l'écran juste après les mots « Scénario de... ».

J'ai récité en silence tout le dialogue de la première scène que je connaissais quasiment par cœur, celle où Obama - un réfugié soudanais qui travaillait comme plongeur - et Ling - une immigrée chinoise en situation irrégulière dans le quartier de la confection - se rencontrent dans le bar d'un petit restau new-yorkais vers la fin des années 1990. Je me suis aperçue qu'énormément de choses avaient changé. Dans la dernière version du scénario que j'avais lue, le réfugié était un ancien défenseur de la suprématie de la race blanche, libéré après trois années de prison pour un crime qu'il n'avait pas commis. L'immigrée, elle, était la petite-fille de survivants de l'Holocauste, et elle militait pour la tolérance. Quant au petit restaurant new-yorkais, il s'était mué en fête d'Halloween à San Bernardino.

En dépit de ce remodelage hollywoodien, le message de l'histoire n'avait pas changé : l'amour peut transformer les êtres, quels que soient les obstacles. J'ai souri en constatant que même après tant d'années, il y croyait encore. Mais il m'a fallu attendre la moitié du film pour avoir la preuve de ce que j'étais venue chercher : la confirmation que je lui manquais toujours.

C'est un Obama en larmes qui demande à son patron, le gentil proprio d'un restaurant italien, le soir où Ling lui demande d'oublier qu'ils se sont rencontrés : « Pourquoi passe-

t-elle son temps à me repousser? »

Le patron lui répond tout en taillant des médaillons de veau : « Est-ce que je t'ai déjà parlé de cette jeune fille indienne avec qui je sortais quand j'avais ton âge? »

Obama secoue la tête.

Le patron poursuit : « Cette fille, c'était quelque chose! Elle avait du tempérament, je ne te dis que ça. Mais en même temps, c'était une fille sage, tu comprends ? Alors, bien sûr, elle a fini par me quitter. Jusqu'à mon mariage, c'est la seule fille que je n'ai pas trompée. Mais elle était bien trop intelligente pour rester avec un type comme moi. En fait, je me suis aperçu qu'elle avait de l'intelligence pour deux. »

Obama répond, cherchant le regard de son patron : « Je ne comprends pas. »

Le patron du restau marque une pause, réfléchit, puis regarde Obama droit dans les yeux : « Je me suis toujours considéré comme un Italien, tu comprends ? Pas comme un Blanc. Parce que là où j'ai grandi, il y avait toujours des bagarres entre Irlandais, Polonais et Italiens. C'est resté mon intime conviction. Pour moi, les Blancs étaient des Britanniques ou quelque chose comme ça, mais ils ne faisaient pas partie de mon univers. Et puis un jour, alors que je descendais la rue avec Seema, quelqu'un a hurlé contre elle des trucs que je ne veux même pas répéter, juste parce qu'elle marchait à mon côté. Alors elle a levé ses grands yeux bruns vers moi, les yeux les plus grands et les plus ronds qu'on puisse imaginer... et j'ai eu l'impression qu'elle était seule sur cette terre et que moi, je ne pourrais jamais la rejoindre vraiment, même si elle restait toute sa vie près de moi. Crois-en mon expérience, Obama. Tu peux passer ta vie à manger du *lo mein*, à essayer de répondre au mieux à ses besoins, à ce qu'elle attend de la vie, mais tu ne seras jamais chinois, mon garçon. Et elle, elle restera chinoise jusqu'à la fin de ses jours. »

Même si nous n'avons jamais eu ce genre de conversation, la scène m'a fait l'effet d'un coup de poignard, car elle a fait resurgir un souvenir. Alex a-t-il cru que j'avais rompu avec lui pour un problème d'identité ? Bien sûr que non. A-t-il eu le sentiment qu'il y avait une part de moi-même qu'il ne pourrait jamais atteindre ? J'espère que non. A-t-il considéré ce scénario comme une occasion de réécrire notre histoire en laissant entendre que c'est lui qui avait décidé que j'étais trop difficile à gérer ? Peut-être. Et plus important encore, ai-je pu être à côté de la plaque au point de croire qu'il me connaissait mieux que ça ?

Cette nuit-là, lorsque j'ai regagné mon appartement, la première chose que j'ai entendue, c'est Raj qui chantait en duo avec Norah Jones. J'ignorais ce qu'il préparait pour le dîner, mais ça sentait drôlement bon. Lorsqu'il m'a entendue rentrer depuis la cuisine, il a fait une pirouette pour me faire face, un tablier autour de la taille et une louche à la main, attendant visiblement que j'en goûte le contenu.

J'ai éclaté en sanglots. Je me sentais tellement coupable d'être allée voir ce film que j'étais incapable de refouler mes larmes. D'un côté, je venais de me faire plaquer par film interposé par un homme qui en était arrivé à la conclusion que nous ne nous étions jamais vraiment connus, et de l'autre, j'avais une vraie chance de mener une vie simple avec un homme vis-à-vis duquel je n'aurais probablement jamais à m'expliquer. Il me comprendrait facilement, instinctivement, il serait capable de se mettre à ma place et,

souvent, il me préparerait le dîner. J'en étais certaine.

Raj n'a pas eu besoin de me regarder deux fois. Il a tout de suite laissé tomber sa louche et m'a prise dans ses bras. Puis il m'a dit ces six petits mots qui avaient à la fois le pouvoir de me rendre amoureuse de lui et de me donner l'impression d'être plus seule que jamais :

— Je croyais que cela t'aiderait.

C'est alors que j'ai reconnu l'odeur qui flottait dans tout l'appartement. Mon petit ami était en train de préparer tout seul comme un grand le plat préféré de mon père, le ragoût Rajma, pour me consoler. Il savait que ce soir, nous aurions dû fêter le trentième anniversaire de mariage de mes parents.

J'ai enfoui mon visage dans son cou et je me suis demandé si quelqu'un pourrait vraiment me connaître un jour. C'est peut-être, je dis bien peut-être, parce que je n'ai jamais donné à personne l'occasion de le faire. J'ai regardé Raj droit dans les yeux. Était-ce de la présomption de ma part? Peut-être Raj avait-il associé les expressions de mon visage à un quelconque catalogue d'émotions qu'il avait établi lui-même dans sa tête, car il n'avait jamais perdu de proche. Que ce soit un décès ou pour d'autres raisons. J'ai pourtant eu le sentiment à cet instant même qu'il serait toujours à mes côtés, sans la moindre trace de rancœur, et qu'il essaierait de me comprendre aussi longtemps que nous serions ensemble.

Pourquoi appelle-t-on cela *happy hour*? C'est ce que je me demande en ce vendredi matin, tout en sirotant lentement mon *venti vanilla latte*.

Examinons un peu la situation. Stefanie n'a pas apprécié de voir Jonathan me payer un verre. Cassie n'a pas apprécié de tomber sur un ex dont elle s'était débarrassée en clamant haut et fort qu'elle rejoignait la Peace Corps. Le culturiste n'a pas apprécié de n'avoir obtenu que les faveurs d'un autre culturiste presque deux fois plus grand que lui, après trois essais infructueux pour obtenir le numéro de téléphone d'une étudiante. Les propriétaires de The Wilshire n'ont pas dû apprécier non plus les marges bénéficiaires quasi inexistantes qu'ils ont faites sur les boissons bradées pour attirer la clientèle et donner l'impression que leur établissement était toujours aussi populaire. Quant à moi, je n'ai vraiment pas apprécié à mon réveil, le lendemain matin, la sensation que de minuscules lapins affamés s'étaient introduits dans mon appartement par les conduits d'aération et utilisaient ma tête comme tambour pendant mon sommeil.

Et encore ! Je ne savais pas qu'au bureau, les coups qui résonnaient dans ma tête deviendraient de plus en plus violents.

J'ai allumé mon ordi pour constater qu'un seul message m'attendait.

« Mon séjour a été prolongé. Le client a exigé que je reste. Nous parlerons à mon retour.

Salut.

Raj »

Salut...

Salut?

Mais c'est carrément insultant !

C'est comme si j'étais dans le métro et qu'il m'avait fait la conversation histoire d'ignorer le SDF crasseux deux mètres plus loin. Comment peut-on traiter quelqu'un comme une collègue après avoir dégusté au moins trois cabernets différents dans le nombril de la personne en question, à la lueur des bougies, dans un *bed & breakfast* de la Napa Valley ?

C'est presque à se demander si nous nous sommes jamais rencontrés! C'est oublier que, ces dernières années, nous avons passé le plus clair de notre temps à être les meilleurs amis du monde. Oublier que je l'ai dorloté comme un enfant après un excès de mauvaise tequila, suite à un défi lancé par un serveur un peu trop persuasif, à Puerto Vallarta. Oublier qu'il a mis un genou à terre pour m'inviter à construire avec lui un avenir radieux. J'ai dû manquer quelque chose. Peut-être qu'en fin de compte, Raj en a assez de moi. Et peut-être que c'est bien lui que ma mère a vu à Londres avec cette rouquine.

Après le boulot, je cours rejoindre Sheila chez elle, parcourant l'équivalent de trois arrêts de bus à petites foulées. Curieusement, la porte s'ouvre avant que j'aie le temps d'appuyer sur la sonnette.

Sheila me lance de sa voix haut perchée :

— Je suis enceinte !

Puis elle m'attrape par l'épaule et me pousse à l'intérieur.

Je trébuche dans l'entrée en m'exclamant :

— C'est vrai ? Mais c'est super ! Oh, mon Dieu ! Toutes mes félicitations !

La voilà qui m'entraîne avec elle dans un pas de deux en chantant :

— Je suis enceinte, je suis enceinte, je suis enceinte ! Waouhhhh !!

Elle est enceinte de plus de trois mois et elle est absolument folle de joie. Elle n'en a pas encore parlé à Joshua.

— Figure-toi que c'est moi qui m'en suis rendu compte.

Elle saute sur le canapé rembourré, s'assied en tailleur et pose les deux mains sur son ventre.

— Tu sais que je prends cette fameuse pilule contraceptive qui te donne des règles trois fois par an ? Eh bien, il faut croire qu'elle n'est pas efficace à cent pour cent. J'avais signalé à mon gynéco la semaine dernière que mes seins étaient douloureux, et il m'a rappelée pour me dire qu'il avait effectué un test de grossesse en plus des tests habituels !

Je demande prudemment :

— Je suppose que c'est une bonne nouvelle ?

Elle me répond, en jetant un coup d'œil attendri sur son ventre.

— Bien sûr. Et comment !

Je la prends de nouveau dans mes bras.

— Tu seras une maman super !

Je le pense vraiment.

Elle en a les larmes aux yeux.

— Si tu savais comme je suis impatiente d'annoncer la nouvelle à Josh...

J'imagine Sheila allant à sa rencontre à la porte, excitée comme un pou et lui sautant au cou. Il posera son attaché-case, décontenancé, voire préoccupé par ce déferlement d'émotion de la part de sa capricieuse jeune femme. Elle savourera l'instant où elle annoncera la nouvelle à son mari. *Nous attendons un enfant.* Ce sera parfait.

Enfin, en théorie. Car je sens mon front se couvrir de sueur et j'ai la gorge complètement desséchée. Tapie derrière le bonheur que j'éprouve pour Sheila, la jalousie guette. Et je m'en veux à mort ! Je n'arrive même pas à la regarder dans les yeux, car en voyant de près l'intensité de ce bonheur, je sais qu'il me sera bien plus difficile d'ignorer le fait que, peut-être, cela ne m'arrivera jamais... Je m'aperçois que j'ai eu beau faire le grand ménage dans ma tête, et ce, avec un certain succès, je suis toujours au fond de moi une primate, exactement comme tout le monde.

Je tire sur la manche de ma veste de tailleur pour essayer de cacher la fourrure qui dépasse de mon poignet.

Sheila finit par me demander :

— Monica, qu'est-ce que tu as ?

Je m'essuie les yeux.

— Ce n'est rien. Je suis... je suis tellement heureuse pour toi. Je suis impatiente d'aller acheter des vêtements pour bébé !

Elle pousse un cri.

— Oh, mon Dieu ! Dire que je n'avais même pas pensé à ça ! C'est superchouette!

Je me sens un peu soulagée, car je suis vraiment sincère.

— Oui ! Mais il faut d'abord connaître le sexe du bébé, non ? Pour l'instant, nous devons donc nous en tenir à l'achat de jouets et du berceau.

— D'accord, mais surtout, que ça reste entre nous! Je n'ai aucune envie d'en parler à qui que soit avant le sixième mois, en dehors de la famille bien sûr. Je veux que nous gardions quelque temps cette nouvelle pour nous.

— Bien sûr. Mais est-ce qu'on pourra en parler à ma mère bientôt ? Tu sais, elle sera vraiment fâchée si elle est la dernière à le savoir !

— OK. Mais autant attendre qu'elle débarque ici. Je suppose qu'elle pendra la crémaillère, non ?

J'avais complètement oublié cette histoire.

Je soupire.

— Je voulais justement t'en parler. Ma mère a finalement décidé de ne plus rentrer. Elle m'a dit qu'elle n'était pas prête. Et maintenant, il faut que je vende la maison en essayant de faire une plus-value.

— Te voilà reconvertie en agent immobilier !

Je regarde par la fenêtre.

— Tu me connais... j'ai plusieurs casquettes. Ça dépend de ce qu'elle attend de moi.

— Mon chou, si tu me disais ce qui ne va pas ?

Je meurs d'envie de lui parler de l'e-mail de Raj, et de ce que j'ai ressenti en le lisant. De me laisser aller, de lui dire à quel point tout cela me fatigue. De lui confier que pour la première fois de ma vie, je commence à comprendre ce qu'est la solitude. Mais ce n'est pas le moment. Et ce ne le sera pas dans un avenir proche, car la différence entre moi et ces fameux primates, c'est que je suis capable de faire le choix de me consacrer d'abord à Sheila. Et ça, j'y tiens vraiment. Il me restera assez de temps à gaspiller en pleurnicheries plus tard. Mais le jour où l'on apprend une nouvelle comme celle-là, on doit faire tout son possible pour ne pas le gâcher.

Mon visage s'éclaire.

— Rien, je t'assure. Rien du tout. Maintenant, si tu me disais pour quelle date est prévu l'accouchement, et où on peut te prendre rendez-vous pour ton premier massage de femme enceinte ?

Le lendemain, Cassie pirouette devant la glace dans une robe fourreau pourpre de Christian Dior tandis que je suis assise sur le canapé de cuir blanc habituellement réservé aux maris et aux riches protecteurs. Mais après la petite séance de lèche-vitrine que nous avons faite pendant la pause déjeuner à Brentwood, je sais que je peux me complaire dans les malheurs d'une autre célibataire.

Bon, d'accord. Je ne suis pas vraiment célibataire, mais je crois dur comme fer que je le suis. Et comme le savent toutes celles à qui l'on a fait un jour une coupe « mullet », l'important, c'est la façon dont vous vous voyez !

Elle me dit :

— Je ne sais pas si cette couleur me va...

— Vous avez vingt-quatre ans. Vous supportez tous les coloris !

— Je me demande pourquoi tout le monde me parle si sèchement, ces derniers temps.

Elle se penche pour mettre de l'ordre dans sa coiffure et rajuster son décolleté, puis repousse d'un coup de tête ses cheveux en arrière comme dans une pub pour shampoing.

— Je ne suis pas sèche, c'était juste une observation. Toutes les couleurs m'allaient à moi aussi quand j'avais vingt-quatre ans.

— Vous avez un problème ou quoi ?

Elle se met à mastiquer énergiquement son chewing-gum, puis fait éclater une bulle.

— Non... mais qui d'autre est sec avec vous ?

Je m'approche de la vitrine où sont exposés les bijoux.

— Kris. Avec un K.

Puis elle chasse son image de la main.

Kris « avec un K » est un producteur de disques qu'elle a rencontré il y a environ trois mois, au cours d'une réception organisée dans la résidence chic du meilleur ami de Kris, une grosse légume de Malibu à la retraite, (entendez par là : location d'été de deux potes qui apprennent le surf à Pepperdine). D'après nous, le fait qu'il se présente comme Kris « avec un K » signifie qu'en réalité il s'appelle Chris, mais qu'il a honte d'avoir été doté à sa naissance d'un prénom aussi banal. Et par « producteur de disques », il faut sans doute entendre qu'il est né avec une cuillère en argent dans la bouche et qu'il a gaspillé son argent de poche du mois en achetant une sorte de table de mixage.

Tant qu'il lui réservait une table dans tous les meilleurs restaurants et qu'il manifestait son plaisir chaque fois qu'elle l'appelait tard le soir pour une partie de jambes en l'air, Cassie se fichait un peu de ce qu'il prétendait être. Autre avantage en nature : il possédait une machine à café programmable pour qu'ils se réveillent au moment où le soleil illumine tout le littoral de Malibu et se reflète sur un des murs de sa chambre. Mais le problème, c'est que, depuis quelque temps, il s'est mis dans la tête de mieux apprendre à la connaître.

— Samedi matin, j'ai mis la radio parce que j'étais déjà réveillée et que je n'avais aucune envie de le rejoindre sous la douche. Et voilà que Sade se met à chanter. Vous savez à quel point j'adore Sade, non ?

Je hoche la tête tout en approchant une boucle d'oreille chandelier en fausse topaze citrine de mon visage devant un miroir.

— Alors il sort de la douche. En m'entendant chanter, il replonge dans le lit et se met à me mordiller l'oreille.

Je m'empare de l'autre boucle d'oreille.

— Pour l'instant, tout va bien.

— Oui, c'est ce que je me suis dit, moi aussi. Mais juste au moment où j'attaque le refrain, le voilà qui me demande : « Dis-moi, mon chou, c'est qui, cette chanteuse ? » Je lui dis « Sade » et il répond : « Ah bon, tu es branchée SM ? »

J'éclate de rire.

— Et alors ? Ça prouve au moins qu'il a le sens de l'humour. Ça pourrait compenser son manque d'ambition.

— Comment ça, « et alors » ? Ce genre d'idioties, ça ne passe pas avec moi.

Elle retourne vers la cabine.

J'enfile une paire de bracelets et je secoue le poignet pour les faire tinter. Je lui lance

d'un ton moqueur :

— On se calme ! Pourquoi ça ne passerait pas ? C'est plutôt marrant, non ?

Elle hurle depuis le fond de sa cabine :

— Parce que je ne suis pas le genre de fille à me faire fouetter ! Voilà pourquoi.

Elle réapparaît en débardeur et en jean, et glisse son sac sur son épaule. Elle se dirige vers la porte et je lui emboîte le pas.

— La confiance en soi n'interdit pas d'avoir le sens de l'humour.

Elle plonge la main dans son dos pour libérer une mèche rebelle prisonnière de son débardeur.

— Je veux qu'il comprenne que s'il tient à moi, il doit m'accepter *comme je suis*. C'est ma façon de voir les choses et...

Elle laisse sa phrase en suspens tandis que nous nous engouffrons dans Montana Avenue. Puis elle stoppe net.

— Vous me prenez pour une folle, c'est ça ?

Je l'attrape par le bras pour la forcer à marcher.

— Pas du tout. Je vous trouve géniale. Vous êtes... authentique, vous dites ce que vous pensez. C'est très rare, et j'ai l'impression que par moments vous devriez en être plus fière que vous ne l'êtes.

Elle repousse ses lunettes de soleil sur ses cheveux.

— C'est possible, oui... en tout cas avec les hommes. Mais je ne pourrais jamais avoir le cran que vous avez au boulot!

— C'est parce que vous avez choisi une autre voie.

Je pensais garder cette remarque pour moi, mais je m'aperçois que je l'ai faite à haute voix.

Elle reste silencieuse. J'en déduis qu'une explication s'impose.

— Vous n'avez jamais essayé d'entrer en fac de droit. Attention, je ne dis pas que ce que vous faites n'est pas intéressant ! Ce qui compte, c'est que vous vous épanouissiez dans votre travail. Mais si vous aviez voulu faire du droit, je suis sûre que ça aurait marché. Et les commentaires peu flatteurs que vous faites parfois sur vous-même me donnent le sentiment que vous aspirez à autre chose...

Nous nous arrêtons à un carrefour. Elle en profite pour me demander :

— Que voulez-vous dire ?

— J'aimerais vous poser une question...

J'essaie de lui faire admettre le plus gentiment possible qu'elle a passé pas mal de temps à me tirer des épines du pied.

— ... pourquoi me faites-vous tous ces compliments ?

Elle répond aussi sec :

— Ce n'est pas le cas.

Sur ce, elle traverse la rue en faisant du slalom entre les chalands.

— Bien sur que si ! Et vous n'êtes pas obligée de me soutenir sans arrêt. Nous ne sommes pas si différentes que vous le pensez.

— Monica, n'allez pas croire que je vous idolâtre ou quelque chose comme ça.

— Je le sais. Mais je vous considère un peu comme ma petite sœur. Et ça m'ennuie de vous voir vous déprécier en vous comparant à moi. Chaque fois qu'on me fait un compliment, ça devient indirectement une insulte pour vous. On dirait que vous me mettez sur un piédestal. Et ce n'est pas parce que ça me fait sourire que je suis d'accord avec vous, j'espère que vous en êtes consciente. Je n'ai pas du tout le sentiment de mériter cet excès d'honneur. Je suis persuadée que vous êtes parfaitement capable de faire tout ce que je fais.

Elle m'entraîne vers un salon de manucure.

— Bon, d'accord. Vous m'avez bien eue. Mon plan secret était de vous faire boire pendant le déjeuner pour vous attirer dans un salon de manucure et vous faire une beauté. Franchement, ce ne sont pas des ongles, mais des griffes que vous avez, et elles méritent bien un bon coup de lime, non ?

— Cassie...

— J'essaie de reprendre en douceur la conversation là où nous l'avons laissée.

— Je sais, Monica, je sais...

Elle s'arrête devant le présentoir de vernis à ongles.

— Mais tout le monde n'a pas appris à... comment dire... à se voir de cette façon. Et j'aimerais bien... parfois, être capable de le faire.

J'ai réussi. Elle sait ce que je pense, même si elle refuse toujours de se voir différemment. Nous nous inscrivons pour deux soins de pédicurie express et nous nous installons dans les fauteuils de massage vibrants, bien décidées à laisser aux autres le soin de nous faire une beauté.

Le vernis à ongles de nos orteils est en train de sécher lorsque je reçois un appel m'indiquant qu'un paquet est arrivé pour moi au bureau. C'est un jeu de clés de maison envoyé par Realtor, le spécialiste de l'immobilier. Il est accompagné d'une brochure en quadrichromie sur papier glacé présentant un ranch de style méditerranéen : deux cent quatre-vingts mètres carrés, trois chambres, une fontaine sur le devant, une terrasse carrelée et une piscine extérieure entourée d'un jardin paysager luxuriant à l'arrière de la maison.

C'est du moins ce que dit la brochure.

La réalité n'est malheureusement pas conforme à ce tableau de rêve (c'est un peu comme un rendez-vous sur Internet, ou la première fois qu'on prend sa première *vraie* cuite !).

Je pars tôt du boulot et je prends la direction de cette charmante petite impasse dans la

partie haute de Brentwood, où se trouve la maison, pratiquement isolée de tout. Au début, je me dis que ce n'est pas la bonne, car, loin d'être conquise par la sérénité du voisinage, je suis à la fois surprise et irritée de tomber sur une équipe d'ouvriers du bâtiment en train de scier allègrement le toit de la maison de ma mère.

— Excusez-moi...

J'essaie de ne pas érafler le daim de mes chaussures contre les éléments de toiture qui jonchent l'allée.

Pas de réponse. Je hausse un peu le ton :

— Il y a quelqu'un ?

Toujours rien.

Les mains en porte-voix autour de la bouche, j'aboie :

— Hé, là-haut ! Peut-on savoir ce que vous fabriquez ?

Le chef de ce que j'ai pris pour une équipe de démolition saute sur ses pieds. Il s'essuie le front et plisse les yeux pour mieux me voir.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Que vous vous présentiez, pour commencer.

Je me campe sur le sol, les mains sur les hanches pour faire en sorte de ne pas avoir l'air d'une fourmi, vue de là-haut.

Il hausse le sourcil, apparemment satisfait.

— Si je vous donne mon nom, vous me donnerez votre numéro de téléphone ?

Tout en fourrageant dans mon sac à la recherche de mon téléphone portable, je lui réponds :

— Ça va bien comme ça, je ne suis pas d'humeur ! J'ignore si vous le savez, mais vous êtes dans une propriété privée. C'est la maison de ma mère, et je compte la vendre. Alors, si vous ne descendez pas vite fait de ce toit, je me verrai contrainte d'appeler les flics.

Il emprunte l'échelle appuyée contre un des murs de la maison.

— Pas la peine de vous énerver, jeune fille ! Je m'appelle Luke, et je descends.

Dès qu'il m'a rejointe, je lui demande :

— Donnez-moi une seule bonne raison de ne pas appeler la police ou je m'arrangerai pour qu'elle débarque en moins de deux minutes !

Je lui mets mon téléphone portable sous le nez pour qu'il constate que j'ai déjà composé le 911.

— Ce que les femmes peuvent être grognons quand elles n'obtiennent pas ce qu'elles veulent, dans cette ville !

Il me sourit, découvrant deux rangées de dents superbement alignées... Puis il prend le ton le plus condescendant qu'il m'ait été donné d'entendre depuis que Jonathan a tenté d'expliquer à sa conquête du moment, au cours d'un dîner organisé par la Steel, que l'eau des rince-doigts n'était pas faite pour être bue...

— Comme je vous l'ai dit, je m'appelle Luke. Et si votre nom de famille est Gupta, sachez que c'est votre maman qui m'a embauché pour rénover son toit. Alors, pas la peine de vous inquiéter, miss. Allez donc vous payer une petite séance chez le pédicure ou autre, et laissez-moi faire mon boulot, d'accord?

J'envisage sérieusement de lui filer un coup de pied dans ses bijoux de famille, histoire de lui apprendre à vivre. Je prends le ton que j'ai utilisé un jour pour expliquer à une ancienne rock- star dépravée en quoi le fait de me glisser dans son bain chaud ne faisait pas partie des services de la Steel.

— Ecoutez-moi bien, Luke. Mes séances de pédicure, ou autres comme vous dites, ne regardent que moi. Quant à vous, vous devriez envisager de vous laver la figure et de vous raser de temps en temps, cela ne vous tuerait pas ! Par ailleurs, sachez que votre petit boulot sur le toit n'est plus au programme. Je vais vendre la maison, alors cessez immédiatement ces travaux. J'ai bien dit *immédiatement*.

Malheureusement, mon petit discours ne parvient pas à venir à bout de sa bonne humeur. Bien au contraire. Il a l'air ravi. Eh oui, cet adulte à la queue-de-cheval et au T-shirt zébré Dorito se paye le luxe de se fiché de moi! C'est le monde à l'envers.

Il me répond avec un sourire lascif :

— Pour cesser les travaux, pas de problème. En revanche, j'exige d'être payé. Le chèque de votre mère n'est pas remboursable et, si j'étais à votre place, je laisserais les spécialistes colmater cette fuite avant d'essayer de vendre la maison.

Je m'efforce de garder mon calme. Inutile de lui donner la satisfaction de me voir perdre mon sang-froid.

— Quoi? Mais je ne peux tout de même pas vendre une maison qui est encore en travaux !

Il croise les bras en faisant saillir ses biceps, le regard méprisant.

— Alors, je crois qu'il vous faudra attendre que j'en aie terminé. Vous devrez me supporter encore un moment, au moins quelques jours.

Je me mets à grogner en agitant mes clés de voiture. Il faut dire qu'il commence à me courir sur le haricot!

— Primo, vous n'avez pas à me dire ce que je dois faire. Secundo, débrouillez-vous pour finir votre travail en vitesse, sinon attendez-vous à un procès retentissant et c'est moi en personne qui entamerai les procédures. *Car figurez-vous qu'entre deux séances de pédicure, je suis avocate!* Et tertio, n'usez pas votre salive à me faire votre petit numéro de tombeur aux gros bras, vous risquez d'attraper un torticolis en me regardant partir... Sachez que je suis fiancée.

Vendredi soir, tandis que j'admire la vue sur Manhattan Beach depuis le Zinc Bar situé sur le toit, un type me crie :

— Hé, tu en as une sacrée paire, dis-moi !

Je lui lance une réponse toute faite en découvrant mes superbes canines.

— Merci, mais primo, vous n'avez pas à me tutoyer et secundo, vous n'êtes pas le premier homme à me dire ça.

Ne vous méprenez pas. Rien à voir avec une « scène de ménage » en public. C'est un compliment qui m'est adressé par un loup-garou au traditionnel bal masqué organisé annuellement par la Steel. Chaque année, les associés choisissent ensemble un thème et tous les membres de l'équipe se cassent la tête pour essayer de se surpasser dans le choix de leur déguisement. Cette année, le thème choisi est *La Nuit des morts vivants*. Des décorations de velours pourpre cuivré encadrent chaque box et des candélabres gothiques flottent sur des radeaux à la surface de la piscine. Un liquide rouge sang s'échappe des coupes dorées et des chaudrons bouillonnants, mais on s'aperçoit dès qu'on le goûte qu'il a un goût de framboise très prononcé.

Ce bal masqué, qui nous donne l'occasion d'étrenner nos tenues hollywoodiennes, est toujours la source de quelques rumeurs de bureau à propos d'avocats qui se seraient réveillés sans le vouloir à côté de leurs clients ou qui auraient terminé la fête au fin fond d'Hollywood Oest. Comme lesdits clients sont invités, la sécurité est toujours très stricte, au point que personne, en dehors des associés, ne connaît longtemps à l'avance le lieu de la réception. Ils ne l'apprennent que quelques heures avant. Et nos clients profitent pleinement de cette chance qui leur est donnée de participer incognito à une fête en portant des costumes si extravagants qu'en général, on ne les reconnaît même pas.

Nous savons tous que l'anonymat engendre l'audace, laquelle est souvent synonyme de bêtise. Ce qui peut entraîner quelques soucis lorsqu'il s'agit de limiter les dégâts le lendemain matin...

Le thème de l'année dernière était *Les Mille et Une Nuits*, et l'année d'avant *Le Bal vénitien*. J'ai vite découvert que l'endroit le plus prisé à Angeles pour choisir son costume est le Splashy, une boutique de lingerie et de vêtements qui fait du sur-mesure à l'intention exclusive de ses membres, et accessible uniquement sur rendez-vous. Leurs couturières, de vraies professionnelles, sont capables de fabriquer à peu près n'importe quoi, des bikinis aux blouses de chirurgien en passant par les bodies fendus en maille, des tenues qui vous font tous passer pour des VIP de luxe. Cette année, ils m'ont transformée en reine des vampires en m'emprisonnant dans une robe de cuir noir qui me fait gagner au moins deux tailles de soutien-gorge. Ils m'ont même aidée à trouver une paire de canines tellement effilées que je risque de me blesser chaque fois que je parle.

Le loup-garou insiste :

— Je parie que vous pourriez me mettre en pièces, avec des canines de cette taille ! Et moi, je serais capable de vous remercier en plus !

— Ça non plus, vous n'êtes pas le premier à me le dire !

Je souris à l'inconnu à fourrure. Dommage que je ne puisse mieux le voir sous son maquillage qui a dû lui prendre des heures.

Qui sait si, à la lumière du jour, il n'a pas une cicatrice qui lui barre le visage d'une oreille à l'autre ? Ou une paire d'yeux distants d'à peine quelques millimètres ? Si ça se trouve, il est tellement poilu qu'il aurait pu se passer de costume...

On ne sait jamais à qui on a vraiment affaire dans une ville où les promoteurs immobiliers se révèlent être de simples gardiens, où les hommes qui se prétendent trentenaires ont en fait quinze bonnes années de plus... et ont subi quelques interventions esthétiques pour expliquer la différence. Quant aux gros bonnets de la production musicale que vous rencontrez dans les carrés VIP, il n'est pas rare de découvrir ensuite qu'ils vivent dans leur voiture. La dernière fois qu'un homme a eu l'air aussi heureux à l'idée que je le mette en pièces, il n'était pas déguisé en loup-garou. C'était un investisseur en capital-risque vêtu d'un costume rayé, que j'ai rencontré un jour où je me suis retrouvée totalement par hasard dans un club sadomaso des faubourgs de La Cienega.

Mon concurrent numéro un m'offre son bras.

— Et si vous me rameniez dans votre château pour me donner de nouvelles raisons d'aboyer, pardon, de hurler à la lune ? Pas de noms... pas de questions.

Si j'en juge au ton de sa voix, l'idée de l'anonymat sexuel est censée m'attirer. Mais ce n'est pas du tout le cas. Malgré son audace et son charme caché, il y a de fortes chances pour que mon ami poilu se retrouve sans personne à se mettre sous la patte.

Pendant que je descends la moitié de mon verre à pied, j'aperçois Cassie assise sur un canapé, là-bas devant moi.

— Peut-être un autre jour...

Mais il insiste encore, une patte sur mon bras :

— Je vous laisserai m'attacher ! J'ai été un vilain loup...

— Et si j'ôte votre masque quand vous serez en mon pouvoir ?

— Peut-être est-ce ce que j'espère ?

C'est vraiment la proposition honteuse la plus gentille qu'une fille puisse attendre dans une fête comme celle-là ! Je me contente donc de sourire, puis je lui tourne le dos et je m'éloigne.

Je fais signe à Cassie et Jonathan avant de faire un détour jusqu'au chaudron de punch pour remplir mon verre. Derrière le chaudron, une Marie-Antoinette complètement ivre et partiellement décapitée me regarde fixement. C'est Stefanie, bien sûr. Mais pour la première fois, je ne lis aucune animosité dans ses yeux. Elle a l'air épuisé plus qu'autre chose, et je suis prise aussitôt d'un violent accès de culpabilité en repensant à ma jalousie

envers Sheila. Car Stefanie ne se contente pas de me regarder. Par-dessus mon épaule, elle observe Cassie qui se laisse malicieusement aller sur l'épaule d'un Jonathan radieux. Je suis persuadée que Stefanie s'attend à ce que je fasse un commentaire, mais sa déception est si amère et si ostensible que j'attrape la louche pour remplir son verre à ras bord. Puis je remplis tranquillement le mien.

Après tout, ce n'est pas mon problème. Je chasse ces pensées de ma tête pour me consacrer un peu aux associés et à leurs épouses. Les premiers que je repère sont Niles et sa femme Barbara, qui ont revêtu le déguisement de Frankenstein et de son épouse chargée d'électricité. Les épaules en arrière, je marche vers eux, la main tendue.

— Monica, vous vous souvenez de ma femme, Barb.

Il a du mal à articuler. Et c'est la première fois que je lui vois ce sourire lubrique sur le visage. C'est assez déstabilisant. Comme lorsqu'on découvre que son grand-père a encore une vie sexuelle...

Barb lâche, les dents serrées :

— C'est gentil d'être venue, Monica.

Sa poignée de main est glaciale.

— Je suis ravie de vous revoir, Barb. Quel dommage que vous n'ayez pu être des nôtres l'an dernier. Vos déguisements sont superbes... le maquillage a dû vous prendre des heures !

C'est Niles qui répond. Barb se contente de ciller et de me regarder fixement.

— Oui, en effet.

— Vous savez, les occasions de considérer les associés comme de vraies gens sont plutôt rares. C'est ce qui explique que cette fête soit un tel succès. Au bureau, on ne pense qu'au boulot.

Mon commentaire la vise directement, elle. Je m'efforce de glaner ne serait-ce que l'ombre d'une approbation.

Elle murmure :

— Oui, c'est certain.

Puis son regard erre par-dessus mon épaule pour se poser sur quelqu'un de plus intéressant que moi.

Niles glisse un bras autour de la taille — de plus en plus raide - de sa femme, et lâche :

— En ce moment, Monica s'occupe de clients particulièrement difficiles. Et d'après ce que j'ai entendu dire, elle s'en tire très bien.

— Oh, merci, Niles !

Je rougis un peu. Heureusement que j'ai mis une bonne dose de poudre claire.

Barb réplique, tout en délicatesse mais en esquivant mon regard :

— Je suis ravie pour vous.

Je comprends enfin ce qui se passe vraiment ici. Toute femme carriériste, célibataire et

sûre d'elle sait parfaitement que les gens la guettent au tournant pour déceler chez elle les signes d'un ego surdimensionné. Il est évident que la meilleure façon de gagner les faveurs de ces mêmes personnes, c'est de leur poser des questions sur eux. Sauf que, lorsqu'il s'agit de la femme du patron, on court toujours le risque de poser une question à double tranchant : faut-il lui parler de sa carrière, alors que c'est peut-être une femme au foyer qui remet en cause son propre choix, ou lui poser des questions sur ses enfants, au risque de déplaire à la femme active qui se sentira mal jugée parce qu'elle travaille hors de chez elle ?

J'opte pour la solution numéro un.

— Vous êtes peut-être avocate vous-même, Barb ?

— Non. Je m'occupe de nos trois enfants. Et vous, Monica, avez-vous des enfants ?

Sa voix est aussi plate qu'un décolleté de gymnaste.

Je me rends.

— Non. Pas encore.

— Etes-vous mariée ?

On dirait que brusquement, j'accapare toute son attention.

Je m'efforce de garder mon calme.

— Non. Pas encore.

Aussitôt, ses lèvres pincées se détendent et elle me sourit. Puis elle pose une main sur l'épaule de son mari.

— Je crois avoir aperçu les Hudson, là-bas. Si nous allions les saluer, Niles ? Je n'ai pas vu Laura depuis nos cours au Club des parents. Veronica, je suis vraiment ravie de vous avoir rencontrée.

Elle s'éloigne d'un pas léger.

Ce soir, c'était le moment idéal pour doper mon ego. Seulement voilà, les loups-garous ne sont jamais là quand on a besoin d'eux !

L'année dernière, le matin après la fête, on aurait dit qu'une fée avait été tuée à coups de matraque dans ma baignoire. Mais c'était imputable autant à mon état d'ébriété qu'à la hâte de Raj à me débarrasser de mon accoutrement de courtisane coquine. Je continue encore à trouver dans les serviettes de bain et dans les fissures du carrelage des traces de gel à paillettes pour le corps.

Et pour être franche, la seule évocation des biceps pailletés et tatoués qui dépassaient du déguisement d'esclave de Raj me persuade de passer un peu plus de temps dans ma baignoire ce matin...

Après quoi, fraîche et pimpante, je m'escrime à enlever mon tout dernier faux cil en serrant les dents, risquant à plusieurs reprises de m'éborgner avec le doigt. Appliquer des faux cils un à un leur donne peut-être un air plus naturel, mais les ôter un à un est aussi joyeux que de s'épiler le maillot ! Une demi-heure plus tard, lorsque je m'installe enfin

dans mon coin petit déj' avec mon *latte* et le dernier numéro de *Pucker*, j'ai encore les paupières toutes gonflées. Au moment où je vais attaquer la rubrique Horoscope, le téléphone sonne.

C'est Sheila.

— Comment se fait-il que tu ne répondes pas à ton téléphone ? C'est samedi, aujourd'hui.

— Bonjour à toi aussi.

Je resserre la ceinture de mon peignoir de bain.

— J'ai appelé deux fois à une demi-heure d'intervalle, et tu n'as pas répondu. Ne me dis pas que tu as ramené quelqu'un du bal masqué hier soir ? Surtout, ne me mens pas !

— Non, Sheila. J'étais juste sous ma douche.

— OK, désolée. Apparemment, la grossesse joue sur ma libido. Et me donne aussi des flatulences, si tu veux tout savoir! Ce qui aurait tendance à me calmer un peu, car personne n'a envie de s'attarder dans les parages !

J'appuie ma tête sur le mur derrière moi et je regarde par la fenêtre.

Vous parlez d'une info... Elle aurait pu s'en passer.

Mais je la rassure.

— C'est vrai que les flatulences ne sont pas très sexy, mais ne t'inquiète pas. Tu n'es pas la seule femme en manque qui n'a qu'elle-même pour s'amuser un peu.

— C'est pour ça que tu es restée si longtemps sous ta douche ?

— C'est la pomme de douche qui a commencé !

— J'aimerais bien que la mienne fasse la même chose. Je te jure que de toute ma vie, jamais je n'ai été d'humeur aussi folâtre ! Mais Josh joue à cache-cache avec moi. Je parle sérieusement. Il est allé sur le terrain de golf vers les... 6 heures du matin. Il ne fait jamais ça les jours où il ne travaille pas. Le résultat, c'est que je me retrouve seule, avec le sentiment d'être rejetée par ma pomme de douche... En plus, la mère de Josh est au courant et ça me fiche en rogne. Jamais je n'aurais cru qu'être enceinte était aussi compliqué !

— Moi non plus. Je suppose que tu as eu droit à des conseils attentionnés de ta belle-douche ?

— Exact. Elle m'a dit de passer le plus de temps possible à regarder les gens séduisants pendant ma grossesse. D'après elle, ça devrait aider mon bébé à naître beau.

— J'ai toujours cru que la meilleure façon d'avoir des gosses beaux, c'était de faire l'amour avec un homme beau.

— J'en déduis que tu as des tas de choses à apprendre sur les futures mères.

— Ou sur les superstitions idiotes de ta stupide belle-mère ! Bref, comment te sens-tu ? Tu as besoin de quelque chose ?

Je jette un coup d'œil à la photo scotchée sur la porte du frigo : Raj et moi à Zuma

Beach.

- Je ne te parle pas de moi, mais de toi.
- Ah oui?
- Monica, arrête ! Je te connais. Qu'est-ce qui ne va pas ?

Je n'insiste pas, bien que mes soucis semblent incroyablement dérisoires comparés à ceux d'une femme aux flatulences incontrôlables, guettée par les hémorroïdes et qui a la certitude de devoir, dans un avenir très proche, expulser une pastèque par un trou d'épingle.

— OK, d'accord. Rien de grave, juste des broutilles. Tu sais que ma mère a changé d'avis, elle ne veut plus revenir habiter ici. Elle m'a chargée de vendre la maison pour elle. Et quand j'ai voulu jeter un coup d'œil sur place, je suis tombée sur un ouvrier du bâtiment, un mec agaçant qui s'est montré très impoli. En plus, Raj m'a envoyé un e-mail pour me dire qu'il restait encore quelque temps à Londres et qu'il serait bon que nous parlions à son retour. D'après moi, c'est une façon de me dire de lui lâcher les baskets, car il n'a apparemment aucune intention de m'appeler dans les jours qui viennent...

- Quels mots exacts a-t-il utilisés ?
- « Salut ».
- Aïe!

Je me sens de nouveau blessée. De toute évidence, Sheila a réagi comme moi.

- Je ne te le fais pas dire...

Je pose les pieds sur la table, en rajustant mon peignoir de bain.

— Tu te dis que tu devrais peut-être prendre l'avion pour Londres ? Lui faire la surprise pour frapper un grand coup ? C'est ça?

Je la sens s'animer.

- C'est peut-être en effet la réaction qu'il attend de toi.

— Je ne sais pas. Et je n'ai aucune envie de faire joujou, que ce soit avec des loups-garous ou d'autres. A propos, j'en ai rencontré un, hier soir. Enfin bref... Ma mère compte sur moi pour mettre de l'ordre dans son souk à sa place. Et puis apparemment, tout le monde interprète mal ce que je dis. Par exemple, la femme d'un des associés de la boîte à la réception d'hier. Et tu sais quoi? Ce mec qui réparait le toit était vraiment... quand j'y pense...

Un type arrogant au point d'en devenir agaçant, avec un zeste de grossièreté doublé de prétention et une bonne couche de suffisance. .. Et crasseux, avec ça.

Elle me demande :

- Il est sexy?
- Qui ça ? Le gars du toit ?

Je réfléchis une seconde avant de répondre :

- Je ne sais pas. Peut-être un peu. Mais là n'est pas le problème.

— Assez sexy pour ne pas le chasser de ton lit si tu te réveillais à son côté, ou sexy comme sur la couverture d'un roman d'amour?

— Sheila ! Je suis fiancée...

— Et moi, je suis enceinte. Tu pourrais compatir un peu. N'oublie pas que je suis une jeune femme un peu foldingue qui a des flatulences et des envies folles de prendre son pied. Je devrais porter un casque de chantier avec une lumière stroboscopique qui clignote pour que les gens courent se mettre à l'abri dès qu'ils me voient arriver. Ou qu'ils aient au moins le temps de se mettre un masque à gaz. Sérieusement, je suis infernale ! Bon, il faut que j'y aille, j'ai un massage spécial femmes enceintes à midi. Mais pourquoi ne viendrais-tu pas dîner chez moi ce soir, histoire de te détendre un peu ? Tout le monde boira un peu de vin - sauf moi, bien sûr - et tu te sentiras beaucoup mieux. D'accord ?

Depuis le temps que je travaille avec Stefanie, certains pourraient s'attendre à ce que je sois immunisée contre ses sarcasmes. Admettons... Après tant d'années de publicité négative sur certaines vidéos, j'espérais que mes collègues avinés cesseraient de se passer les cassettes de *Girls Gone Wild*. Depuis le temps que Sheila et moi sommes pratiquement comme des sœurs, on pourrait s'attendre à ce que je sois capable de déceler la moindre de ses arrière-pensées.

Grave erreur...

Dès que j'ai aperçu les trois voitures garées dans l'allée, j'aurais dû prendre la tangente vite fait. Ce que j'aurais d'ailleurs fait si la mère de Sheila ne m'avait pas fait signe. Maintenant, je comprends pourquoi mes clients insistent pour avoir des vitres teintées !

Sheila m'agrippe par le bras, encore plus brutalement que le loup-garou d'hier, et me lance en prime un regard suppliant.

— Je suis désolée, Monica. Mais s'il te plaît, S'IL TE PLAÎT, ne me laisse pas seule avec ces gens. L'atmosphère est trop tendue. Je n'ai pas encore apporté les salades, et tu veux savoir pourquoi ? J'ai peur que l'un d'eux n'en transperce un autre avec sa fourchette...

Au début, les parents de Sheila et ses beaux-parents se toléraient tant bien que mal : ils n'étaient pas faits de la même étoffe, mais ils savaient qu'ils pouvaient compter les uns sur les autres pour aller là où ils avaient décidé d'aller (à savoir jusqu'à l'autel). Seulement voilà, la mère de Sheila est bien trop mère poule pour ne pas faire de l'hostilité de Karen envers sa fille une affaire personnelle. Le mot « tension » est faible pour qualifier leurs rapports, et maintenant qu'il y a un petit-fils ou une petite-fille à naître, la situation est devenue quasiment incontrôlable. Car j'ai eu beau les bassiner avec le bébé, Sheila et Josh ont commis l'erreur classique de se marier avant de se mettre d'accord sur la religion de leurs futurs enfants.

La mère de Sheila me lance depuis l'autre bout du salon :

— Monica, *beti*, viens t'asseoir ici près de ta tante Renu. Comment vas-tu ?

— Très bien ! Superbien ! Et vous ? Karen, Jim, je suis ravie de vous revoir.

Je souris à tout le monde avant de lancer un regard furibard à Sheila. Car je me rends compte tout de suite qu'on m'a fait venir ici pour assister à l'inévitable explosion entre les

deux familles, et jouer ensuite le rôle de médiatrice.

La tante Renu insiste, faisant passer un plat en cristal contenant des minitranches de je ne sais quoi.

— Tu devrais goûter le *kegel* que Karen a apporté. C'est vraiment une réussite ! Un délice.

— C'est *kugel*, Renu. Pas *kegel*.

C'est Karen qui a rectifié d'un ton plutôt agressif. Leurs maris respectifs retiennent un sourire en pensant à la connotation sexuelle du mot.

Je m'efforce de détourner l'attention de cette scandaleuse allusion.

— Merci. Mmm... c'est vraiment bon. Comment vont Paul et Adam ?

Mais Karen ne s'arrête pas en si bon chemin.

— Monica, vous êtes vraiment un amour... Mes autres fils vont bien, tout le monde va bien. Vous savez, j'ai fait ce *kugel* avec ce que j'avais sous la main... Je suis contente que vous l'aimiez. Comme je suis mère et épouse à temps plein, j'ai du temps à consacrer à ce genre de choses.

Silence gêné. Lorsque j'étais enfant - Sheila et moi avons grandi ensemble -, je suis devenue en quelque sorte la fille que tante Renu aurait pu avoir. Elle était avocate, elle aussi, et tout le monde sait qu'elle a les nerfs solides. Alors que Sheila a beaucoup plus de points communs avec ma mère. Elle est restée chez ses parents jusqu'à son mariage et elle n'est pas spécialement carriériste. Tout ce qui l'intéresse, c'est d'élever ses enfants et de vaincre ses angoisses.

Je sais que le commentaire visait ma tante, mais, bien qu'il ne s'agisse que d'une blessure légère, il est clair que j'ai été touchée par ce tir croisé.

Le vin, la salade et les quatre entrées aidant, tout le monde a réussi à garder son calme.

Tout en enfournant dans ma bouche la dernière cuillerée de riz au lait à l'indienne, je me dis que si Karen est toujours aussi bavarde, son pauvre mari qui partage sa vie depuis quarante-trois ans n'a pas dû rigoler tous les jours.

Elle change habilement de sujet, passant allègrement de la santé financière de son fils aux détails sur la grossesse de sa belle-fille.

— On voit que tes seins sont un peu plus gros, chérie. Mais dis-moi, as-tu des hémorroïdes ?

Josh intervient mollement :

— Mère ! Euh... désires-tu encore du café, ou du thé ?

Mais cela ne décourage pas Karen.

— Quoi ? Ce sont des effets secondaires de la grossesse, Joshua, il n'y a rien de plus normal. Toi qui es médecin, tu le sais bien. Il n'y a rien de honteux là-dedans. Quand j'étais enceinte de toi, moi aussi j'ai eu des hémorroïdes.

Le père de Sheila n'a pas l'intention d'intervenir car il a des problèmes de son côté, nous le savons tous. Alcoolique en voie de guérison, il fait manifestement tout son possible pour se concentrer sur sa tasse de café, même s'il ne rêve que de boire ne serait-ce qu'une lampée de la bouteille de xérès que Karen veut à tout prix lui servir.

Tante Renu prend la parole, sa tasse en porcelaine remplie de thé bouillant à la main.

— Karen, ce genre de détail est peut-être un peu trop intime pour en parler à table. Mieux vaut que les enfants ne se sentent pas gênés...

Jim, le mari de Karen, finit par jeter l'éponge. Il se verse un verre de xérès en s'exclamant :

— Pas du tout. C'est partager une salle de bains avec quelqu'un pendant quarante-trois ans qui est trop intime !

Karen le met en garde.

— James ! Nous en discuterons chez nous.

Joshua tente de sauver la situation.

— Euh... maman, tu ne crois pas qu'on pourrait...

— Ce n'est pas grave, Josh. Ton père peut faire ce qu'il veut, mais qu'il ne compte pas sur moi pour encourager ce genre de comportement, que ce soit en public ou en privé.

Karen reporte alors son attention sur l'autre mère poule de la tablée.

— Et puis nous sommes juifs, Renu. Chez nous, on n'évite pas les conflits, on se parle.

Jim se félicite de s'être enfin exprimé.

— Je veux ma salle de bains à moi ! Ça y est, je l'ai dit. Même si personne ne m'écoute.

Tante Renu tape du poing sur la table, réveillant presque son mari qui était en train de somnoler à côté d'elle.

— Karen, ça suffit! Si tu veux vraiment qu'on joue cartes sur table, d'accord. Mieux vaut le faire dès maintenant. Dans toutes les cultures, la tradition veut que la religion se transmette à travers la mère de l'enfant. La mère est hindoue, l'enfant sera donc hindou.

Jim pose bruyamment son deuxième verre de xérès sur la table. Il s'adresse à mon oncle, qui est très embarrassé et fait tout son possible pour prêter attention à ce qu'il dit, partant du principe qu'on l'a réveillé pour ça.

— Une salle de bains avec du marbre noir partout... Ou peut-être de l'inox du sol au plafond... et pas de baignoire ancienne à pieds de griffon ! Pas de plancher de bois avec tapis de bain ! Pas de cheminée. En revanche, je veux un urinoir, pour pouvoir pisser debout!

Mon oncle hoche énergiquement la tête, soudain captivé par ce monde magique et quasi mystique de masculinité libérée que Jim vient de lui faire entrevoir.

Lorsque la soirée s'achève, Karen a invoqué tout ce qui était en son pouvoir pour que le futur enfant soit élevé dans la religion juive, depuis les revenus considérables de Josh jusqu'à l'Holocauste. Mais comme prévu, Renu refuse de céder. Voyant que Josh est incapable d'intervenir, Sheila en a ras le bol et part tranquillement s'enfermer dans la salle de bains du second pendant que je débarrasse la table.

Une heure plus tard, je dis à Sheila derrière la porte :

— Il serait peut-être temps que Josh et toi vous décidiez à consulter. Pour discuter des problèmes que vous et vous seuls devez régler avant la naissance du bébé.

Même si en théorie c'est à elle que je m'adresse, je profite de l'occasion pour me mettre en face de Josh et parler en le regardant dans les yeux. Puis je lui chuchote, en inclinant la tête du côté des deux couples de parents réunis au pied de l'escalier :

— Tant que tu ne te décideras pas à prendre sa défense, cela ne s'arrêtera jamais. Pour eux, c'est peut-être un problème de religion, mais pour elle, pas du tout.

Avant qu'il puisse me répondre, mon téléphone portable se met à sonner, faisant sursauter tout le monde.

C'est le mec du chantier.

— Luke à l'appareil. Il y a un problème avec votre toit. Vous feriez mieux de venir tout de suite.

Je regarde Karen lancer son manteau à Jim avant de franchir la porte.

— Mais... il est 23 h 30 ! Ça ne peut vraiment pas attendre demain ?

— Sans problème si vous voulez que votre toit s'écroule. Ce sera génial pour revendre la maison !

— Vous pensez que le toit va s'écrouler?

Jim dit à mon oncle :

— Elle a voulu le chauffage par le sol. Est-ce qu'elle m'a demandé mon avis ? Non, bien sûr !

Il nous fait un petit signe en guise d'au revoir avant de se diriger vers la porte. Puis il s'arrête pour demander :

— Dites-moi un peu, vous connaissez quelqu'un qui a une cheminée dans sa salle de bains, vous ?

Dégât des eaux. Naturellement. Peut-être qu'un tuyau a vraiment éclaté pendant qu'ils travaillaient sur le toit. Ou peut-être que le tonnelet qu'ils n'ont pas quitté de la journée était bien trop lourd pour le toit. De toute façon, que la première ou la deuxième explication soit la bonne, Luke refuse de faire quoi que ce soit pour arrêter l'eau sans mon accord. Un accord que je dois lui remettre par écrit après avoir constaté en personne les dégâts. Génial !

Il me dit à l'autre bout du fil :

— Si vous saviez ce que les gens peuvent être procéduriers ! Je ne peux pas courir le risque de n'être pas payé sous prétexte que je n'ai reçu aucune autorisation officielle d'effectuer les travaux.

La chose la plus importante que mes cours de droit ont oublié de m'apprendre, c'est que les entrepreneurs en bâtiment n'apprécient pas que les filles des femmes qui les ont embauchés - de surcroît avocates - prennent l'initiative de les rabrouer.

En m'arrêtant devant la maison, je me dis que ce n'est pas du tout mon genre. S'engager émotionnellement est une faute de débutant, d'autant que ma première rencontre avec Luke a été l'occasion rêvée de poser les bases d'une négociation selon *mes* conditions. Je me gare dans l'allée en me demandant comment reprendre l'avantage... Comment faire la paix ? Quelle tactique adopter pour faire réparer le toit, payer cet arrogant entrepreneur et faire en sorte que cette fichue maison sorte de ma vie ? Ce mec n'a aucune raison d'être arrogant, d'ailleurs... Et si je n'avais pas autant besoin de son aide, avec tout le xérès que j'ai bu, je lui aurais déjà dit ses quatre vérités.

Je claque la portière de ma voiture, passe la bandoulière de mon sac sur l'épaule et m'engage dans l'allée pavée, une zone non éclairée. Malgré le clair de lune qui devrait l'embellir à mes yeux, cette maison est en train de devenir mon pire cauchemar. Lorsque j'arrive devant la véranda, alors que je m'attendais à trouver un tuyau crevé laissant l'eau s'écouler et un toit en piteux état, sans oublier toute l'équipe de gros bras, je ne vois pratiquement aucun signe de dégâts. En fait, il n'y a que Luke qui m'attend patiemment sur la balancelle. Il porte une *veste en daim* !

Il saute sur ses pieds pour venir à ma rencontre, me régaland au passage d'une bouffée d'eau de Cologne. Aurait-il amené une fille dans la maison de ma mère ? Je recule d'un pas et je m'arrête pour resserrer mon pashmina autour de mes épaules.

Il prend un ton suppliant :

— Ne partez pas. Donnez-moi au moins une chance de dire une bêtise avant.

Dans l'obscurité, sa queue-de-cheval a l'air plus brillante que grasse et son élégance un

peu sauvage l'emporte sur le mauvais goût. Elle est peut-être trop longue, tout simplement. Et peut-être que l'excitation sexuelle de Sheila est contagieuse. Je dois vraiment en finir avec tout ça, et rentrer prendre une douche froide.

Je m'efforce d'avoir l'air sérieux, mais sans agressivité.

— Me voilà ! Alors, où est-elle, cette fuite ?

Il fronce les yeux.

— Techniquement parlant, il n'y en a pas.

— Mais enfin... pourquoi m'avez-vous fait venir, Luke ?

— Ah... vous voulez jouer à ce petit jeu ?

Il s'approche de moi et m'effleure le ventre du revers de la main. Je me sens toute retournée.

Je recule d'un pas.

— Quel petit jeu ?

— Celui que vous voudrez, mon chou. Celui du marin et de la fille de joie, par exemple.

Sa voix est celle d'un homme qui a l'habitude d'obtenir ce qu'il veut.

Tout à coup, j'ai la tête qui tourne.

Il fait un nouveau pas en avant.

— Ou alors au héros de guerre et à la vilaine infirmière.

En reculant, je fais tomber une petite plante en pot.

— Ou encore au plombier et à la femme au foyer en mal d'affection...

Cette fois, il commence à être un peu trop collant. Je me dis *in petto* : *Et pourquoi pas au gladiateur et à la princesse fugueuse?* Mais attendez! Non. Je ne suis pas venue ici pour flirter avec mon ouvrier en bâtiment.

Je m'efforce de *nous* convaincre, lui et moi.

— Luke, je suis flattée. Vraiment. Mais vous avez sans doute mal interprété mes signaux. Ce n'est pas une bonne idée.

— Excusez-moi, Monica. J'avais cru percevoir quelque chose, mais je me suis trompé.

Il se retourne et pose les mains sur la clôture. Son regard se promène sur la pelouse impeccablement entretenue.

— Je vous ai dit que j'étais fiancée.

— C'est vrai, mais je dois vous dire autre chose, surtout si nous devons poursuivre cette curieuse relation de travail. Je tiens à vous présenter mes excuses pour la façon dont je me suis comporté, la première fois que nous nous sommes rencontrés. J'étais sur la défensive. C'est que je ne suis pas habitué à me retrouver à côté d'une femme aussi intelligente et aussi belle. Je me suis conduit en goujat.

— Mais non, voyons...

Je joue avec une de mes boucles d'oreilles, en espérant presque qu'il continue. J'ai

besoin d'une confirmation.

Il se tourne vers moi.

— C'est pourtant la vérité, et je suis certain que vous le savez. Je ne vous connais pas très bien, mais cette histoire de fidélité à votre fiancé, c'est plutôt rare.

J'accuse le coup. Ai-je encore un fiancé? M'est-il permis - concrètement- de me sentir flattée par les compliments de Luke ? Tout ce que je sais, c'est que moi qui suis debout, là, devant cette véranda, à me faire encenser par mon couvreur de toit sous ce magnifique clair de lune, enivrée par le parfum des fleurs qui nous entourent et bercée par le murmure de la fontaine... Je vis le moment le plus romantique que j'aie connu dans ma vie depuis belle lurette.

Alors, je le laisse parler, même si j'éprouve un vague sentiment de culpabilité. Et à ma grande surprise, je me sens plutôt bien.

Il prend mon silence pour une invitation à continuer et me dit avec un brin d'hésitation :

— Ce que votre fiancé ignore ne peut pas le blesser, et vous le savez. Je me demande si vous êtes le genre de femme capable d'avoir un secret, ou de me gifler pour me comporter de la sorte.

Comme au ralenti, son visage s'approche du mien. Il est trop tard pour bouger ou baisser la tête. Impact imminent !

C'est un véritable choc électrique. Je noue mes bras autour de son cou et je lui rends son baiser. Je me dis que dès l'instant où je me suis accommodée de ce vague sentiment de culpabilité, ce n'est pas en allant un peu plus loin que ça aura de l'importance. Mais au lieu d'avoir la satisfaction de sentir ses mains se frayer un chemin sur mon corps, je ne ressens qu'une chose : j'ai la sensation qu'il se fige entre mes bras. Je me dégage de ce baiser passionné et je recule d'un pas. Je vois l'horreur envahir son visage et il articule ces mots : *Je suis désolé...* quelques millièmes de seconde avant le crépitement des flashes.

Cassie m'agite un *latte* sous le nez pour me persuader de quitter ma voiture.

— Vous ne vous êtes pas doutée un instant que c'était de la télé-réalité ?

En ce lundi matin, je me dis que je préférerais faire l'amour à une benne à ordures plutôt que de regarder un seul de mes collègues dans les yeux. Pour faire passer le message, je laisse tomber ma tête sur le volant.

Je réponds, les yeux rivés au compartiment de l'airbag :

— Non... je ne m'en suis pas doutée un seul instant.

— Vous n'êtes pourtant pas du genre naïf, Monica. Ça remet en cause ce que je pense de vous. Même *moi*, je n'aurais jamais pris un mec aussi sexy pour un ouvrier du bâtiment. Je ne dis pas que les couvreurs ne sont jamais sexy, mais franchement... ce mec a le teint plus pâle que le *mien*.

— Je sais, je sais.

J'entrouvre la portière et je sors de ma voiture en boudant.

Puis, d'un coup sec, je lui arrache le *latte* des mains.

Elle insiste :

— Ce que je veux dire, c'est que si les couvreurs avaient vraiment cette tête-là, je sortirais aussitôt pour m'acheter, je ne sais pas, moi... un toit!

— Je sais.

Alors que nous nous dirigeons vers les ascenseurs, je lui fais comprendre, rien qu'au son de ma voix, qu'elle doit se calmer. Elle me reçoit cinq sur cinq et s'empresse de modérer son ardeur.

— Désolée. Mais que comptez-vous faire vis-à-vis de Raj ?

C'est ça, le problème. Comme s'il ne me suffisait pas d'avoir été victime d'un canular organisé par Luke et ses amis producteurs dans le cadre de cette fichue caméra cachée du dimanche soir judicieusement intitulée *Flagrant délit!* Comme si le fait d'avoir embrassé Luke n'aggravait pas mon cas, alors que j'aurais dû lui flanquer une gifle (comme les producteurs s'y attendaient.) Comme si je n'avais pas déjà prévu de passer la plus grande partie de la journée à éviter les réunions, les coups de fil et autres formes de contact humain, juste au cas où mes collègues n'auraient rien fait de mieux que de regarder l'émission... il y a aussi le risque infime que Raj ait pu en entendre parler, et que ce qui reste de notre couple soit désormais bel et bien fichu.

A l'instar de tous mes clients qui ont signé une clause de fidélité et passent leur vie à le regretter, je décide de gérer l'incident en faisant comme si rien ne s'était passé. Mais m'identifier à ce point à mes clients ne fait pas partie de ma stratégie. J'ai commencé par rêver de vitres teintées, et voilà qu'aujourd'hui, ma vie privée est livrée en pâture à la télé.

Charmant.

La vulgarité absolue, c'est ce que mon père disait chaque fois qu'il voyait à la télé des célébrités faire des pieds et des mains pour attirer l'attention des caméras. D'après lui, *si un acteur est un véritable artiste, il ne doit jamais ternir son image ni trahir son art en cherchant à attirer l'attention sur ses histoires de cœur. La réussite parle d'elle-même.*

Comme dans mon pire cauchemar, je découvre que les images ont été mises en ligne. Sous le titre : « La farce du producteur a dérapé », on peut voir un clip où Luke m'embrasse à pleine bouche. Après quoi il fait un pas en arrière en articulant les mots *Je suis désolé* à la terre entière... Ou du moins aux cinq mille deux cent cinquante-cinq personnes qui ont téléchargé le clip jusqu'à présent. Si j'en crois la théorie des six degrés de séparation, la vidéo atterrira dans la boîte de réception de Raj d'ici demain soir au plus tard.

Alors que je parcours la jurisprudence sur les procès qu'il est possible d'intenter à l'encontre d'une chaîne de télé au motif de mise en scène humiliante et d'atteinte au couple, Cassie frappe à ma porte pour m'annoncer que Lydia a déjà appelé le bureau trois fois aujourd'hui.

— Elle m'a dit qu'elle viendrait me botter les fesses si je m'avisais de lui dire une

nouvelle fois que vous êtes en réunion.

Après quoi, elle me passe la communication.

Lydia s'exclame :

— Jeune fille, j'admire votre technique. Jamais je ne vous aurais cru capable de *mordre*.

Je baisse la tête.

— Si je comprends bien, vous avez vu *Flagrant délit!* hier soir?

Elle glousse.

— Oui. Et tout Los Angeles avec moi ! Je suis accro à cette émission, sans doute parce qu'elle prend sur le fait des gens ordinaires et non des célébrités. Je trouve ça très jouissif.

Je ricane.

— Mais tout le plaisir est pour moi...

— Il n'y a pas que ça. Maintenant, vous avez vraiment gagné mon respect. Je n'ai jamais eu le courage de rompre avec quelqu'un par l'intermédiaire d'une émission de télé. Mon agent lui-même m'a dit que ça me ferait vendre plus d'albums.

Elle éclate de rire, et ajoute :

— Mais ce n'est pas pour ça que je vous appelle.

Au moment même où j'ai « involontairement décidé » de jeter mon couple par la fenêtre - la fenêtre de la télé-réalité -, Cameron et Lydia décidaient, eux, de prendre du recul par rapport à la Steel et de bien réfléchir avant d'aller plus loin dans leur procédure de divorce.

Alors que je m'effondre sur mon bureau, redoutant d'avoir à me remettre en chasse pour dénicher un nouveau client dès que j'aurai annoncé à Niles que j'ai perdu les Camydia, Lydia ajoute :

— Inutile de vous rappeler que nous avons choisi la Steel par souci de discrétion. Nous attendons de votre société qu'elle ne fasse aucun commentaire sur notre mariage, et qu'elle ne confirme ni n'infirmes le fait que nous vous avons consultés, d'accord ?

Je me demande pourquoi elle éprouve le besoin d'enfoncer le clou.

— Bien sûr, Lydia. Et bonne chance.

— Soit dit entre nous, même si c'est pour vous une piètre consolation... j'ai eu l'impression que ce type *avait vraiment envie* de vous rendre votre baiser.

Puis elle raccroche.

On ne peut pas dire que ça me console beaucoup.

Quelques secondes après avoir reçu l'e-mail qui lui annonçait la tentative de réconciliation des Camydia, Jonathan me demande en guise de réponse si je suis volontaire pour un déjeuner tardif au Spago.

Tout en empilant trois couches de carpaccio de bœuf sur sa fourchette avant de les fourrer dans sa bouche, il joue les voyantes.

— Je leur donne un mois pour revenir.

— C'est à ça que la Steel nous a réduits ? A espérer que les mariages des célébrités se cassent la gueule ?

Il me répond entre deux bouchées :

— Je n'espère rien. Je constate.

— Quel optimisme !

— Je suis pessimiste quand le pessimisme s'impose. Et je suis optimiste chaque fois qu'il y a lieu de l'être.

Il brise net un gressin, dispersant quelques miettes qui finissent leur course dans mon Martini.

— Tu peux donner un exemple ?

Je fais tourner la fine nappe de soupe au potiron dans mon bol surdimensionné, en me demandant si le chef a choisi cette taille de bol pour nous faire comprendre que vingt misérables dollars ne nous donnent droit qu'à une *demi*-portion de soupe de cette qualité, ou pour donner à ses clients soucieux de leur ligne l'illusion qu'ils mangent moins.

— Exemple : aujourd'hui, je suis optimiste quant à mes chances de te faire boire jusqu'à l'ivresse.

Il se penche vers moi et ajoute :

— Et... je suis pessimiste quant à tes chances d'obtenir le même succès qu'une actrice... même si tu jouis d'une excellente réputation en matière de télé-réalité.

Je m'exclame, un peu trop fort :

— Oh, ça va ! J'ignorais que tu regardais les émissions de télé-réalité.

Il ricane.

— Tu sais, je ne t'avais encore jamais vue embrasser quelqu'un. Si je puis me permettre, je t'ai trouvée très en forme.

J'avale d'un trait la moitié de mon Martini.

— Merci, mais ce n'est pas drôle ! Raj pourrait tomber sur cette vidéo, et qu'arrivera-t-il alors ? Nous ne sommes pas en très bons termes, depuis quelque temps, et j'ignore quelle explication je vais lui donner. Jamais je n'aurais cru faire partie un jour de ces gens

qui prétendent que *ça s'est fait comme ça*. Ça fait tellement bidon, je le sais, mais en ce qui me concerne, je n'ai pas d'autre explication. Et je crois que je ne me le pardonnerai jamais.

— Raj n'a peut-être pas vu l'émission. Il est de l'autre côté de l'Atlantique, non? Quel est le risque qu'il l'ait vue?

Un serveur remplace mon verre de Martini vide par un autre, plein celui-là.

— Attends une minute. Comment as-tu su que j'allais passer dans cette émission ? En principe, le dimanche soir, tu sors toujours avec une de tes conquêtes, non ? *Tous* les soirs, d'ailleurs.

— Eh bien, c'est un peu pour ça que j'ai voulu déjeuner avec toi, aujourd'hui. Je me suis dit que tu préférerais l'entendre de ma bouche.

— Entendre quoi ? Mon Dieu, que s'est-il passé ?

— Je ne sais vraiment pas comment t'annoncer ça, Monica.

Il fait une de ces têtes ! On dirait qu'il vient de sentir une odeur de pourri.

— Quelqu'un a envoyé le clip à tous les avocats du bureau, ce matin. Un message anonyme.

— Y compris les associés principaux ?

— J'ai bien peur que oui.

Le serveur s'approche de notre table. Il se contorsionne pour garder son équilibre avec les deux verres d'eau, mon saumon fumant et l'imposant osso-buco de Jonathan. Il n'a aucune chance. D'un mouvement rapide, il dépose mon entrée, l'assiette de Jonathan, et envoie valser mon verre de Perrier de la table.

Mais j'ai la tête ailleurs. J'ai soudain l'impression de comprendre ce qui était sous mon nez depuis le début.

— C'est un coup de Stefanie.

La toute première fois qu'une autre femme a essayé de me pourrir la vie, je venais de quitter l'école primaire. A treize ans, Vicky était aussi accro à la nicotine qu'un top model, avait un corps que je continue de lui envier, et cette particularité d'être la fille la plus populaire du lycée d'Hermosa. Moi, j'avais le malheur d'être « la nouvelle » et d'avoir le nom de famille le plus compliqué de la classe. Je suis devenue aussitôt son souffredouleur.

Fin septembre, j'étais habituée à l'entendre ricaner chaque fois que M. Weiss butait sur mon nom au cours de dessin. A ce jour, je me demande encore pourquoi il feignait de ne pas entendre ces rires, et pourquoi il s'obstinait à introduire des s et des j dans mon nom là où il n'y en avait pas. Peut-être que ses verres de lunettes ne lui convenaient pas ? C'est possible. Mais ce dont je suis certaine, en revanche, c'est qu'il n'avait aucun problème d'audition. Il faut dire aussi que les gosses se fichent toujours plus d'une personne qui a l'habitude d'encaisser que de n'importe qui d'autre. Une fois qu'ils ont subi ce traitement pendant des années, les enfants « différents » - quelle que soit la nature de cette

différence - savent à quoi s'en tenir.

Comme n'importe quelle « bleue » rachitique qu'on transfère d'une prison à une autre, je m'attendais à un certain mépris de la part des autres détenues. Du moins jusqu'à ce que j'aie la chance de me montrer sous mon vrai jour (participation au Cercle des élèves ou à des compétitions de mathématiques), de nouer des alliances (qui partagerait son siège dans le bus ?) et d'être officiellement acceptée au sein d'une bande quelle qu'elle soit. Jusque-là, le pire pour moi était de rester assise seule dans mon coin ou avec la bande des intellos coincés - genre « lunettes et appareil dentaire » - pendant le déjeuner, en attendant d'être invitée à une table plus sympa. Mais c'est au moment où j'ai renversé de la peinture verte satinée par terre en classe de troisième que j'ai compris que j'avais commis une erreur fatale. Franchement, j'aurais préféré que la peinture m'éclabousse la figure plutôt que de voir une seule goutte souiller la robe rose bonbon et immaculée de Vicky.

Elle s'est mise à ricaner en ironisant sur mon nom : « Clupta- Gupta... pourquoi es-tu aussi maladroite, Clupta-Gupta ? » Toute la classe a éclaté de rire en chœur.

Et voilà. Ce surnom ridicule m'est resté pendant des mois. Même les étudiants non anglophones qui faisaient partie d'un programme d'échange refusaient de s'asseoir à ma table. A part quelques grimaces occasionnelles et ricanements intempestifs, Vicky m'ignorait. Le problème, c'est que les autres aussi. Et l'isolement d'une élève de première, c'est aussi moche que lorsque vous atteignez la trentaine et que votre petit ami commence à vous faire l'amour moins souvent. Vous ne savez plus que dire ni que faire, vous subissez. Chez moi, je n'en ai pas parlé à mes parents, et au lycée, j'ai maîtrisé l'art de passer quasi inaperçue parmi mes pairs. Il m'a fallu attendre que la conseillère pédagogique, Mme Loeb, en ait marre de mes crises de larmes hebdomadaires dans son bureau et qu'elle finisse par épingle Vicky, en dépit de mes protestations.

Une heure plus tard, Vicky m'a dit dans la salle d'attente, les yeux pleins de larmes, alors qu'elle venait d'avoir une petite conversation « choc » avec Mme Loeb : « Je ne voulais pas te faire de peine. Je suis désolée. Laisse-moi essayer de me faire pardonner. »

Je lui ai dit d'un air de défi, comme on se permettait de le faire à mon âge :

« Tu sais ce que tu peux faire pour moi ? Juste la fermer, arrêter de te payer ma tête et me laisser me faire quelques copines. Je n'ai pas besoin de ton aide, juste que tu me fiches la paix ! »

C'est ce qu'elle a fait. Elle a réussi, à une époque où les e-mails n'existaient pas encore, à faire passer le message pendant la nuit. Car les moqueries ont cessé aussitôt. Malgré tout, en dépit de ses remords, il n'était pas question pour moi de lui pardonner. Je voulais juste qu'elle sorte de ma vie. J'ai décliné ses invitations à aller au centre commercial, à manger à sa table le midi ou à travailler avec elle sur des devoirs de classe. Lentement mais sûrement, j'ai trouvé le courage de m'en sortir. Et des amies suffisamment solides pour pouvoir tenir le coup jusqu'à ma dernière année de lycée. Les parents de Vicky ont divorcé après sa troisième boum (elle en organisait une chaque fois que ses parents n'étaient pas là, et ça devenait de plus en plus glauque).

Lorsqu'elle a abandonné ses études au cours de la dernière année de lycée pour faire une cure de désintoxication, je me rappelle avoir ressenti quelque chose qui ressemblait à de la compassion. En tout cas, une chose est sûre : il était évident que lorsqu'elle m'avait prise pour cible, elle n'avait absolument rien de personnel contre moi. Nous n'étions à l'époque que des enfants, et les enfants souffrent autant de leurs prises de conscience que de leur rage lorsqu'ils découvrent le peu de pouvoir qui leur est dévolu. Vicky a joué de sa popularité comme d'un outil pour se donner l'impression de contrôler, ne serait-ce qu'un peu, une vie qui en réalité lui échappait totalement. Elle devait le savoir, d'ailleurs. Et moi, dans toute cette histoire, je n'ai jamais été qu'un simple dommage collatéral. Au final, je crois que nous le savions toutes les deux. Cela dit, j'ai enfin pu dormir avec sérénité. J'avais déjà assez vécu pour constater de mes propres yeux que le karma existe. Je n'avais peut-être vécu que six mois sur douze dans la sérénité, mais j'avais appris — comme je l'espérais depuis longtemps — que le fait de vivre bien est à coup sûr la meilleure revanche.

Depuis cette époque, j'ai toujours répondu à la mesquinerie ou aux tentatives de déstabilisation d'une femme en gardant le contrôle total de moi-même. Soit je les ignorais, soit j'essayais de les raisonner. Et quand ça ne marchait pas, j'étais toujours convaincue que le châtiment karmique serait toujours de mon côté.

Plus Stefanie m'agresse, plus je me dis qu'au final, il est fort probable que l'univers le lui rendra au centuple. Mais combien de temps aurai-je la patience d'attendre avant de prendre les choses en main ?

Sur le chemin qui nous ramène au bureau, Jonathan se dit d'accord avec moi : la meilleure réponse aux ragots, c'est de les ignorer. Que ce soit vis-à-vis des associés principaux ou des autres.

Il s'appuie contre le chambranle de ma porte et me dit :

— Moins tu en parleras, plus vite on oubliera.

Cassie se glisse dans la pièce pour déposer un fax sur mon bureau.

— C'est arrivé pendant que vous déjeuniez.

Elle dit bonjour à Jonathan par-dessus son épaule :

— Salut!

— Salut!

Il se frotte la nuque et ne semble pas remarquer son décolleté, ce qui est surprenant. Puis il se met soudain à chercher quelque chose par terre.

— Bon. Ce n'est pas le tout, mais j'ai de la paperasserie en retard. A plus !

Cassie ferme doucement la porte après son départ et se tourne vers moi.

— Vous n'allez quand même pas laisser Stefanie s'en tirer comme ça?

Je soupire.

— Nous ne sommes pas dans *Melrose Place*, Cassie. Que voulez-vous que je fasse ? Que je m'envoie en l'air avec son petit ami sur la table de conférences ?

— Non, pas ça. D'ailleurs, je ne pense pas qu'elle en ait un.

Elle examine ses ongles, puis sourit d'un air satisfait.

— Mais vous pourriez laisser courir le bruit qu'elle est lesbienne.

— C'est ça! Dans un bureau bourré d'avocats qui participent chaque année à des séminaires de formation sur le mode de vie et l'ouverture aux autres... Génial, comme plan !

Elle s'approche de moi sans même essayer de cacher son excitation.

— Ce n'est pas le fait qu'elle soit lesbienne qui provoquerait un scandale, mais qu'elle ait une liaison avec la femme d'un associé !

J'éclate de rire.

— Vous avez perdu la boule !

— J'estime au contraire avoir l'esprit plus clair que si j'avais pris trois verres de Martini au déjeuner ! D'ailleurs, personne n'a besoin de savoir que c'est vous qui avez lancé la rumeur. C'est le crime parfait !

— De la diffamation !

— Vous savez très bien qu'elle le mérite.

— Là n'est pas la question, Cassie. J'apprécie votre loyauté, vraiment. Mais...

— Monica, arrêtez de lui trouver des excuses ! Non seulement c'est une garce, mais elle programme ses attaques. Et ce qu'elle a fait avec cette vidéo exige des représailles.

J'essaie de nouveau de la convaincre, mais elle me coupe la parole :

— Vous ne voyez même pas tout ce qui se passe ! Je n'ai jamais été fana de Stefanie, vous le savez. Pas seulement parce que c'est la seule associée junior qui me prend de haut sous prétexte que je ne suis qu'une assistante. Je peux le gérer, parce que je me fiche pas mal de ce qu'elle pense. Mais elle trouve toujours le moyen de me lancer une pique pour me faire passer pour une évaporée aux yeux du personnel masculin. Elle ne le fait jamais devant les femmes. A mon avis, elle veut que les mecs me prennent pour une incompétente. C'est une sorte de menace voilée pour me rappeler que je ne suis pas avocate et que je n'ai pas de légitimité particulière d'être ici. Elle veut que je reste à ma place.

Elle s'énerve de plus en plus, et j'ai envie de lui dire que je la comprends. Comment ignorer ses sentiments ?

— Je vous comprends, Cassie. Vraiment. Moi non plus, je n'ai jamais été totalement intégrée nulle part.

Et je ne parle pas seulement du monde du travail. Je suis une femme indienne sociable, sûre d'elle et fière de son héritage. Mais j'use de ma liberté en refusant de me limiter, tant sur le plan social que dans ma vie privée, à une seule appartenance ethnique. Je n'ai plus à me justifier auprès de quiconque, ni à agiter un drapeau pour prouver qui je suis, car cela fait partie de moi au même titre que chaque bouffée d'air que je respire.

J'essaie de faire comprendre cela à Cassie.

— Je suis différente, et alors ? Tout le monde s'en rend compte dès que j'entre dans une pièce. Et c'est précisément parce que je ne me sens pas obligée d'en rajouter, d'être toujours en train de m'excuser ou de me sentir différente, que certains ne m'aiment pas. Je le sais très bien, mais je n'ai pas de temps à perdre avec ça. C'est la raison qui a poussé Stefanie à me faire passer pour une idiote en faisant circuler cette vidéo. Elle a besoin de concentrer tous les regards sur moi pour m'obliger à réagir. C'est du moins ce qu'elle croit, car moi, je sais que mon travail parle pour lui-même et que les gens finiront par oublier l'incident. D'autant que ça n'a rien d'une vidéo porno.

— Je suis d'accord quand vous dites qu'elle veut vous faire réagir. Mais sans vouloir vous vexer, vous n'êtes pas la seule concernée. Stefanie fait partie de ces femmes qui n'aiment pas les autres femmes. Je sais très bien que je suis un peu moins discrète que les autres filles de ce bureau, mais que voulez-vous, j'aime bien m'amuser. Où est le problème ? Elle ne m'en a jamais parlé directement, mais elle fait croire aux autres que... comment dire... que je n'aurais jamais pu devenir avocate, même si j'avais tenté le coup. Elle essaie de me persuader que je ne suis qu'une bonne à rien par rapport aux autres. Et moi, je ne peux rien dire. Parce que le problème, c'est qu'elle est avocate et moi pas ! Et si des gens comme vous ne lui tiennent pas tête, eh bien...

— OK. Pour commencer, sachez que le boulot que vous faites est largement aussi important que celui des autres. Mais je comprends très bien ce que vous voulez dire.

Je m'approche d'elle et je lui pose la main sur l'épaule tandis que son regard erre par la fenêtre, fixant un point au loin...

Il est évident que Stefanie a obtenu ce qu'elle voulait, consciemment ou non. Tout ce qui me reste à faire, c'est de décider quand et où je vais frapper. Car c'est moi qui suis dans la peau de Mme Loeb, aujourd'hui. Et tout ce dont j'ai besoin, c'est d'un bidon de peinture vert vif.

Stefanie peut battre sa culpabilité et faire tout ce qu'elle peut pour tenter d'ébranler ma confiance. Mais en s'en prenant à quelqu'un de mon équipe, elle a dépassé les bornes. Cette fois, c'est la guerre.

Quelques heures plus tard, dans mon appartement, Cassie me passe la dernière *quesadilla* avant d'aller dans la salle de bains. Nous avons passé une grande partie de la soirée à grignoter des plats mexicains à emporter, et à descendre le contenu d'une vieille bouteille de *Coconut Tequila* couverte de poussière que Raj et moi avons rapportée de notre virée à Puerto Vallarta. Cassie s'est amusée à transformer notre mission en jeu. Chaque fois que nous trouvions une nouvelle variante du nom de Stefanie, ou de nouvelles critiques à mettre sur Google, l'une de nous devait boire un nouveau coup.

Cassie émet un hoquet avant de s'affaler en avant, la tête sur la table.

— C'est marrant de jouer au détective...

Nous avons tapé toutes les combinaisons ou itérations possibles de termes qui pouvaient avoir un lien avec cette fille. Nous avons essayé son nom complet, le nom de l'Etat où elle est née, sa date de naissance, le nom de l'université où elle a fait son droit et l'année où elle a décroché son diplôme, sans oublier tous les mots potentiellement

scandaleux qui nous venaient à l'esprit, de *casier judiciaire à combat de coqs* en passant par *fétichiste du pied*. Mais nous n'avons rien trouvé.

Je proteste avant d'ajouter une nouvelle giclée de sauce piquante sur ma bouchée de poulet et de riz.

— Ce n'est pas possible. Elle a forcément fait des trucs stupides ou peu glorieux dans sa vie ! Je m'attendais à trouver ne serait-ce qu'une photo gênante d'elle déguisée en prostituée pour une fête d'Halloween à la fac. *Au moins un truc...*

Soudain, Cassie passe à l'action. D'un geste brusque, elle pose mon ordi portable de son côté de la table, s'installe confortablement et commence à taper en se délectant d'avance.

Puis elle s'écrie « Jackpot! » avant d'incliner l'écran dans ma direction.

Pour un jackpot, c'en est un...

Elle a juste fait un recoupement entre le prénom de Stefanie, l'année d'obtention de son diplôme et le mot *scandale*. Et le résultat est là : elle n'est jamais allée à l'université de Santa Barbara. En fait, notre *Little Miss Sunshine* a fait ses études dans une petite fac de Nouvelle-Angleterre et s'est retrouvée au cœur d'un scandale alors qu'elle présidait une association d'anciens élèves chargée d'une collecte de fonds. Un détournement d'un million de dollars ! Si nous n'avons rien trouvé au départ, c'est parce que ce n'était pas la bonne fac et que nous avons entré son nom de famille, Saratakos. Le problème, c'est qu'à l'époque, Stefanie était connue sous un autre nom : Landry, son nom de jeune fille.

Je me mets à penser tout haut :

— Elle a donc été mariée...

Cassie me fait un clin d'œil en nous versant une nouvelle rasade de tequila.

Nous poursuivons notre recherche dans le journal de la fac et nous finissons par découvrir que Stefanie a été accusée de détournement par l'université, mais qu'elle n'a jamais fait l'objet d'une inculpation, faute de preuve. Les fonds n'ont jamais été retrouvés et Stefanie a passé sa dernière année en état de disgrâce. D'après le journal local qui a suivi l'affaire, Stefanie a épousé, juste après l'obtention de son diplôme, le conseiller pédagogique du comité qui avait pris l'initiative de la collecte de fonds. Le couple a quitté la Nouvelle-Angleterre pour d'autres cieux (inconnus), mais nous supposons qu'ils ont décidé de prendre la direction de l'Ouest.

Je lis tout haut la fin de l'histoire.

— Ensuite, elle a fait son droit à Los Angeles. C'est ainsi qu'elle a décroché un stage d'été à la Steel.

Cassie ajoute :

— Ça veut sûrement dire qu'elle a divorcé. Je n'ai d'ailleurs jamais vu d'alliance à son doigt. Mais dans ce cas, elle aurait repris le nom de Landry, non ?

— Pas forcément. Quand on se marie, on ne change pas automatiquement de nom. Il faut faire des démarches pour obtenir le changement officiel. Et quand on divorce, on doit aussi rechanger officiellement de nom. Je suppose qu'elle ne l'a pas fait.

— Elle n'avait pas de raison de le faire. En entamant sa carrière juridique sous son nom de femme mariée, elle évitait d'avoir à répondre à des questions sur le scandale.

Ces infos, c'est encore mieux que le jackpot. C'est la balle en argent dont nous avons besoin pour l'abattre enfin, même si elle n'a jamais fait l'objet de poursuites et si tout ça remonte à pas mal d'années. Une histoire de moralité douteuse (documents à l'appui) plus une tendance à avoir des relations inopportunes avec des hommes de pouvoir pourraient très bien valoir à Stefanie d'être virée, au minimum pour « mensonge par omission ». Même si la Steel se montre indulgente et si la nouvelle ne lui vaut pas d'être renvoyée, ces squelettes dans le placard de Stefanie réduiront définitivement à néant ses chances d'être promue associée principale.

Cassie est prête à couvrir les murs de la Steel de cette info. De scotcher sur tous les écrans d'ordi des avocats une circulaire en papier glacé et en couleur racontant toute l'histoire. Mais je sais que c'est à moi d'appuyer sur la gâchette : d'un seul geste anonyme, je peux à la fois me défendre, promouvoir ma carrière et réduire à néant ma pire ennemie. Je peux par la même occasion apporter ma contribution aux combats livrés contre toutes les Stefanie et toutes les Vicky du monde.

En un sens, je peux enfin jouer les redresseurs de torts.

Le seul intérêt des énormes lunettes de soleil Gucci que Raj m'a offertes et qui ne me vont pas du tout, c'est qu'elles me couvrent pratiquement tout le visage. Mieux vaut encore ressembler à un insecte, sur le chemin du boulot, que de risquer le contact entre la lumière du soleil et mes yeux après notre petite séance de rigolade de la nuit dernière. Surtout sans ma première dose de caféine !

Un double *latte* géant plus tard - j'en avais bien besoin ! -, Niles pénètre d'un pas lourd dans mon bureau.

Il me hurle dans les oreilles :

— Prête pour votre nouveau client ?

Qu'il me crie dans les oreilles n'est peut-être qu'une simple impression vu qu'il se trouve encore à trois mètres de moi. J'ai dû avaler par mégarde le ver de la bouteille de mezcal !

Le visage crispé, je lutte contre l'écho qui m'envahit le crâne.

— Entrez!

— Gupta, maintenant que nous ne travaillons plus pour les Camydia, vous prendrez en charge le nouveau dossier de la Steel. Comme c'est la coutume chez nous, je fais un roulement entre les équipes d'associés adjoints. Cette fois, vous ne travaillerez plus avec Jonathan, vous ferez équipe avec Stefanie. Ça vous va ?

Je vous jure qu'intérieurement, je suis morte de rire.

Comme la plupart des hommes, il prend mon absence de réponse pour un signe d'enthousiasme.

— Parfait! Mais sachez que c'est un dossier qui ne ressemble pas à ceux que nous traitons d'habitude. Il ne s'agit pas d'un couple de célébrités en quête de médiation ou d'un partage de leurs actifs à l'amiable. Cette fois, c'est un scénariste très connu, qui fait appel à nous de son propre chef. Il veut demander à sa femme de divorcer, mais, auparavant, il souhaite que nous l'aidions à comprendre où le divorce peut l'entraîner, financièrement parlant. J'ai eu ce type au téléphone... et autant vous prévenir... il n'est pas du tout taillé pour les combats sans merci qu'on se livre à Hollywood. Il me fait presque de la peine. D'accord, son mariage ne fonctionne plus, mais les attaques un peu vicieuses, ce n'est pas du tout son truc. Je deviens peut-être sentimental en prenant de l'âge, mais bon... Je me suis dit qu'une équipe exclusivement féminine était la façon la plus douce et la plus charitable d'aborder son cas. Et la cerise sur le gâteau, c'est qu'il vient de se lancer dans de nouveaux projets qui devraient se révéler très lucratifs. Tout est une question de timing, dans ce dossier. Je peux vous faire confiance, sur ce coup ?

— Bien sûr, Niles.

Je saute sur mes pieds, en priant le ciel pour qu'il saisisse l'allusion et qu'il s'en aille.

Comme ça, je pourrai fouiller tranquillement mon bureau pour mettre la main sur un comprimé d'Advil.

— Au fait, je peux consulter son contrat de mariage avant de le rencontrer ?

Il hausse un sourcil.

— Il me semble vous avoir précisé qu'il n'avait pas la mentalité des gens de Hollywood...

Je me traite mentalement de « pauvre cruche » tandis que Niles sort de la pièce.

Si ce mec travaille dans le monde du spectacle et qu'il n'a pas trouvé mieux que de se marier sans contrat, de deux choses l'une : ou c'est un doux rêveur, ou c'est un abruti. Dans les deux cas, s'il n'a pas eu la chance d'épouser la bonne personne, il a au moins eu celle de venir à moi pour gérer son divorce.

Quelques minutes plus tard, tout en m'emparant d'un recueil de jurisprudence sur l'étagère, j'aperçois Stefanie à travers ma porte entrouverte. Elle déambule dans les couloirs en tenant dans ses bras une pile de livres de droit. Stefanie a beau être jalouse, manipulatrice et déloyale, il faut admettre qu'elle travaille comme une bête pour décrocher sa promotion. Aucune de nous deux ne courra donc le risque de paraître mesquine en demandant de changer de partenaire.

Elle prend sa carrière avec autant de sérieux que moi, et le fait qu'elle soit disposée à collaborer sur ce dossier en est la preuve. Pour dissiper tout doute éventuel, je sais maintenant avec certitude qu'il me sera impossible de m'en débarrasser en évoquant son passé. Primo, parce que ce n'est pas du tout mon genre, et secundo, parce que je suis convaincue que je peux la battre à la loyale pour décrocher cette promotion à sa place.

Au moment même où je décide d'en parler à Cassie, mon mal de crâne commence à s'estomper. Je la rattrape dans son bureau et j'essaie de me préparer à la déception que je vais à coup sûr lui causer.

— Cassie, il faut que nous parlions d'hier soir.

Je me penche par-dessus son box et je tente de lui expliquer la situation.

— Je ne peux pas faire ça. Je ne peux pas foutre en l'air une carrière de cette façon. Ce serait peut-être plus facile si j'en étais capable. Ou peut-être pas, je n'en sais rien.

Elle croise les bras, perplexe.

— Cassie, j'ai été élevée dans la tradition indienne. Et même si je suis athée, je continue à croire en la loi du karma. Si je fais ça à Stefanie, je sais que je devrai le payer plus tard. Et de toute façon, ce n'est pas comme ça que je veux remporter la victoire. J'ai besoin de croire suffisamment en moi pour me convaincre que je peux obtenir cette promotion en faisant un meilleur travail que le sien.

Cassie me dit dans un souffle :

— Ou alors, vous êtes tellement imprégnée de la culture indienne que vous arrivez à vous convaincre que sa haine finira bien par se retourner contre elle, que vous ayez ou non à vous salir les mains.

Je souris.

— Vous savez... vous et moi devrions échanger nos bureaux. Car avec votre petit numéro de manipulation, vous m'avez donné un sacré coup de fouet. Bien joué !

— C'est aussi mon avis...

C'est ce qu'on appelle s'autocongratuler, si je ne m'abuse.

— Je sais que vous êtes déçue. Je suis désolée.

— C'est vrai, je suis un peu déçue. Mais vous avez raison. En fait, ma fichue cervelle pensait la même chose. Disons que l'ange et le démon qui s'affrontent en moi s'étaient lancés dans une discussion animée... Finalement, c'est plutôt bien de savoir que nous ne nous abaisserons pas à son niveau.

— Je déteste être comme ça.

— Moi aussi, Monica.

Le téléphone sonne. Elle lève la main pour m'intimer le silence, le temps de répondre.

— « Oui, faites-le monter. » C'était la sécurité. Apparemment, votre nouveau client est arrivé.

— Déjà?

Je fonce vers le bureau de l'assistant de Niles et je m'empare de son étude préliminaire. J'ai à peine le temps de l'ouvrir que je percute une plante en pot sur le chemin de la salle de conférences. Le client s'empresse de venir à mon secours en ramassant le classeur et les documents qui ont glissé à terre. C'est vraiment gentil de sa part, d'autant qu'il évite de rire en me voyant remettre le pot d'aplomb et broser ma jupe pour épousseter les dernières feuilles...

Ça alors! C'est bien la dernière personne que je m'attendais à voir ici.

Alex me sourit, mais il a l'air aussi surpris que moi.

— Monica! Ça fait si longtemps... Deux ans, non ? Alors, si tu me disais ce que tu deviens ?

Deux ans et sept mois. Excusez-moi une minute, mais j'ai besoin de trouver un coin tranquille pour vomir...

J'ai décidé de présenter ma candidature à la fac de droit trois mois après la mort de mon père, un mois après mes adieux à Alex.

Un soir, alors que tante Renu et moi venions de mettre maman au lit et que nous étions attablées devant notre dîner, tante Renu m'a dit, en faisant glisser vers moi sur la table le formulaire de candidature à l'université de Californie : « Réfléchis bien. Poser sa candidature, c'est autre chose que d'assister aux cours. Mais avant même de t'en rendre compte, tu auras déjà terminé ta première année d'études supérieures et tu prendras conscience que tu dois continuer à vivre. Ton père n'aurait pas aimé te voir à la traîne dans la vie. »

Le travail que j'ai fourni pour l'examen d'entrée à la fac de droit a été mon seul exutoire après que ma mère a sombré à la même période dans une dépression invalidante. Ce qui

peut expliquer pourquoi j'ai obtenu des résultats aussi bons à l'examen. Et c'est grâce à ces notes que j'ai réussi à financer mes études de droit en combinant bourses et emprunts, sans être un poids pour ma mère et sans puiser dans le bas de laine par ailleurs très modeste que mon père avait laissé derrière lui.

Tante Renu avait raison. Le printemps suivant, lorsque la lettre m'informant que ma candidature avait été retenue est arrivée, c'était exactement la bouée de sauvetage que je cherchais. En apprenant la nouvelle, ma mère a annoncé qu'elle retournerait s'installer à Londres, car nous avions de la famille là-bas. Cela ne m'a pas dérangée, je me suis dit que c'était sans doute le destin. Comme je n'avais plus mon père, la fac de droit m'apportait désormais une sorte de stabilité, la garantie que je n'aurais plus jamais à dépendre que de moi-même.

J'ai beaucoup travaillé, mais la fac de droit était loin d'être la « cour de récréation romantique » qu'un film comme *Love Story* dépeint. J'ai eu plusieurs aventures à droite à gauche : de l'aspirant sénateur qui vous donnait l'impression qu'il gardait ses boutons de manchette pour dormir à l'ami étudiant originaire d'Amarillo, au Texas, issu d'une famille qui tirait sa richesse du pétrole et publiait notre journal, la *Law Review*. Il s'est empressé de partir pour Washington. Je n'ai pas vu Alex pendant les trois années suivantes, mais je recevais de temps en temps des nouvelles fraîches de lui par l'intermédiaire de Joshua, car ces deux-là étaient devenus amis pendant que je sortais encore avec Alex.

Alex a été barman dans plusieurs boîtes des environs de Hollywood et a écrit trois autres scénarios tout en affinant son art, reprenant même une nouvelle fois *A ta guise*. Au printemps de ma dernière année à la fac de droit, j'avais presque réussi à me convaincre que j'avais bel et bien oublié Alex. Jusqu'à ce que Josh commette l'erreur de me dire qu'Alex était si désespéré d'avoir été découvert qu'il avait pris un job de valet de chambre au Peninsula Hotel. Ce n'était pas parce qu'il avait besoin d'argent. Il espérait refileur un scénario à l'un des nombreux producteurs qui descendaient dans cet hôtel. J'étais aussi fière que lui de le voir se consacrer corps et âme à sa vocation, mais j'étais triste de constater que nos chemins avaient pris des directions aussi différentes. Des mois après, je passais près de l'hôtel chaque fois que j'étais dans le secteur dans l'espoir de l'apercevoir, juste pour me rassurer, savoir qu'il allait bien.

Trois mois après avoir décroché mon diplôme de droit, j'ai signé un contrat d'embauche avec la Steel. C'était le boulot dont je rêvais, très bien payé - de quoi subvenir largement à mes besoins et même au-delà - et plus valorisant que je ne m'y attendais. Même si ce jeune Texan était en théorie toujours d'actualité, je me suis aperçue que je n'arrêtais pas de penser à Alex. Chaque fois qu'un événement important m'arrivait, je prenais conscience de ce qui me manquait : la bonne personne avec qui le partager.

J'ai commencé à me demander si Alex aurait pu être cette personne. Peu importe qu'il soit toujours barman et essaye de vendre ses scénarios. Et quelle importance si mon salaire était le triple du sien ? Nous étions suffisamment mûrs pour que ça ne devienne pas un problème. Peut-être pouvions-nous poursuivre la relation que nous avions entamée à la fac ? Ça valait le coup d'essayer.

Naturellement, lorsque j'ai confié à Sheila, le soir précédant la remise des diplômes,

que j'envisageais de lui passer un coup de fil, elle m'a rappelé que « c'était déjà de l'histoire ancienne, qu'il avait sûrement beaucoup ramé pour tenter de caser ses scénarios et qu'il m'en voudrait peut-être de l'avoir abandonné au départ ».

Au moment même où j'avais décidé de ne pas donner suite à mon projet, Sheila et Joshua ont annoncé leurs fiançailles. Qui dit fiançailles dit mariage. Cela signifiait que j'allais me retrouver bientôt face à Alex. Je me suis dit que c'était un signe et que le jour du mariage, il me fallait « tenter le coup ». Je me suis acheté une nouvelle robe rouge qui lui plairait, si ses goûts n'avaient pas changé. J'ai passé une matinée entière chez le coiffeur pour me faire faire le brushing auquel il était habitué. Et j'ai fouillé mon placard pour retrouver le bracelet en or qu'il m'avait offert pour le premier anniversaire de notre rencontre.

Imaginez ma surprise lorsque j'ai allumé ma télé, la semaine précédant le mariage, et que j'ai vu le visage souriant d'Alex. D'après celui qui l'interviewait, il avait fini par vendre le scénario de *A ta guise* à un grand studio de cinéma.

Pour la somme de cinq cent mille dollars.

Et ce que j'avais vu de lui ce matin-là en me brossant les dents n'avait rien à voir avec l'homme que j'avais espéré voir devant le Peninsula Hotel quelques mois auparavant. Il avait l'air si heureux, si détendu, si chaleureux et si fier de son succès, à juste titre d'ailleurs, que je me suis retrouvée dans la peau d'une mère qui sabote la cérémonie de remise du diplôme de son enfant adoptif. Que fallait-il faire pour l'approcher après tout ce temps ? Comment l'empêcher de penser que si je voulais de lui maintenant, c'était en raison de son succès ? Bien sûr, j'avais envie de croire qu'il me connaissait trop bien pour ça, mais compte tenu de ce que nous avons traversé et de la dernière chose que je lui avais dite, je ne pouvais pas prendre ce risque.

A l'enterrement de la vie de jeune fille de Sheila, j'ai dit à ma cousine :

— Je ne peux pas prendre le risque qu'il me rie au nez. Et je ne veux rien faire qui puisse gâcher la fête, cette fête qu'il a tant méritée.

Lorsque nos chemins se sont croisés près du livre d'or des mariés, je lui ai donc réservé un accueil chaleureux comme l'aurait fait n'importe quelle vieille copine...

— Toutes mes félicitations, Alex. J'ai appris la merveilleuse nouvelle.

Je ne savais pas trop quoi faire de mes mains.

Il m'a prise dans ses bras. Surpris lui-même par la familiarité de son geste, il s'est empressé de se détacher de moi, un peu gauchement.

— Merci, merci.

— Tu le mérites, Alex.

J'ai chassé de mon visage l'expression affligée que je sentais venir.

— Et je suis plus fière de toi que tu ne pourras jamais l'imaginer.

Il a murmuré « Si tu le dis », puis il a fourré une main dans sa poche et s'est gratté la nuque de l'autre.

Nous sommes restés silencieux. Je me dandinais d'un pied sur l'autre et nous avons tous les deux le regard rivé sur le plancher.

— Je dois te féliciter moi aussi, Monica. Josh m'a dit que tu venais de terminer tes études de droit. Ta mère doit être très fière de toi. Comment va-t-elle ?

Avant que je puisse répondre, sa cavalière est arrivée et il nous a présentées. Je ne me souviens pas de son nom, ça n'a d'ailleurs aucune importance. Mais en cet instant, tandis qu'il me faisait un petit signe d'au revoir, je jurerais que son regard s'est attardé sur moi. Ou alors c'est que j'ai pris mon rêve pour une réalité. De toute façon, j'ai su que j'avais perdu toute chance de le reconquérir.

Et un mois environ après le mariage de Sheila et de Josh, Raj est rentré à Los Angeles.

Je serre mes documents contre ma poitrine, horrifiée, mais sans le montrer.

— Alex? *C'est toi*, le client?

— Tu es déçue ?

Son sourire est un peu trop complice.

Le souffle court, je me dirige vers la table de conférences et je dépose les papiers en repoussant mes cheveux derrière l'oreille. Je passe la main sur mon ventre, caressant la soie de mon chemisier comme pour retenir le courage qui est en moi.

— Pas déçue. Surprise serait plus exact. Ou du moins, prise de court.

— C'est bon de savoir que la Steel fait bien son boulot.

Il prend place face à moi, les doigts croisés. Puis il pose les mains sur la table.

Toujours aussi abasourdie, je m'efforce néanmoins de parler normalement.

— Sérieusement, c'est tellement... Je suis désolée.

On aurait dit qu'une ampoule venait de claquer dans son crâne.

— Monica, je suis aussi surpris que toi. Ne crois pas que j'aie tenté de me cacher derrière ce mini-palmier ou quelque chose de ce genre.

Nous rions en chœur. Alex et Monica qui rient ensemble ! Aussi naturellement que si le monde tournait à l'envers.

— Et puis, si j'avais cherché l'effet de surprise, tu ne crois pas que j'aurais trouvé un meilleur déguisement? Au minimum un masque...

Attendez une minute... serait-ce une allusion à la soirée costumée ?

Le loup-garou, ne me dites pas que c'était lui ?

Ne me dites pas que je participe *encore* à l'émission *Flagrant délit!*

Je passe en revue toute la pièce du regard, cherchant la moindre preuve de la présence d'une caméra cachée.

Alex s'étonne.

— Hé... *tu m'entends?* Moi qui faisais de mon mieux pour rompre la glace ! Nous ne sommes pas obligés de nous sentir gênés.

Je reprends mes esprits et je commence à feuilleter son dossier.

— Non, en effet. J'ai appris pour ton divorce, je suis désolée. En fait, je ne savais même pas que tu étais marié. Avec qui, déjà ?...

— Carolyn. Tu l'as rencontrée au mariage de Josh.

— Bien sûr. Tu sais, je ne suis pas certaine que ce soit une bonne idée pour moi de gérer ce dossier. Au cas où une médiation serait nécessaire, il est très important que...

— Ce dossier n'a rien à voir avec une médiation.

Il ajoute d'un ton décidé :

— C'est la fin d'un mariage qui n'aurait jamais dû se faire. Je n'étais pas prêt à me marier. J'étais simplement grisé par le succès et j'avais besoin de m'appuyer sur quelqu'un. Quant à elle, elle avait ses propres démons. Nous étions tous deux des impulsifs, mais nous avons au moins évité d'avoir des enfants.

— C'est fascinant. Et tu sais quoi ? Ce serait génial que tu me dises si elle te faisait souvent la cuisine en tenue d'Eve.

Je prends un ton plus solennel pour prendre de la distance.

— Quoi qu'il en soit, je pense que compte tenu de nos antécédents...

— Compte tenu de nos antécédents, je me suis dit que je me sentirais plus rassuré si c'était toi qui te chargeais de ce dossier et non un inconnu. Je veux que tout se termine rapidement, comme lorsqu'on arrache un sparadrap d'un coup sec. Alors, tu acceptes ?

Sheila se rue littéralement sur la porte d'entrée avant de faire demi-tour pour reprendre sa place devant la télé. Elle me hurle :

— Chut! Ne me parle surtout pas tant qu'*Extra* n'est pas fini!

Elle m'a intimé le silence avec une telle véhémence qu'elle m'a envoyé au passage quelques postillons. Mais bon ! Compte tenu de ses démêlés avec sa belle-famille, je me sens un tantinet égoïste d'être venue chez elle toutes affaires cessantes après le boulot pour m'épancher sur l'arrivée d'Alex à la Steel. Naturellement, j'ai acheté en chemin deux tiramisus...

Voilà que je soudoie une femme enceinte avec un dessert !

En tout cas, le fait qu'elle soit fascinée à ce point par la télé prouve au moins qu'elle n'est plus en situation de crise avec sa belle-famille. Je devrais réussir à l'intéresser à mon cas.

Tandis que Sheila augmente le volume du son, je retire les desserts de mon sac et je pose à côté les fourchettes en plastique.

Elle fait des grands gestes vers l'écran en tenant à la main un cornichon enveloppé dans un bout de fromage, et s'exclame :

— Non mais, c'est dingue ! Tu crois ce que je vois, toi ?

Je fais la grimace en découvrant le quatre-quarts et le petit pot d'olives posés sur le coin de la table basse.

Elle se méprend sur ma réaction.

— Qu'y a-t-il ?

— Si j'ai fait la grimace, c'est en voyant le petit pique-nique que tu t'es préparé.

— Ah, d'accord! Tu en veux un?

Elle me montre son cornichon.

— Non merci. Très peu pour moi.

J'attaque mon tiramisu en lui demandant :

— Qu'y a-t-il donc de si incroyable ?

— C'est vrai que tu n'en as rien à faire... J'oublie toujours que les potins sur les célébrités ne t'intéressent pas!

Elle contracte sa mâchoire, sans doute pour souligner mon petit côté *british*...

— Je n'ai jamais dit ça.

— C'est l'impression que tu donnes. C'est sûrement parce que tu travailles pour eux.

— D'accord, mettons ça sur le compte des lubies de la femme enceinte. Bref... A propos de travail, justement...

C'est alors que je note le titre qui apparaît en gros sur l'écran.

LA DERNIERE DES CAMYDIA!

« Oui, vous avez bien lu... »

La présentatrice en bustier explique avec un sourire grivois - et un nez qui a dû lui coûter au bas mot dix mille dollars : « A suivre : les rumeurs selon lesquelles le prince et la princesse du mélo de Hollywood auraient tenté de se réconcilier. La superstar du basket Cameron Johnson aurait été de nouveau aperçu en ville avec la blonde non identifiée dont nous entendons parler depuis des mois. »

Sheila claque des doigts sous mon nez.

— Monica ? Allô Monica, ici la Terre !

— Quoi?

Je lui fais signe de me lâcher et je me laisse tomber dans le canapé.

Elle renifle son tiramisu et me demande :

— Alors, quoi de neuf au boulot ?

— Oh, euh...

— Oh, mon Dieu !

Elle laisse tomber sa boîte et m'agrippe par les épaules.

— Ne me dis pas que les Camydia font partie de tes clients !

Je minaude.

— Mais pas du tout.

— Mon œil !

Elle se tape sur la cuisse en braillant de plus belle.

— Arrête tes conneries ! Je n'arrive pas à croire que tu ne m'en aies jamais parlé depuis tout ce temps !

— Mais... je ne t'en ai toujours pas parlé!

— Pas directement, non. Mais je prends ta réponse pour un oui.

Elle engouffre le reste de son cornichon, puis se lèche les doigts.

— Ecoute, Sheila, je suis venue te voir parce que j'ai une grande nouvelle à t'annoncer. Normalement, tu sais que je refuse de parler de mes clients, mais, dans ce cas précis, je ne peux pas faire autrement.

— Je t'écoute.

Elle s'essuie les doigts sur son pantalon.

— Il s'agit d'Alex. C'est le nouveau client de ma boîte, et il est en train de divorcer.

Elle hausse les sourcils.

— Monica, tu n'y penses pas !

Je suis aussitôt sur la défensive.

— Comment ça ?

Elle insiste :

— Monica, tu ne peux pas le représenter. Je suis peut-être trop enceinte pour me souvenir du numéro de téléphone portable de mon mari, ou pour ne pas trouver extravagant de mélanger du tiramisu et des cornichons... mais ça au moins, je le sais.

— La grossesse détruit les neurones ?

— Possible. C'est comme si j'avais dans mon corps un parasite que j'aime de tout mon cœur, même si je sais qu'il me pompe lentement toute mon énergie et mes ressources pour son usage personnel. Au sens propre. Certaines femmes ne s'en remettent jamais, même si elles réussissent à s'en sortir vivantes.

— D'accord...

— Je parle sérieusement. Sais-tu que si un fœtus exige trop de nutriments, la grossesse peut présenter des tas de complications ? Du diabète, par exemple, ou de l'hypertension. Pas étonnant que je sois aussi fatiguée. C'est un combat pour ma survie !

— Toi, tu as recommencé à regarder PBS...

Je racle la dernière couche de tiramisu que je viens de dévorer à la vitesse grand V.

— Que veux-tu que je fasse d'autre? Je n'arrive pas à dormir parce que je n'arrête pas de cogiter et je ne peux pas faire l'amour parce que je dégoûte mon mari. Je ne peux pas non plus sortir à cause de tous les tracas que me cause mon pauvre corps et, de toute façon, je ne peux pas laisser la maison car je risquerais d'oublier où j'habite et d'être incapable de retrouver mon chemin pour rentrer !

Je lui crie depuis la cuisine où je suis venue chercher deux verres d'eau :

— Tu peux toujours écrire ton adresse sur ta main! Ou l'accrocher à une plaque d'identité que tu porterais à ton cou, comme un chien.

— C'est une excellente idée...

— Je blague !

Je pose les verres sur la table et je me rassieds près d'elle.

— Bon, d'accord. Si tu arrêtais de chercher à faire diversion ?

Elle avale d'un trait la moitié de son verre d'eau et ajoute :

— Ne profite pas des troubles du cerveau d'une femme enceinte. C'est un mauvais karma. Ecoute-moi bien, Monica, il est exclu que tu représentes Alex.

— Et pourquoi pas ?

— Parce que l'un de vous est toujours amoureux de l'autre.

— C'est sûr. Peut-être aussi parce que je suis bonne pour une opération de réduction mammaire ?

Mais elle ne me lâche pas.

— C'est vrai, mais je me demande lequel. Je ne parle pas de tes seins, aucun problème de ce côté-là. Je veux dire, lequel de vous deux, Alex ou toi, est toujours amoureux ?

Ras le bol de sa grosseur et de sa tendance à verser dans la télépathie !

Bon, d'accord. Il y a peut-être encore des sentiments en jeu. Peut-être même des problèmes à la clé.

Le genre de problème non encore résolu.

Mais franchement, est-ce si surprenant ? Ce n'est pas non plus un crime. Ces sentiments seraient-ils si dangereux que tous les ex soient condamnés à passer le restant de leur vie à éviter les regards de l'autre et à garder entre eux une distance minimum de cent cinquante mètres ?

Ma réponse est NON.

Je maintiens mon vote dès mon arrivée au bureau le lendemain matin en choisissant de prendre le dossier d'Alex à bras-le-corps. Pas pour prouver que je ne ressens rien pour lui, mais que je peux traiter son dossier *en dépit* de ces sentiments. J'ai besoin de me convaincre que nous ne sommes pas plus esclaves de nos instincts que nous ne sommes gouvernés par nos neurones. Même si nos désirs peuvent être dictés par l'animal qui est en nous, il est à peu près certain qu'il n'en est pas de même pour nos actes. Chaque jour que Dieu fait, nous avons des choix à faire, et ce sont ces choix - plus que nos instincts — qui font la différence entre les Stefanie et les autres.

Plus j'y pense et plus je suis décidée. Pas parce que *j'ai envie* de me plonger dans les détails du mariage d'Alex avec cette horrible garce. Ça non. Mais parce que je sais que je pourrai passer du temps avec lui sans risque de dérapage. Une amie a quand même le droit d'aider un ami qui traverse une mauvaise passe, non ?

Un divorce, par exemple.

Selon moi, les liens affectifs qui subsistent entre des ex ne sont pas plus le signe d'une tendance à en savoir plus sur leur vie sexuelle que la vulgarité de Los Angeles sur le plan culturel n'est le signe d'une tendance chez ses habitants à dévorer leurs petits.

Cet argument tient parfaitement la route. Croyez-moi, je suis avocate.

Le matin suivant, tout en descendant le Wilshire Boulevard, je me dis que je vais décortiquer et fouiller leur situation financière en détail, pour déceler la moindre incohérence.

En attendant mon Grande White Mocha au Starbucks, je passe en revue dans ma tête tout ce que je ferai.

Je contrôlerai et j'interrogerai chaque taupe, chaque paparazzo qu'ils ont été amenés à rencontrer - jusqu'au simple passant qui a croisé leur chemin par hasard - afin de trouver une preuve irréfutable du passé sordide de cette fille.

Lorsque j'allume mon ordinateur, je me dis que je remuerai ciel et terre, en faisant appel en sous-main à toutes les magouilles auxquelles la Steel peut avoir officieusement recours, pour réassurer que Carolyn ne l'emporte pas sur Alex, et pour revenir sur la chose terrible que j'ai dite autrefois dans le but de me débarrasser de lui.

Cette mission me donne du tonus pendant une grande partie de la journée. J'imagine que Stefanie, elle, doit s'être plongée dans la jurisprudence jusqu'au cou. Aux environs de 15 heures, je sens que mes yeux commencent à se fermer. Je décide de faire une pause et j'incline la tête en arrière pendant une minute, histoire de me relaxer. Mais voilà qu'au bout d'un millionième de seconde, une voix m'interrompt :

— Ton dynamisme fait plaisir à voir, maître.

Pas la peine d'ouvrir les yeux pour savoir que c'est elle. J'ai senti planer une odeur de méchanceté à l'instant même où elle s'est manifestée. Je note aussi au passage qu'elle a une nouvelle coupe de cheveux qui, je dois dire, lui va à ravir. Naturellement, je m'abstiens d'en parler.

Je me contente de nouer mes doigts derrière ma nuque, puis je m'éclaircis la gorge avant de demander :

— Tu as trouvé quelque chose d'intéressant sur des cas similaires ?

Elle reste un bon moment à la porte de mon bureau, comme si en franchissant le seuil elle allait déclencher la fermeture automatique de ladite porte, et se retrouver enfermée avec moi.

— Monica, ne faisons pas semblant d'être ravies de nous voir. Nous pourrions nous contenter de nous envoyer un e-mail en fin de journée et en parler par téléconférence demain matin.

— Ça me va.

Je concentre mon regard sur un point situé à gauche de son menton, juste pour tester la théorie selon laquelle refuser de regarder quelqu'un dans les yeux rend forcément l'autre nerveux.

Elle conclut avec un imperceptible mouvement de tête.

— Bien. Alors, c'est d'accord.

Je dois avoir un regard très influent. Ou alors, c'est qu'elle n'est peut-être pas aussi coriace qu'elle en a l'air. Mais mon euphorie ne dure qu'une quinzaine de secondes, le temps d'imprimer dans ma tête le sujet en haut de ma pile de dossiers : la liste des biens d'Alex et de Carolyn.

Un trois pièces en copropriété, dans Hollywood Hills.

Un SUV Range Rover vert foncé et une Jaguar blanche décapotable.

Un portefeuille d'actions.

Des meubles de famille de son côté à lui.

De la porcelaine anglaise de son côté à elle.

Une chaîne stéréo.

Des tapisseries murales.

Une cuisine entièrement aménagée, remplie de pots, casseroles, louches, cuillères parisiennes, moules à pâtisserie...

Bref, ce qui aurait dû leur servir toute leur vie durant, mais dont ils devront se séparer parce que l'un des deux a tout fait foirer. Et si j'en crois ce qu'on m'a dit, cette personne, c'est elle. Mais un divorce est-il toujours de la faute d'un seul ? Quand bien même ce serait le cas, quelle importance ? J'y pense tout le reste de la journée et aussi pendant tout le trajet en voiture pour rentrer chez moi. Le fait de me plonger dans les détails de la vie conjugale d'Alex et de sa femme a dû faire monter en moi une bouffée de nostalgie concernant Raj, car le temps d'arriver à San Vicente Boulevard, je suis en larmes.

Que fait Raj au moment même où je vous parle ? Et avec qui ?

Cette fois, je ne peux pas l'appeler. Je me sens incapable d'affronter l'éventualité d'être de nouveau dirigée vers son répondeur. Et Sheila me forcera sûrement à trouver une explication logique ou bien elle s'arrangera pour déformer les faits concernant Alex. Je fonce chez moi avec la radio à plein tube. Heureusement que j'habite une ville où personne ne s'amuse à regarder de trop près dans la voiture des autres pour noter un minuscule détail comme une trace de mascara qui coule sur une joue...

Certaines femmes refusent les fleurs, partant du principe que c'est du gâchis puisqu'elles meurent en quelques jours. A mon avis, ce sont ces mêmes femmes qui nient que feindre l'orgasme est une approche masochiste fondée sur l'idée que l'ego d'un homme doit être épargné.

Je ne fais pas partie de ces femmes-là.

Il suffit d'un simple bouquet de fleurs pour accaparer mon attention. Ce n'est pas uniquement parce que quelqu'un a pu avoir envie d'embellir mon monde. Non, ce qui m'attire, c'est le geste d'offrir une jolie chose uniquement pour me distraire ne serait-ce qu'un bref moment.

C'est poétique, non ?

Poétique mais décadent.

Et surtout, ça n'a rien d'hindou de ma part.

Mais bon...

Je fonce dans mon couloir en faisant des sauts de carpe, avec toute la grâce d'une accro du shopping dans une galerie marchande un jour de soldes. En rentrant ce soir, j'ai repéré le bouquet de fleurs qui m'attendait devant mon appartement. Une gerbe de roses blanches avec un gros nœud de soie. Et chacun sait que les roses blanches sont le symbole d'un nouveau départ.

En tout cas, Raj le sait. Comme c'est délicat de sa part...

Je prends les jolies fleurs dans mes bras et je m'empresse de les emporter chez moi comme si j'allais leur faire l'amour. Je laisse tomber mon sac par terre, je ferme les yeux et je plonge le nez au milieu des boutons de rose pour me remplir les narines de leur senteur.

Je suis prise de vertige. C'est enivrant, et presque aussi gratifiant que de savoir ce que ça signifie : à savoir, que Raj doit être sur le point de rentrer.

Soudain saisie d'un pressentiment, je prends la carte de visite pour la lire.

Rien à voir avec Raj !

« *Monica,*

Je suis vraiment désolé.

C'était juste pour l'émission.

Et si on recommençait à zéro ?

Luke. »

Luke? Mais comment a-t-il appris où j'habite? Et Raj, dans tout ça ? Je m'écroule sur une chaise et j'envoie valser mon perfide bouquet de roses sur la table. Des millions de questions me taraudent le cerveau, et je me prends la tête dans les mains. C'est alors que mon téléphone portable se met à sonner.

Je ne reconnais pas le numéro qui s'affiche.

Avant même que j'aie le temps de dire allô, j'entends la voix de Luke.

— Alors ? Vous avez reçu des choses intéressantes, aujourd'hui?

Quel petit prétentieux arrogant !

— Luke, pouvez-vous me dire à quoi rime tout ça ?

— Je tenais à m'expliquer, Monica.

Je rétorque sèchement :

— Dites-le à vos tabloïdes !

Je me rends immédiatement compte que j'ai été un brin théâtrale et qu'aucun journal à sensation ne s'intéresse à ma petite personne.

— Attendez, je vous en prie... Je ne suis pas l'odieux personnage que vous avez rencontré. Tout ça, c'était du cinéma. J'étais sous contrat et j'ai fait ce que j'avais à faire.

— Vous croyez vraiment que cela excuse tout ?

J'arrache un pétale de rose d'un coup sec et je le déchire en deux.

— Au début, je n'ai vu en vous qu'une cible facile. Mais ensuite, j'ai commencé à prendre du plaisir à vous embrasser. Et quand vous m'avez rendu mon baiser... j'ai été surpris... *agréablement* surpris.

Quel culot !

— Quelle surprise, hein ? J'embrasse très bien, tout le monde le sait.

Je me rends compte que je deviens de plus en plus ridicule, mais j'ai besoin de nourrir mon indignation. Alors, j'utilise ce qui me vient à l'esprit.

Luke insiste :

— Nous pourrions peut-être nous voir pour parler de tout ça. Je n'ai pas envie que vous passiez le reste de votre vie à errer dans tout Los Angeles en me détestant.

— Ce serait vous faire trop d'honneur, Luke. Au fait... attendez une minute. Comment avez-vous eu mon adresse ? Je sais que la Steel ne la donne jamais.

— Monica, rencontrons-nous pour en parler. Dites-moi oui.

Serait-il en train de me draguer ?

Je ne sais plus sur quel pied danser.

— Vous êtes en train de me demander de sortir avec vous ?

— J'essaie...

Eh bien, moi, je raccroche.

Quand on touche le fond, tout est plus flou qu'on ne le pense. Je macère dans mon bain, tripotant le ciment du carrelage mural d'une main, et brandissant de l'autre une bouteille de shiraz à moitié vide en fixant mon reflet dans le robinet d'un air menaçant. Et puis soudain, allez savoir pourquoi, je finis par craquer et je décide d'appeler ma mère.

Le comble du sentiment de solitude, c'est lorsqu'une femme indo-américaine décide de confier ses déboires sentimentaux à ses parents. Attention, je ne dis pas qu'ils s'en fichent! Simplement, cette femme s'est déjà rendue compte par elle-même dès l'âge de quinze ans que les parents indiens - traditionnels ou non - comprennent la complexité d'une vie de célibataire adulte à peu près autant que celle de chimpanzés albinos... Et puis l'autre aspect de leur comportement, c'est qu'ils vous sont pratiquement toujours reconnaissants d'avoir été invités à essayer.

Je regarde les restes macabres de ces jolies roses blanches éparpillés sur la tablette de ma salle de bains. Je tends le dos, sachant pertinemment que je vais (intérieurement) bouillir lorsque ma mère interprétera le retard de la vente de sa maison comme un signe de manque de loyauté à son égard.

Dès la première sonnerie, elle me répond, le souffle court :

— Je me demandais quand tu te déciderais à m'appeler.

Tiens, c'est bizarre. Quand j'étais gosse, ma mère me disait toujours que répondre à la première sonnerie donnait aux gens l'impression qu'on attendait, les doigts croisés, que quelqu'un - *n'importe qui* - appelle.

En plus, je suis surprise par l'inquiétude qui transparaît dans sa voix.

— Maman... bonjour ! Ecoute, j'ai de mauvaises nouvelles au sujet de la maison. Figure-toi que ton entrepreneur de bâtiment est en fait...

Je marque une pause, m'efforçant de trouver la façon la plus appropriée d'annoncer à cette dame très respectable que sa fille unique s'est comportée de façon... fort peu respectable, et qui plus est devant une caméra de télé !

Elle interrompt ma tentative de trouver une pensée cohérente dans le flot d'idées confuses qui m'embrouille l'esprit.

— Je sais, ma chérie. Je suis au courant.

Je rentre imperceptiblement les épaules, prête à disparaître sous terre. Et je murmure :

— Tu veux dire... que tu l'as vu à la télé ?

Silence. Quelqu'un en profite pour serrer des vis miniatures du côté gauche de mon cou.

— Maman?

Elle hésite.

— Non. En fait, je ne l'ai pas encore vu.

J'ai dû rater quelque chose.

— Tu veux dire que tu as l'intention de prendre le temps d'assister à l'humiliation de ta fille en public?

— Nous ne nous attendions pas à ça. Ce Luke ne t'a donc pas encore tout expliqué ?

Je me redresse d'un coup dans ma baignoire en laissant tomber la bouteille dans l'eau du bain et en éclaboussant toute la salle d'eau savonneuse. Le rouge profond du shiraz prend la forme d'un champignon après une faible explosion. Mais impossible de l'arrêter. Le disque qui tourne dans ma tête ne cesse de buter sur ce fichu mot.

Elle a bien dit « nous », ou je me trompe ?

Chez certains animaux, s'occuper des petits est instinctif. Chez d'autres, un peu moins. Je ne vous dirai pas de quel côté de la balance penchent les humains, car je suis certaine que cela dépend des personnalités. On laisse entendre depuis longtemps que le côté replet si caractéristique des nouveau-nés humains - qui sont nettement plus gros que les tout-petits des primates - s'expliquerait par le fait qu'ils s'efforcent de convaincre leurs parents qu'ils valent la peine d'être élevés. Selon certains sociologues, le sourire du nouveau-né ferait déjà partie de sa stratégie de séduction vis-à-vis de sa mère. Malheur à l'enfant qui ne parvient pas à se faire bien voir de celles qui ont le choix de le sacrifier aux lions, ne serait-ce que pour sauver leur peau.

Bon, d'accord. Elle ne m'a peut-être pas vraiment jetée aux lions. Ce qui est sûr, en revanche, c'est qu'elle m'a sacrifiée à la télé-réalité. Franchement, c'est encore pire, non ? En tout cas, si elle s'est mis dans la tête d'avoir des petits-enfants après le coup qu'elle m'a fait, eh bien, *elle peut toujours courir !*

Encore qu'à ce stade, je n'aie pas vraiment le contrôle de mes chances de maternité. Les fleurs ne venaient pas de Raj, qui a apparemment décidé de rompre nos fiançailles sans même un au revoir. Remarquez bien, je ne dis pas que j'en méritais un... Bref, ce n'est pas Raj qui me préoccupe en cet instant précis. C'est ma mère. D'après moi, elle était au courant depuis le début. Elle ne m'a peut-être pas livrée à un prédateur pour sauver sa peau, mais elle m'a bel et bien utilisée pour en tirer avantage.

Ou, plus précisément, pour obtenir une petite plus-value immobilière.

Une petite explication s'impose. Selon moi, cela s'est passé à peu près de cette façon...

Ma mère était dans le coup depuis le début. Elle a vu un épisode de *Flagrant délit!* à la télé, et elle a tout de suite compris qu'elle pouvait utiliser l'émission à son avantage pour s'en mettre plein les poches. En rénovant sa maison de Brentwood avant de la vendre, elle s'octroyait au passage un petit bénéfice ! Pour être plus précise, elle a fait en sorte que cette maison serve de lieu de tournage à une émission de télé mettant en scène sa propre fille - qui ignorait tout et était juste un peu pompette - pour la faire rénover à peu de frais.

— Franchement, ma chérie, je m'attendais à ce que tu le gifles. Je misais même là-dessus. Jamais je n'aurais imaginé que tu rendrais son baiser à cet homme ! Tu as toujours été... comment dire... *si réfléchie !*

Elle se comporte comme si tout était parfaitement logique. Je regarde ce qui me restait de vin se mélanger à l'eau.

Puis je lui dis :

— Juste une chose, maman. Je pense que ce sont *mes* affaires. Et pour vendre cette satanée baraque, tu te débrouilleras toute seule !

Je raccroche brutalement.

Je sais, c'est de mon téléphone portable qu'il s'agit, et il est difficile de « raccrocher brutalement » un portable... Disons que j'ai appuyé suffisamment fort sur la touche rouge pour faire comprendre à mon interlocutrice que je ne plaisantais pas.

Presque aussi fort que le lendemain matin, lorsque j'appuie sur le bouton d'arrêt de mon réveil pour ne plus entendre cette odieuse musique qui m'arrache au sommeil. La seule chose qui soit pire que de se réveiller avec la gueule de bois, la nausée et la sensation terrifiante de ne pas savoir exactement de quoi on a honte, c'est de se réveiller avec la gueule de bois, la nausée et la sensation douloureuse de savoir de quoi on devrait avoir honte...

Si j'ai vraiment la tête sur les épaules, pourquoi m'être laissée aller à embrasser Luke ? Comment ai-je pu croire un seul instant que le fait de travailler sur le dossier d'Alex ne me ferait ni chaud ni froid ? A quel moment suis-je devenue insensible au point de ne pas comprendre que tout ce que Raj voulait, c'était juste une preuve de mon engagement ?

Il serait temps aussi que j'accepte l'idée que je suis incapable de boire du vin rouge. Non seulement ça me ramollit le cerveau, mais encore ça provoque un petit bourdonnement dans ma tête, qui dure généralement jusqu'au lendemain soir.

Sauf que cette fois, ce que j'entends est bel et bien le vibreur de mon téléphone portable posé sur ma table de chevet. En professionnelle consommée, comme toujours, je m'enfonce un peu plus sous mes couvertures et j'attends que le téléphone passe en mode « boîte vocale ». Quelques instants plus tard, alors que je croyais être enfin tranquille, le petit futé qui me traque fait un nouvel essai. Je me fige sur place, retenant mon souffle, espérant que le téléphone oublie que je suis toujours là... Mais ce satané portable se remet à bourdonner ! Je finis par passer à contrecœur une main au-dessus de mon duvet pour m'emparer de ce maudit gadget électronique, et j'aboie :

— Quoi?!

En regardant le numéro affiché - je pensais qu'il s'agissait de celui de ma mère -, je viens de m'apercevoir que j'ai tout faux.

C'est Raj ! J'ai la sensation d'émerger d'un manège à sensations fortes. J'ai le vertige, la tête qui tourne et je suis persuadée que je vais vomir. Redoutant d'effrayer Raj et de le faire fuir, je décide de faire la morte plutôt que de répondre à son « Allô ».

Futé, l'alligator mâle prend bien soin de ne pas surprendre la femelle qu'il convoite par des gestes trop audacieux ou des mouvements trop rapides.

— Monica, je reviens. Je rentre à L.A.

Si ça continue, à force de retenir mon souffle, je vais y passer!

La femelle, après s'être assurée que son prétendant est inoffensif et qu'il n'est pas potentiellement infanticide envers sa progéniture, lui indique d'un mouvement de queue qu'il peut approcher en toute sécurité.

Je m'exclame :

— Génial!

Aussitôt, je me mords la langue pour me calmer un peu.

— Je veux dire, je suis contente. Tu... tu m'as manqué.

Le puissant mâle entre dans son périmètre immédiat et son souffle rauque montre bien que son objectif est de s'accoupler, mais il prend bien soin de maîtriser son allure agressive habituelle. Il ne veut pas rompre le rythme de la parade.

Raj s'éclaircit la gorge.

— D'accord, je suis désolé d'avoir opté pour le silence. Mais j'étais blessé, Monica. J'avais besoin de savoir si tu avais vraiment envie de te lancer dans l'aventure avec moi. Et puis j'ai reçu ton dernier message sur ma boîte vocale, et ça m'a touché. A cause de l'émotion qu'il faisait passer. Comme ça ne te ressemble pas du tout, j'ai compris que ce n'était pas toujours facile pour toi. Je veux dire, de partager tes émotions. N'oublie pas que je suis presque britannique, il est évident que je peux comprendre ce genre de choses. Mais peut-être que tout ce que j'avais besoin de savoir se résume à ça : tu as été capable de faire cet effort pour moi. Pour nous.

Une fois à portée de patte, la femelle prend soin de ne pas exposer son arrière-train à la vue du mâle. Elle accueille son soupirent de face, le regarde dans les yeux, et émet un grognement guttural, presque imperceptible. C'est à la fois une invitation et un avertissement, et le mâle doit agir avec précaution tout en rugissant pour exprimer sa puissance.

Je le presse de parler, déjà crispée à l'idée de l'entendre me balancer quelques vérités bien senties. Même si je sais que je le mérite.

— Alors pourquoi avoir attendu aujourd'hui pour m'appeler ?

La femelle, qui à ce stade a eu le loisir de mieux le voir, prend sa décision. Va-t-elle battre promptement en retraite dans l'espoir de trouver un partenaire plus puissant ? Va-t-elle grogner plus fort et commencer à faire des cercles autour de lui pour lui indiquer qu'un peu d'échauffement - ou de préliminaires - serait le bienvenu avant de commencer la parade nuptiale ? Ou bien va-t-elle se contenter de lui lécher le museau et de changer de position, montrant ce faisant qu'elle est prête à être montée sur-le-champ ? La tension est à son comble... et curieusement, la femelle refuse de s'engager par un quelconque mouvement. Ils peuvent continuer à se fixer ainsi pendant des heures, à moins que l'un d'eux ne choisisse de rompre la tension. Dans ce cas précis, ce pourrait bien être le mâle...

— Je suis têtu, Monica. Comme toi, d'ailleurs. J'avais vraiment envie de t'appeler. Mais j'aimerais autant discuter de tout ça en tête à tête. Nous avons tellement de choses à nous dire. Tu pourrais venir me chercher à l'aéroport de Los Angeles ce vendredi ?

Comme je suis aussi optimiste que professionnelle - enfin, occasionnellement -, je considère cette conversation comme un signe :

Qu'il n'a pas vu *Flagrant délit!* Sinon, il m'en aurait parlé.

Que je lui manque, qu'il m'aime et qu'il veut revenir avec moi (*Yes !*).

Que le moment est venu de m'épiler le maillot.

Pendant la plus grande partie de la semaine, grâce à la répartition des tâches sur le dossier d'Alex, je n'ai pas Stefanie sur le dos. La dernière chose que j'appréhende pour

vendredi, à l'arrivée de Raj à l'aéroport, c'est bien d'avoir chopé un énorme bouton de fatigue. Vous voyez ce que je veux dire... Le genre de bouton qui se forme au beau milieu de la joue et qui, comme par magie, résiste à toute forme de fond de teint et autre camouflage. Et qui menace systématiquement de vous manger le reste de la figure.

Toujours est-il que Stefanie s'est portée volontaire pour tenir les associés au courant des progrès du dossier (histoire, j'imagine, de se voir attribuer tout le mérite du travail accompli), et fait souvent des va-et-vient dans le bureau de Niles. Je suis tellement préoccupée par l'arrivée imminente de Raj que je me mets la plupart du temps en pilotage automatique. Jeudi, quand Alex arrive pour une petite séance de travail avec moi, je me sens en pleine forme et prête à venir à bout de son divorce les doigts dans le nez. Tout ce qui reste à faire, c'est d'établir un classement des avoirs du couple par ordre d'importance, de prendre sa déposition et de définir un calendrier dans lequel nous nous engagerons à faire une proposition définitive pour solder l'affaire.

Simple comme bonjour, non ?

Au bout de deux heures de discussion, avant même que j'aie le temps de lever le nez, Alex s'exclame :

— Si nous passions commande ? Je veux dire, pour le déjeuner. Je meurs de faim.

— Bien sûr. Pourquoi pas ?

Je suis tellement rayonnante que j'en ai moi-même mal aux yeux!

— Super! Que dirais-tu d'un plat thaï?

Je lui réponds d'un ton désinvolte :

— Parfait. Mais pas de cacahuètes dans le *pad thaï* !

Je suis prise soudain d'une bouffée d'affection pour Raj, doublée d'un sentiment de culpabilité.

— Tu disais ?

— Rien, rien.

Je récupère le classeur contenant un choix de menus, et j'extrais celui du Sweet Basil que je tends à Alex.

— Que dirais-tu de ça ?

— Ça me semble bien. Un poulet au basilic... et quelque chose avec une sauce verte au curry et à la noix de coco, c'est bien ça ?

Surprise, je hausse le sourcil.

— Tu croyais que je ne m'en souviendrais pas ? Voyons ! Nous avons commandé de la nourriture thaïe pour chaque examen de fin d'année que tu m'as aidé à potasser.

— C'est fou ce que cette époque me paraît lointaine.

— Oui, sûrement. Tu m'as aidé dans plein de domaines, Monica. Tu étais vraiment super.

Je balaie son compliment d'un geste, je remets mes lunettes sur mon nez et je me

plonge dans les documents posés devant moi.

Il marque une pause, le regard ailleurs.

— Sérieusement, je ne sais pas si tu as déjà vu *A ta guise*, mais... comment dire... je n'aurais jamais pu le faire sans toi.

Je le regarde par-dessus la monture de mes lunettes.

— Alex, j'étais déjà partie depuis longtemps quand tu l'as terminé.

— Oui, mais tu étais là quand je l'ai commencé. En plus, je crois que je l'écrivais pour toi.

Le pauvre! Vous savez que les patients croient souvent être amoureux de leur psy ? Eh bien, lorsque ça arrive dans le domaine des divorces, on ne parle pas de « transfert », on dit juste que c'est bien triste... Certaines personnes sont prêtes à s'accrocher à n'importe quelle bouée plutôt que de rester seules.

Alex n'en a pas fini.

— Il se peut que je sois toujours...

J'ouvre la bouche, mais je note qu'il ne me regarde plus dans les yeux. Il a l'air abasourdi. Et ce qu'il regarde... je crois bien que c'est mon décolleté.

— Euh, Monica... est-ce que...

Ce n'est pas seulement un énorme bouton qui risque de sortir, aujourd'hui. Ma bague de fiançailles vient de jaillir de mon corsage et nous regarde tous les deux.

Il finit par demander, pour en avoir le cœur net :

— Tu es *mariée* ?

Que voulez-vous que je dise ? Que j'ai acheté cette bague toute seule en espérant qu'elle attire un mec bien comme le rouge attire les taureaux? Je pose instinctivement ma main dessus pour la cacher, et je m'écrie :

— Non !

Aussitôt, j'ai le sentiment d'avoir trompé Raj.

Maudit bouton, sors de ce corps ! Ou plutôt non ! Cette sacrée bague, mets-la à ton doigt !

Ce que je m'empresse de faire. Un peu trop vite, car j'en ai oublié qu'elle était toujours reliée à mon cou. Me voilà obligée de me contorsionner pour défaire ma chaîne sous les yeux d'Alex. Résultat : je m'étrangle toute seule.

Eh oui, côté « élégance du geste », je suis la reine !

J'essaie de prendre cela comme une blague.

— Enfin... je suis fiancée.

Mais j'aimerais pouvoir me glisser sous la terre de la plante en pot qui a si brusquement annoncé le retour perturbateur d'Alex dans ma vie.

Il hoche énergiquement la tête et ses yeux se posent un peu partout dans la pièce... en

évitant soigneusement de me regarder, moi. Comme si le scintillement de cette bague risquait de le changer en pierre.

— Eh bien... c'est super ! Vraiment. Mes félicitations, Monica. Et ce mec, quel qu'il soit, a beaucoup de chance!

C'est de l'ironie, bien sûr.

Dès que j'ai appris le retour de Raj, j'ai acheté son vin favori, j'ai fait donner un coup de neuf à mon appart par des professionnels, j'ai mis des fleurs et des bougies parfumées un peu partout. Je suis même allée chaque matin de la semaine à la gym pour me vider la tête, et je me suis inscrite à l'institut de beauté pour un soin complet. Mais il ne m'est pas encore venu à l'esprit de glisser cette bague à mon doigt. Et c'est sans doute le geste qui aurait eu le plus de sens pour lui.

Peut-être que Raj avait raison de ne pas vouloir m'épouser.

Ce qui est sûr, c'est que j'ai besoin de comprendre ce qui est le plus important pour moi : la honte d'avoir négligé de mettre cette bague depuis tout ce temps, ou la honte de vouloir la dissimuler à Alex.

Personne n'aime faire la queue. J'ai au moins trois pantalons en Skaï fourrés quelque part au fond d'un placard qui pourraient en témoigner.

Oh, ça va! En 1995, c'était *le truc tendance*. Inutile de faire celle qui ne s'est jamais contorsionnée pour entrer dans un futsal hypermoulant en impression léopard, juste pour que le videur d'une boîte ne puisse envisager une seule seconde de vous faire faire la queue avec une foule d'anonymes moins soucieux de la mode...

Bref, la patience n'est pas une vertu première dans mon entourage. Je parle des Indiens. La tolérance, le respect et même l'abstinence dans certains cas, sûrement. Mais côté patience, ça laisse à désirer. Il n'est donc pas étonnant que je sois en général incapable d'attendre plus de deux minutes mon *latte* du matin, sans imaginer plusieurs façons d'étriper la caissière, le barman ou la personne qui fait la queue devant moi. Naturellement, cela ne se déclenche pas comme ça, *sans raison*, dans ma tête. Mais quand vous savez qu'il y a cinq personnes qui attendent derrière vous, que vous savez pertinemment qu'il vous faudra quasiment une équipe de sauvetage pour retrouver votre porte-monnaie au fond de votre cabas, et qu'en plus vous avez l'intention de donner la somme exacte en monnaie alors que vos pièces sont tout au fond de votre sac, *expliquez-moi pourquoi* vous attendez le dernier moment pour penser à ouvrir votre sac !

Si j'arrive bien à gérer ma colère - et ce n'est pas ce que j'admire le plus chez moi -, c'est à coup sûr une prédisposition génétique. Selon la mythologie hindoue, une de nos déesses a demandé un matin à son fils de veiller sur son intimité pendant qu'elle prenait son bain. Lorsque son époux est revenu d'une longue bataille le jour même, non seulement le fils ne l'a pas reconnu, mais il ne s'attendait pas à son arrivée. Fidèle à la promesse faite à sa mère, le fils a refusé de le laisser rejoindre son épouse avant qu'elle n'ait enfilé une tenue décente. Impatient par nature — et furieux qu'on lui ait demandé d'attendre -, le mari est entré dans une rage folle. Il a sorti son épée et coupé la tête de son fils unique. Quand je pense que les videurs de boîte, qui ont à gérer de simples banquiers d'affaires négligés,

trouvent leur boulot ingrat...

Bon, d'accord. Il va falloir que je me décide un jour à décapiter quelqu'un dans un Starbucks. Mais pour l'heure, j'ai déjà poussé plus que ma part de soupirs exaspérés, et je passe le temps en jetant un coup d'œil sur mon horoscope dans *Pucker* (que j'ai glissé dans un classeur contenant plusieurs dossiers juridiques) en attendant que la queue d'une lenteur exaspérante fasse un bond en avant. C'est alors que Jonathan surgit devant moi.

Il me prend par surprise en agitant un billet de vingt dollars sous mon nez. Ce n'est pas une épée, c'est sûr, mais quand même. Les gens comme moi n'apprécient guère non plus les surprises avant leur café du matin. Et par « les gens comme moi », j'entends les femmes.

Sur la défensive, je lui demande de façon aussi sarcastique que possible pour quelqu'un qui n'a pas eu sa dose de café du matin :

— Heu... je suis censée trembler comme une feuille, là? A moins que ce ne soit ta façon de me faire comprendre que cette jupe ne convient peut-être pas pour mon âge ?

Il me rejoint dans la queue.

— Est-il interdit à un mec d'offrir un café à une jeune fille ?

Je lui lance un regard en coin.

— Tu veux quoi au juste ? Que je te présente à une amie sexy ? Si c'est le cas, ça va te coûter bien plus qu'un *latte* !

Tandis que nous progressons de quelques centimètres, avant de nous arrêter de nouveau, il me lance d'un ton railleur :

— Je ne t'aurais jamais cru aussi cynique.

— Je ne suis qu'une fille de province qui essaie de se défendre dans la grande, la méchante ville.

— Est-ce une façon de sous-entendre que je suis un mec de la ville, qui est né et a été élevé dans les bas quartiers ?

— Je ne suis pas sûre que les quartiers en question sauraient quoi faire de toi, Jonathan.

J'espère vraiment qu'il ne va pas se mettre à entonner le refrain de *Dont Stop Believing*.

Je l'aime comme le cousin que j'ai tenté d'étouffer dans son sommeil. Juste pour mémoire, c'est lui qui avait commencé en cachant une grenouille-taureau dans le tiroir où je rangeais ma lingerie. Mais je suis sûre à 100 % que j'aurais été obligée de couper la tête de Jonathan s'il avait fait ça. Je n'aurais pas non plus toléré qu'il chante avant le café du matin.

— D'accord. Mais L.A. est bourrée de femmes dans ton genre qui courent dans tous les sens.

Voilà une info dont je me serais bien passée. Dans mon esprit, jusqu'à cet instant précis, j'étais convaincue que je ne courais pas. J'utiliserais plutôt l'expression *glisser*

sans bruit...

— C'est-à-dire?

Je lui pique l'argent des mains. J'ai décidé qu'il m'achèterait un *scone* à la myrtille pour lui apprendre à vivre.

— C'est-à-dire... rien. Juste que tu es mignonne et que tu as du cran. En général, tu obtiens ce que tu veux... Deux grands *lattes*, s'il vous plaît!

Il tripote les paquets de café en grains alignés près du comptoir.

— Jouer avec mes émotions avant que j'aie pris mon café du matin n'est peut-être pas le choix le plus judicieux, Jonathan.

Je tends son argent et nous nous dirigeons vers le barman.

— Si tu as quelque chose à dire, vas-y, crache le morceau.

— C'est à propos de Cassie...

— Ooooh...

Je me rappelle les avoir vus rigoler ensemble au bal costumé. Et la façon dont il s'est empressé de quitter mon bureau la dernière fois qu'elle y est entrée.

— Attends... Que se passe-t-il entre vous ? Ne me dis pas que...

— Non. Rien. Il n'y a rien entre nous. Enfin, il n'y a plus rien, pour être précis.

Je retiens un hoquet.

— Donc... il y a bien eu quelque chose ?

— Pas vraiment.

Apparemment, il essaie de trouver les mots justes.

Je baisse la voix.

— Vous avez couché ensemble ?

Je me sens vraiment mal de ne pas avoir été capable de voir qu'une histoire d'amour entre collègues fleurissait sous mon nez. Je me sens à la fois très concernée et un peu déroutée.

Il jette un coup d'œil à droite et à gauche et insiste :

— Non... nous, euh... n'avons jamais été jusque-là.

— Alors que veux-tu dire exactement ? Que vous sortez ensemble ? Je ne te croyais pas comme ça. Toi qui me parlais toujours de tes conquêtes d'un soir, que s'est-il passé ? Si toi tu te mets à jouer à ça, il va falloir que je commence à croire en l'amour. Ce qui signifie que pour la disparition de mon fiancé, je n'aurai personne à blâmer que moi-même. Ne me fais pas ce coup-là !

Le barman s'approche. « Et deux grands *lattes*, deux ! »

Jonathan serre les dents.

— Monica, calme-toi ! Nous sommes juste sortis une ou deux fois. Rien de spécial. Mais je croyais que ça nous mènerait quelque part et, maintenant, je sais que je me

trompais.

— Que s'est-il passé ?

Je fais sauter le couvercle et je commence à arroser la mousse de sucre.

— Voilà que tout à coup, elle ne veut plus sortir avec moi. Elle dit qu'elle est occupée.

— Elle t'a dit qu'elle ne sortirait plus jamais avec toi? Et tu as fait quoi ?

Je lui parle comme à un enfant qu'on aurait renvoyé chez lui avant l'heure de fermeture de l'école sans aucune explication.

Il cesse de tourner son café.

— Je n'ai rien fait de spécial. Pourquoi t'imagines-tu que j'aie fait quelque chose de mal ? Et puis elle n'a jamais dit que c'était fini pour toujours. Disons... qu'elle n'est plus aussi enthousiaste.

— Jonathan, combien de fois avons-nous abordé le sujet ? Les femmes ne sont pas des voitures de course...

Mais je vois bien que ce matin, il n'est pas d'humeur à plaisanter. Cette fois, il a l'air vraiment blessé. Je change de ton.

— Ecoute, ça ne veut pas forcément dire que... Attends une seconde.

Je marque une pause pour voir qui m'appelle sur mon BlackBerry.

C'est un message d'Alex qui m'envoie en fichier annexé le premier jet de son dernier scénario. Et dans le texte de l'e-mail, il me demande de le lire pour lui dire franchement ce que j'en pense. *En souvenir du bon vieux temps.*

C'est un signe de paix, indubitablement. Une sorte de rameau d'olivier. Je suis touchée qu'il tienne à me demander mon avis après toutes ces années. Au moment où je m'appête à lui répondre, à lui faire savoir que je me ferai un plaisir de parcourir son scénario, je sens la main de Jonathan sur mon bras.

Il me murmure :

— Monica, est-ce que tu pourrais essayer... de savoir ce qui n'a pas collé ?

Il est clair que ce n'est pas facile pour lui de me demander ça.

J'ai la mâchoire tellement crispée que j'ai la trouille de me casser une dent. Il est 18 heures et je viens enfin de prendre la sortie de l'autoroute 405, direction l'aéroport international de Los Angeles. Après avoir passé une dizaine de minutes à marcher de long en large devant la zone « Arrivées » du terminal de la Lufthansa, je sens que ma lèvre inférieure est pratiquement à vif.

Comment tout expliquer à Raj ? Oui, c'est vrai, mon nouveau client est le seul autre homme que j'aie jamais aimé, mais cela n'a aucune importance. Tu n'as pas à t'inquiéter. Si j'ai accepté de lire son scénario, c'est parce que je n'ai rien trouvé de mieux chez le Barnes & Noble du coin. Et surtout, ne va pas croire que mon attitude éhontée avec un parfait inconnu soit la preuve que je me sois lancée dans cette aventure juste après ton départ pour Londres. Je m'ennuyais, c'est tout. Au fait, est-ce que je t'ai dit que ce moment d'intimité était passé à la télé?

Problème numéro un : serait-il plus humain de le faire boire avant de tout lui dire ou serait-ce un signe d'égoïsme de ma part ? Je ne connais pas la réponse. Tout ce que je sais, c'est que je dois avouer ce baiser en direct avant que Raj ne découvre la vérité de lui-même. Ceci dit, je n'ai pas besoin d'en parler pendant les cinq premières minutes de nos retrouvailles. Après tout, il sera tout à moi jusqu'à demain matin. Chaque chose en son temps! Je pourrais peut-être commencer par m'assurer que rien n'a changé entre nous depuis l'incident du *pad thai*. Je jette un coup d'œil à ma montre. L'avion a atterri depuis vingt minutes, Raj peut donc franchir les portes coulissantes d'une seconde à l'autre.

J'envisage de l'accueillir avec une blague. Mais toutes ces années passées en Angleterre l'ont sans doute vacciné contre les jeux de mots un peu lourds et, malheureusement, c'est tout ce que j'ai en stock. Je pourrais l'accueillir avec des larmes pour le distraire du reste, car, quand je pleure, il est incapable de se concentrer sur quoi que ce soit d'autre. Il ne pense qu'à me consoler. Mais c'est un peu mesquin comme procédé, même pour moi. Je décide donc de recourir au sexe pour lui faire penser à autre chose. Ça tombe bien, car je porte un modèle de soutien-gorge pigeonnant en dentelle rouge et noir acheté pour l'occasion. Je suis en train de déboutonner le deuxième bouton de mon corsage lorsqu'on frappe à la vitre de ma voiture. Je sursaute et je lève le nez.

Raj est là, face à moi. L'espace d'un instant, j'ai la sensation que rien n'a changé. Je déverrouille la portière pour le laisser prendre place du côté passager, puis je franchis d'un bond ce qui sépare les deux sièges pour l'embrasser.

Entre deux baisers passionnés, je réussis à lui glisser :

— Grâce au ciel, tu es revenu !

Il me prend la main gauche, la lève pour la regarder et plisse les yeux exactement comme il l'a fait le jour où je suis tombée amoureuse de lui.

— Jolie bague.

Puis son regard descend.

— C'est un nouveau soutien-gorge ? Je l'aime beaucoup.

Chacun sait que faire l'amour quand on veut faire la paix, c'est génial ! Mais je n'avais pas compris que ça pouvait me rendre aveugle, sourde et muette. Aveugle, car je me retrouve à quatre pattes sur le tapis beige de Raj, scrutant chaque millimètre carré pour retrouver la perle qui a sauté de ma boucle d'oreille la veille, pendant l'une des nombreuses joutes au cours desquelles nous avons montré à la tête de lit qui était le patron... Sourde aussi, car je ne l'ai pas entendu m'appeler depuis la cuisine. Et muette, car je pense sincèrement qu'il y a encore une chance qu'il n'ait pas vu ma honteuse prestation à l'émission *Flagrant délit!*

Maudit soit Internet! Maudits soient tous ceux qui ont créé des fermoirs de boucle d'oreille aussi minuscules et faciles à perdre.

Il passe la tête par la porte de la chambre.

— Monica, ça fait deux fois que je t'appelle...

— Désolée. Je cherchais la perle de ma boucle d'oreille que tu as envoyée valser hier soir. Tu sais que tu es une vraie bête de sexe ?

Je fais la moue, comme une petite fille qui n'a pas été sage et qui espère que son fiancé lui donnera une bonne leçon.

Souriant, il me tend un bras secourable pour m'aider à me relever. Je me sens rassurée, et j'en avais besoin. Je suis tirée d'affaire.

— Chérie, je t'en achèterai une nouvelle paire. Tu as faim? J'ai fait des crêpes.

Je me brosse les dents, j'enfile un de ses T-shirts et je me glisse derrière lui dans la cuisine. Sans dire un mot, je passe les bras autour de sa taille et j'appuie ma joue contre son épaule. Les yeux fermés, je savoure l'instant. Ce qu'il peut être sexy quand il ne porte que le bas de son pyjama! C'est fou comme j'ai de la chance d'avoir un homme qui prend le temps de couper des fraises en rondelles pour les disposer en éventail sur nos crêpes. J'ai bien l'intention de le remercier à ma façon lorsque nous replongerons dans son lit, après le petit déjeuner.

Il me lance par-dessus son épaule, aussi naturellement que s'il me demandait de lui passer le sucre en poudre :

— Au cas où tu te poserais la question, je t'ai vue embrasser l'énergumène du bâtiment.

Vivre avec ma mère m'a appris que rester figée sur place ne me fera pas oublier ce qui s'est dit. Bien au contraire.

Je recule d'un pas. Il fait volte-face avec ses deux assiettes de crêpes qu'il pose sur la table en s'exclamant :

— Détends-toi ! Et mange ton petit déjeuner.

Il s'assied et m'attire vers la table. Je marche lentement en gardant les yeux fixés sur lui. Il s'attaque à son assiette comme un tueur en série qui ouvrirait calmement son

courrier au milieu des corps de ses victimes.

Constatant que j'ai toujours la bouche ouverte et que je n'ai pas encore touché à mon assiette, il demande :

- Qu'est-ce qu'il y a? Tu as perdu ta langue?
- Cet « énergomène » ?...

C'est tout ce que je suis capable de sortir pour l'instant.

— Tu sais bien qu'à chaque fois que je suis à Londres, je me remets à parler en bon anglais...

Il arrose ses crêpes d'une giclée de sirop d'érable.

Je croise les jambes et je repousse une mèche de cheveux derrière l'oreille, en faisant de mon mieux pour rester stoïque.

— Tu n'es pas parti si longtemps que ça.

— J'ai toujours été un surdoué. Et puis, quel autre nom veux-tu que je lui donne ?

Avocat ?

Il enfourne une nouvelle cuillerée de sa mixture.

Cette fois, j'en ai assez, mais je ne sais pas trop à quoi réagir en premier. Je frappe sur la table des deux mains. Les couverts font un bond en l'air.

— Raj ! Que se passe-t-il ?

— Comment ça ?

— Raj !

Il pose sa fourchette et plisse le front comme s'il était soudain plongé dans ses pensées.

— Ecoute, Monica, tu n'as aucune raison de t'inquiéter. J'ai décidé de ne plus me mettre en colère contre toi.

La surprise l'emporte sur le soulagement. Je suis surprise et déçue.

Il poursuit son explication :

— Ça ne me plaît pas beaucoup, tu as fait un mauvais choix. Mais à l'époque, nous n'étions pas ensemble, que je sache. Nous ne savions ni l'un ni l'autre sur quel pied danser. Nous marquions une pause, ou une interruption, comme on dit dans les négociations.

Ah bon ? Il a dit nous...

— Raj, je suis...

Il balaie d'un geste l'excuse que je m'apprêtais à formuler avant de me décocher, comme à contrecœur, un sourire rassurant.

— Inutile, Monica. Cette séparation, nous en avons peut-être besoin tous les deux pour être sûrs de nos sentiments. Maintenant que nous le sommes, pourquoi ne pas passer à autre chose ?

Si je ne me sentais pas toujours aussi coupable à cause de Luke, jamais je n'aurais accepté de dîner avec les collègues de Raj le soir suivant.

Pendant que je mets les nouvelles boucles d'oreilles serties de perles que Raj m'a offertes il y a quelques heures, alors que nous traversions main dans la main les magasins Nordstrom dans le centre commercial du Grove, une pensée me trotte dans la tête : quiconque n'est pas en odeur de sainteté n'a pas le droit de prendre des décisions dans son coin. Raj m'a certifié que ses collègues n'étaient pas du genre à perdre leur temps à regarder des émissions de télé-réalité, même s'ils étaient aux Etats-Unis quand l'émission a été diffusée. Et moi, je n'ai pas eu d'autre choix que de lui faire confiance. C'était ça ou l'envoyer dîner seul parmi tous ces couples, ce qui n'aurait fait que confirmer ce que bon nombre d'entre eux soupçonnaient déjà : que c'était fini entre nous.

Tandis que Raj m'aide à enfiler mon manteau, je me répète mentalement que *c'est juste pour un soir*. Je me regarde une dernière fois vite fait dans la glace de l'entrée.

Le voilà qui se met à glousser.

Je l'interroge du regard.

Tout en déverrouillant la porte d'entrée, il me sort, l'air inspiré :

— Tu t'imagines, toi, en train de me quitter, *moi*, pour un *ouvrier du bâtiment*?

La main sur ma taille, il tente de me pousser pour franchir le seuil de la porte. Je me raidis pour échapper à son étreinte.

— Qu'est-ce que tu entends par là ?

Il réfléchit une seconde avant de me regarder dans les yeux.

— Eh bien... disons que tu n'es pas comme ça! Tu es une femme raisonnable.

Voilà qui me donne une image très différente de celle que j'avais de lui. Mais le pire, c'est ce flou dont il m'entoure. L'homme qui est censé me connaître mieux que personne a choisi d'ignorer ma conduite peu glorieuse non pas parce qu'il m'a cru sincèrement désolée, mais parce qu'il ne m'imaginait pas un seul instant prendre au sérieux un « énergumène du bâtiment ». Je ne sais pas très bien dans quelle partie de mon cerveau je dois classer cette info, mais ce dont je suis certaine, c'est qu'à présent, je suis gênée pour deux !

Comme nous sommes déjà en retard, et que la situation est devenue trop compliquée pour l'analyser là, maintenant, je sors. Tandis qu'il m'ouvre la portière de la voiture, je me demande *in petto* : est-ce cela que le mariage me réserve ?

Jamais encore je n'avais été aussi heureuse de me retrouver devant une splendide rousse à la poitrine généreuse et qui me dépasse d'une tête.

Nous sommes au bar du Napa Valley Grill, et Raj fait une nouvelle fois les présentations.

Inga est l'amie de Rogier.

— Mesdames, que diriez-vous d'un petit verre de ce vin d'Alsace que nous aimons tant? Je suppose qu'ils en ont, ici. Et pour toi, Rogier ? Ton Glenlivet habituel ?

Inga s'exclame :

— Pour moi, ce sera parfait.

Elle se tourne vers moi.

— Pendant ce temps, nous ferons connaissance avec ta séduisante fiancée. Nous avons tellement entendu parler de vous, Monica. Vous savez, vous avez de la chance d'être tombée sur un type comme Raj.

— Je sais.

Je souris à ce merveilleux couple, surtout parce que c'est la réponse la plus logique qui me vienne à l'esprit.

C'est à ce moment précis que je comprends pourquoi la réflexion de ma mère m'a fait douter de notre couple, quand elle m'a dit qu'elle avait repéré le sosie de Raj avec une fille rousse. Surtout compte tenu du silence radio de Raj pendant tout son séjour à Londres ! Mais je prends peut-être les choses un peu trop au sérieux. Le mariage est une vaste entreprise... Maintenant que j'ai devant moi la preuve en chair et en os de la non-pertinence de ce que ma mère a vu, je ne peux m'empêcher de me moquer de moi.

Pendant que Raj commande les boissons, je croise son regard et je me sens totalement en harmonie avec cet homme, plus que je ne l'ai jamais été depuis son retour. C'est le genre de regard furtif et très intime quasiment imperceptible aux autres, mais beaucoup plus chargé de sens que tous les autres regards que nous avons pu échanger. Une connexion dans la foule. Un rappel de ce que nous représentons l'un pour l'autre. La garantie que ce lien n'est pas rompu. Et la pression que je ressentais au niveau de la nuque depuis l'appel de ma mère commence à s'atténuer pour la première fois.

Peut-être que Raj et moi sommes repartis du bon pied après avoir traversé cette crise. On raconte que la seule façon, pour un pilote d'avion de chasse perdu au-dessus du désert et plongé dans le noir, de savoir à coup sûr qu'il a croisé quelque chose d'important, c'est quand ça barde autour de lui. Raj avait peut-être besoin de voir que j'avais d'autres prétendants possibles pour se convaincre que je ne le quitterais jamais pour personne. Et les soupçons que j'ai eus après la petite phrase de ma mère m'auraient sans doute dévorée de l'intérieur si je n'avais pas rencontré Inga et constaté par moi-même que la rousse mystérieuse filait le parfait amour avec un autre que Raj.

Quelques instants plus tard, nous passons à table. Nous mangeons, nous buvons, tout le monde est joyeux. Quelque part entre les amuse-gueules - des *tortellini* au potiron - et la deuxième bouteille de vin, Raj pose sa main sur la mienne et me fait signe de regarder un couple assis à quelques tables de nous. Ils sont peut-être sur leur trente et un, mais ils sont sans l'ombre d'un doute très malheureux.

C'est un rituel entre Raj et moi. Chaque fois que l'un de nous croise, dans un restaurant, un couple qui a l'air particulièrement malheureux, il le montre à l'autre pour nous rappeler la chance que nous avons de ne pas être à leur place. Et nous gardons l'œil sur ce couple pendant le reste de la soirée tout en picorant chacun dans l'assiette de l'autre, une façon d'éviter la routine. Nous échangeons des potins sur l'infortuné couple pendant tout le chemin du retour. Ces quelques heures de distraction dans une ville

bourrée de couples ne sont pas qu'une façon de tuer le temps. C'est aussi une façon de fortifier notre relation, de l'améliorer.

Raj me chuchote à l'oreille le nom du couple anonyme de ce soir :

— Shane et Eliza.

Je lui réponds avec un sourire malicieux :

— Joueur de base-ball professionnel et aspirante actrice du Wisconsin.

Ils sont un peu la version grandeur nature de Ken et Barbie de Malibu, jusqu'à leurs mensurations qui semblent anatomiquement impossibles et leurs visages presque entièrement refaits. Alors que nos entrées viennent d'arriver, ils ne se sont pas encore regardés dans les yeux une seule fois, et ne se sont pratiquement rien dit.

Après quelques autres verres de ce vin d'Alsace que nous aimons tant, notre tablée éclate de rire en écoutant les blagues de Rogier sur les petits travers des Britanniques. Mais du côté de Shane et d'Eliza, l'ambiance est beaucoup moins joyeuse. Raj me donne un coup de coude pour attirer mon attention sur eux, au moment où un serveur se dirige vers leur table et remet un message à Eliza en désignant un homme bedonnant et au crâne dégarni qui fume un cigare à une table à l'autre bout du restaurant. Malgré l'irritation croissante de Shane, voilà Eliza soudain toute requinquée. Elle gribouille un mot au dos du message qu'elle renvoie à son expéditeur par l'intermédiaire du serveur. Aussitôt, Melvin (c'est le nom que nous avons décidé de donner à l'homme chauve, sans doute un vieux producteur de films vicieux qui aimerait bien allonger Eliza sur son canapé de casting!) part d'un rire énorme en lisant le message et fait un commentaire apparemment hilarant à ses amis qui se mettent tous à lever leur coupe de champagne en direction d'Eliza.

Raj et moi échangeons des regards perplexes. Serait-ce la fin du voyage pour le couple Shane et Eliza? Vient-elle d'accepter un rôle dans un film X, en dépit des protestations de son compagnon ? Et les loulous de Poméranie, dans tout ça?

Shane est furieux. Eliza se rebelle. Il jette sa serviette sur la table, dépose un peu d'argent dessus et prend la direction de la porte.

Comme j'en suis à mon troisième verre de vin, je me dis qu'il est temps pour moi d'aller aux toilettes me repoudrer le nez. Je ne m'en sors pas trop mal, même si je ne me sens pas vraiment capable de subir un test! Tandis que j'admire la fontaine/sculpture/vasque, ou si vous préférez le lavabo en forme d'oiseau fait de cuivre rutilant, je suis sur le point de renoncer à trouver le robinet lorsqu'une femme tire la chasse d'eau et vient à mon secours.

C'est Eliza.

— C'est là, en bas. Ces trucs sont vraiment pénibles.

Elle glisse sa jolie main délicate et couverte de bijoux devant un capteur invisible, et l'eau jaillit.

— Super ! Merci.

Je commence à me laver les mains à côté d'elle, en me demandant comment j'ai pu

devenir une plouc pareille!

Elle me tend une serviette et en garde une pour elle.

— Vous avez du feu ?

— Désolée, je ne fume pas.

— Logique...

Elle soupire et s'appuie contre le lavabo. Il est clair que quelque chose la perturbe.

Tout en inspectant mes dents dans le miroir, je demande à son reflet dans la glace :

— Vous allez bien ?

— Non.

Elle farfouille dans un sac à main plus petit que mon poing dans l'espoir de trouver des allumettes (qu'elle est déjà certaine de ne pas avoir).

— Mais ça ira... Dès que j'en aurai fini avec le type qui m'accompagne, je reprendrai ma carrière. Trois années et pas une bague à la clé. Vous y croyez, vous ? Quel salaud !

— Je ne sais pas quoi vous dire.

Je la gratifie de mon plus beau haussement d'épaules, histoire de l'assurer de ma solidarité féminine.

Elle se penche en avant pour remettre ses seins bien en place et s'exclame, plus pour elle que pour moi :

— Finalement, ça n'a pas beaucoup d'importance. Il y a un producteur de cinéma dans la salle qui vient de me reconnaître. Il m'a vue dans un film de série B que j'ai tourné avant de rencontrer cet abruti. Pour moi, c'est un signe. Ce rustaud de producteur sera peut-être capable de me donner ce dont j'ai besoin.

Je suis abasourdie.

— Vous allez vraiment partir avec lui ?

Elle me fait un clin d'œil, jette sa serviette dans la corbeille et sort d'un pas nonchalant. Alors que je m'efforce toujours d'intégrer ce qu'elle vient de me dire, j'entends un nouveau bruit de chasse d'eau. Cette fois, c'est Inga qui me rejoint devant le lavabo, tout sourires.

Pendant qu'elle se sèche les mains en faisant la moue à son propre reflet, j'y vais de mon commentaire.

— Ça alors ! Apparemment, il y a des femmes pour qui ça ne pose aucun problème de mettre fin à une liaison en une seconde, et sans l'ombre d'une hésitation...

Tout en appliquant un rouge « pomme d'amour » sur le contour de ses lèvres, elle rétorque :

— C'est vrai. Mais il y en a aussi beaucoup d'autres qui préfèrent rester tout en choisissant de s'écarter du droit chemin. Elles ont juste de la chance de ne pas se faire prendre en flagrant délit. Sur vidéo, par exemple...

Je lève les yeux et nos regards se croisent.

Elle me fixe avec une expression de mépris et ajoute :

— ... ou à la *télévision*.

On pourrait objecter qu'Inga n'a pas vraiment de vues sur mon mec. Et aussi que je suis la réincarnation de Marie-Madeleine. Mais la vérité, c'est qu'à sa façon de parler, il est très clair qu'elle attend impatiemment que ma liaison avec Raj prenne fin. Elle est même tellement persuadée de notre rupture « annoncée » qu'elle m'a balancé cette pique en pleine figure, sans la moindre hésitation. Pour éviter d'embarrasser Raj devant ses collègues, qui n'ont sans doute pas vu *Flagrant délit !* et n'ont aucune idée de ce qui se passe, le seul choix qui s'offre à moi est de ne rien faire et d'encaisser.

Moralité : ne faites jamais confiance à une femme rencontrée dans un restau et qui a l'air de se réjouir un peu trop du bonheur de votre couple.

Lydia n'est pas la seule qui doit apprendre à ne dormir que d'un œil.

Lundi matin, Cassie se plante devant mon bureau, les bras croisés.

— Vous savez ce qui vous simplifierait la vie? Ce serait d'accepter à quoi se résume réellement un couple : une brève période d'overdose de phéromones suivie d'une foire d'empoigne pour prouver qu'on est supérieur à l'autre sur le plan affectif.

Je secoue la tête comme un personnage de dessin animé pris de vertige.

— Mais qu'est-ce que vous racontez ?

Imperturbable, elle répond par une autre question :

— Qu'a-t-il fait?

— Qui ça ?

— Raj!

— Rien du tout.

Mon regard revient sur l'écran de mon ordi.

— C'est ça ! Jamais vous ne fermez la porte de votre bureau sans me dire un petit bonjour, sauf lorsque vous essayez de fuir quelque chose. Et comme Raj s'est pointé vendredi...

Je m'efforce de me concentrer sur un message de pub concernant les techniques d'amélioration de la taille du pénis, qui a réussi à déjouer les pièges de nos filtres informatiques.

— Il ne s'est rien passé de spécial. Vous n'avez pas assez de travail ou quoi ?

— Pourquoi êtes-vous aussi revêche ?

— Je ne suis pas revêche, je suis occupée. Et maintenant, du balai !

Je baisse la tête. Elle ouvre des yeux grands comme des soucoupes et émet un hoquet.

— J'ai compris, il est furieux contre vous. Oh, mon Dieu ! Il vous a vue dans *Flagrant délit* ! avant que vous ayez pu le lui dire !

— Non! Enfin... si, il a vu l'émission, mais non, il n'était pas furieux.

Elle a l'air perplexe.

— Vraiment?

— Absolument. Ni pour ça ni pour autre chose.

Je suis aussi enthousiaste qu'un percepteur à une séance de *speed dating*...

— Mais alors, qu'est-ce qui ne va pas ?

— C'est Alex.

— Votre client ?

Je soupire et je me tasse sur ma chaise. Après tout, autant qu'elle sache ce qui me

tombe dessus.

— Un client qui était autrefois mon petit ami. A la fac, je lisais ses scénarios. Il m'a demandé de lire le dernier en date en souvenir du bon vieux temps. Notre relation de travail est totalement d'ordre professionnel, bien sûr.

— Bien sûr.

J'ignore l'ironie qui perce dans sa voix.

— Seulement voilà, Raj m'a surprise hier en pleine lecture. Lorsque je lui ai dit d'où venait ce scénario, et que je lui ai appris que je travaillais avec mon ex, il n'a même pas sourcillé.

— Je ne saisis pas. Comment a-t-il réagi quand vous lui avez dit que vous étiez sortie avec Alex ?

— C'est bien là le problème. Il connaît tout de notre histoire. Il a suffi que je lui dise qu'il s'agissait d'Alex.

— Et il a dit quoi ?

— Pas grand-chose.

— *Ah, d'accord !...* C'est donc ça, son petit jeu.

Cassie s'assied face à moi et se penche en avant, les mains croisées sur mon bureau.

— Quoi ?

— Il est plus futé que je ne l'aurais cru.

Elle hoche la tête en m'ignorant superbement, comme le méchant de service satisfait de lui, au cinéma.

— Chapeau, Raj ! Tu as pris du caractère de l'autre côté de l'Atlantique !

— Cassie, je vous repose la question : de quoi parlez-vous ?

— Il a pris sa revanche. Il vous aime toujours, mais il a besoin que vous sachiez à quel point vous tenez à lui. C'est ce qu'il essaie de faire, en ce moment. Il s'agit de savoir qui contrôle qui. Et vous avez beau refuser de l'admettre, ça vous excite.

— A peu près autant que s'il me disait que je suis grosse !

Elle hausse les épaules.

— C'est un homme désespéré...

Je tente de balayer l'argument.

— Vous dites n'importe quoi.

— Et vous, vous vous faites des illusions.

Sa voix est douce et ferme en même temps. Une fille adorable, cette Cassie.

— Pourquoi resterait-il avec vous s'il n'était pas intéressé au point d'ignorer que vous frayez avec l'ennemi ?

Je suis indignée.

— Je ne fraye pas avec l'ennemi ! Et qu'entendez-vous par là, d'ailleurs ?

En fait, tout ça est un peu nébuleux...

— Je ne sais pas. Mais ça a quelque chose à voir avec la guerre.

— La guerre? Mais c'est d'amour qu'il s'agit. De ma vie privée.

— L'amour est un champ de bataille, Monica. Et Raj se bat pour vous.

J'insiste un peu trop lourdement.

— L'amour n'est pas un champ de bataille ! Auriez-vous encore regardé des *Pop-up video* « spécial années 1980 » sur MTV?

— Primo, si ! *C'est* un champ de bataille, et secundo, oui, je les ai regardées. Mais savez-vous que Pat Benatar a écrit : « L'amour est un champ de bataille », et que les derniers mots les plus souvent prononcés par les soldats américains au combat sont *Dites à ma femme que je l'aime*, et que le premier mariage de Pat Benatar avec un mec de l'armée s'est en fait terminé par un divorce.

— Il y a quinze secondes de ma vie sur lesquelles je ne pourrai jamais revenir. Et maintenant, j'aimerais bien continuer à travailler...

— Pas avant que vous n'ouvriez les yeux, Monica. Où êtes-vous été chercher que Raj n'est pas fou de vous ?

Là, elle marque un point. Et curieusement, ça me fait du bien d'entendre ça.

Je lui demande :

— Et vous, quand avez-vous décidé que, dans les couples, tout est question de pouvoir ?

— Je n'ai rien décidé du tout. Je l'ai juste compris, car c'est exactement ce que je fais avec Jonathan. Vous savez bien que personne n'aime les victoires faciles, en tout cas pas pour le long terme. Voilà pourquoi je lui rappelle dès aujourd'hui qu'il doit gagner mon amour. Que j'ai d'autres options.

— Eh bien, tout ce que je peux vous dire, c'est que ma cousine Sheila pourrait en apprendre beaucoup de vous. Elle n'est déjà pas capable de se dominer elle-même, alors pour ce qui est de son entourage, vous imaginez un peu...

Cassie recule d'un pas, apparemment épuisée par la vision faussée du monde à laquelle je m'accroche.

— Bon, laissez tomber... A propos des gens qui ont beaucoup à apprendre, comment se fait-il, d'après vous, que la Méduse se tienne aussi tranquille, depuis quelque temps ?

— Je ne sais pas trop, et d'ailleurs, je m'en fiche. Tant que je ne la vois pas, c'est toujours ça de gagné. J'ai déjà assez de soucis comme ça sans avoir des efforts à faire pour me protéger du mauvais œil d'une cinglée qui est jalouse de moi sans raison. C'est vous qui sortez avec Jonathan, non ?

— C'est votre façon de voir les choses, Monica, pas la sienne. J'ai pas mal réfléchi à tout ça, et je crois avoir compris. Vous, vous n'avez pas besoin de vous sentir supérieure à elle pour être heureuse. Que vous soyez à égalité vous convient parfaitement. Elle, non. Savoir que vous n'avez pas l'intention d'entrer en compétition avec elle la met en colère.

Sa seule façon de vous supporter, c'est de se dire que vous avez les chevilles enflées.

— Parce que je ne construis pas ma vie autour d'elle ?

— Non. Mais le fait de côtoyer quelqu'un qui ne la considère pas comme une menace perturbe sa façon d'être. Vous lui ressemblez beaucoup, mais vous êtes malgré tout différente, et cela ne vous pose pas de problème.

— Vous en déduisez quoi ?

— Que si *elle* était à votre place, cela lui poserait un problème. Et elle le sait. Ce qu'elle vous envie, en fait, c'est votre assurance.

Au lycée, tout devient une affaire personnelle. Même la façon dont on vous regarde de l'autre bout d'une salle de gym pleine à craquer. Peu importe si, en réalité, c'était pour regarder l'horloge au-dessus de votre tête...

Lorsque votre monde se limite à un rayon de huit kilomètres autour de la maison de vos parents, tout prend de l'importance. Y compris les leçons qu'on essaie de vous donner dans ces derniers moments ô combien précieux qui précèdent la fin du lycée et l'immersion dans le monde réel. Je me souviens de mon année de terminale comme si c'était hier...

Un après-midi de la fin du mois d'avril, j'ai tapé du poing sur le bureau de M. Tonin.

— Mais comment pouvez-vous la laisser s'en tirer comme ça ?

En sa qualité de conseiller pédagogique, il supervisait la réalisation de l'annuaire des lycéens, et il était le seul à pouvoir censurer Carolina pour ce qu'elle avait fait.

Il a réagi comme s'il avait déjà été confronté à des tas de cas de ce genre.

— Monica, calmez-vous ! Vous en verrez d'autres.

Ce n'était pas tout à fait la réponse que j'attendais. Carolina et moi étions toutes deux rédactrices en chef de cet annuaire. Nous avons aussi été toutes deux pom-pom girls, et nous avons toutes deux concouru pour décrocher les mêmes bourses d'entrée à l'université. Mais il n'y avait jamais rien eu de personnel... jusqu'à ce jour.

M. Tonin a désigné la chaise placée face à lui.

— Asseyez-vous. Monica, vous devez comprendre que vous... vous ne vous fondez pas dans la masse des étudiants. Et je ne parle pas seulement des raisons qui sautent aux yeux.

Je lui ai jeté un regard mauvais, attendant la suite.

— Ecoutez, je peux comprendre pourquoi vous êtes furieuse. Carolina n'avait pas le droit de faire paraître quoi que ce soit sans faire voter toute la classe.

— Et alors ?

Il a lissé sa moustache en soupirant.

— Vous êtes différente, Monica, vous vous distinguerez toujours des autres. Et la différence engendre souvent le mépris. Il va falloir vous y habituer.

J'ai regardé par la fenêtre. Il était clair que M. Tonin était du côté de Carolina.

— Ce n'est pas votre faute. Vous êtes vous-même, c'est tout. Malheureusement, vous traînerez cela toute votre vie, sauf si vous décidez de devenir une jeune femme timide et effacée, toujours en arrière-plan. Cela ne vous ressemble pas, Monica, et c'est d'ailleurs pour ça que vous irez loin dans la vie. J'en suis intimement convaincu. Mais le problème, c'est que vous trouverez sur votre route d'autres Carolina...

— Génial !

J'ai dit ça d'un ton sarcastique, malgré le chou chou rose que j'avais dans les cheveux.

— Je ne suis pas en train de vous dire que vous avez tort. Mais pour vous éviter beaucoup de chagrin et de frustration, je vous conseille vivement de choisir dès maintenant. Choisissez dès aujourd'hui la façon dont vous comptez gérer à l'avenir les personnes comme Carolina. Les laisserez-vous vous empêcher d'être telle que vous êtes et de faire ce que vous voulez ? Ou opterez-vous pour la solution la plus intelligente : les ignorer ?

— Mais elle a dit de moi : Mourra sans doute seule ! Ce n'est pas juste !

— Non, Monica, ce n'est pas juste. Mais ce qu'elle attend de vous, c'est que vous réagissiez. Et même si vous ne retenez qu'une seule chose de moi cette année, j'aimerais beaucoup que ce soit ce bref cours de psychologie.

— Donc, vous me conseillez de ne rien faire.

— Je veux que vous vous sentiez au-dessus de ça.

— Donc, vous ne m'aidez pas ?

— J'espère que je viens de le faire.

Je dis à Cassie :

— Ce n'est pas de l'assurance, c'est de la confiance en soi. Ce sont deux choses très différentes.

Je n'ai pas toujours été la seule fille indienne de ma classe, mais c'est arrivé souvent. Dire que je n'ai jamais vu personne qui me ressemble à la télévision dans les années 1970 et 1980 serait inexact, mais en vérité, c'était plutôt rare. Dire qu'il n'y avait pas de communauté indienne à laquelle j'aie pu m'identifier pendant une bonne partie de ma vie serait également faux. Mais lorsque la majorité des gens que vous côtoyez au quotidien - et que vous rencontrerez à coup sûr pendant les trente premières années de votre vie - sont incapables de prononcer correctement votre nom de famille, ça vous marque. Si vous êtes sage, vous décidez dès le début que vous comparer à « la norme » est à peu près aussi intelligent que de vous soigner vous-même les dents. Vous vous mettez donc à comparer la version de vous d'aujourd'hui à la version d'hier, et vous apprenez très vite à vous réjouir d'avoir progressé.

Cassie poursuit :

— Quel que soit le mot que vous voulez utiliser, vous ne pouvez pas la suivre sur ce terrain.

— Mais qu'attendez-vous de moi, au juste ?

Espérons que le fait de me voir de nouveau le nez sur mon écran d'ordi lui fera comprendre qu'elle doit partir.

Cassie s'exclame, en prenant ma question au pied de la lettre :

— Vous le savez bien...

— Non, Cassie, je ne peux pas. Et je ne veux pas. Je n'ai aucune envie de gâcher sa carrière.

— Mais alors, que voulez-vous ?

— Je veux qu'elle se rende compte par elle-même qu'elle a une image négative auprès de nous tous.

Cassie bondit.

— Ça y est, j'y suis!

— Quoi?

Je suis prête à balayer son idée, quelle qu'elle soit.

— Vous pourriez vous pointer à son appartement, disons un dimanche matin, sonner à sa porte, et dès qu'elle ouvre... vous lui filez un bon coup de poing dans le nez! Et vous repartez aussitôt.

— Heu, vous savez que je commence à vous trouver un peu flippante...

Mais elle est on ne peut plus sérieuse.

— Réfléchissez-y. Le lendemain, elle viendrait bosser avec le nez cassé et elle s'empresserait de faire le tour des bureaux en racontant à tout le monde que Monica s'est pointée chez elle et lui a flanqué un coup de poing dans la figure, sans dire un mot, avant de repartir tranquillement... Personne ne pourrait imaginer que vous êtes capable d'une telle chose. Tout le monde la prendrait pour une folle. Vous vous rendez compte ? Un coup de poing dans le nez ! *C'est le crime parfait!*

— En tout cas, c'est un joli rêve...

Des grosses lunettes de ski (pour m'assurer que les voisins de Stefanie qui seraient un peu trop curieux ne soient tous sur les rangs pour m'identifier) : 10 dollars.

Gants de boxe ultrarésistants (pour protéger mes articulations et empêcher Stefanie de rapporter des indices) : 50 dollars (gratuits si je peux en emprunter à Lydia).

Bande vidéo (avec laquelle Cassie pourrait immortaliser l'événement, pour que nous puissions en profiter des années durant) : 3 dollars.

Je sais au fond de moi que je marquerais un point contre toutes les Stefanie qui pourrissent la vie des femmes, et qu'en plus, M. Tonin serait superdéçu de mon comportement.

Et ça, ça n'a pas de prix.

Si je n'arrive pas à mettre la main sur mon poudrier (par exemple après être allée dans une boîte de Las Vegas et l'avoir laissé tomber par inadvertance dans les toilettes), je suis tout à fait capable de vérifier la tenue de mon rouge à lèvres rien qu'en regardant mon reflet dans l'écran de mon portable. Je suis également capable de fixer des yeux un inconnu suffisamment longtemps pour me rendre compte s'il a quelque chose à cacher (voir les poèmes de Mark Tompkins dans *The Visual Chicken Soup for the Soul*). Je sais aussi attacher mes cheveux en chignon avec mon string (à défaut d'élastique) avant d'entrer sous une douche que je ne connais pas, le lendemain matin. Qui prendrait le risque de faire la conversation, l'air gêné, juste parce qu'on doit attendre que ses cheveux soient secs ?

Voilà un échantillon des petites astuces bien commodes que toute femme un peu futée maîtrise après avoir vécu et aimé un certain nombre d'années dans cette jungle qu'est Los Angeles.

Ce que cette femme n'apprend apparemment pas, en revanche, c'est comment garder son sang-froid lorsqu'elle se retrouve face à face avec un ex et quelques verres de saké. En fin de compte, le fait de vivre et d'aimer pendant quinze ans à Los Angeles ne vous empêche pas d'avoir le sentiment de n'être parfois qu'une débutante, maladroite et dépassée.

Un exemple concret : l'après-midi suivant, tandis qu'Alex s'approche de ma table du restaurant The Ivy, il est impossible de décrire l'atroce bruit de succion que font mes lèvres en essayant d'extirper la dernière graine de sésame logée entre mes dents. C'est comme le bruit du tuyau d'évacuation d'une baignoire qui expulserait un gros bouchon de poils, mais dans l'autre sens. Il y a même quelques serveuses mesquines qui se retournent pour me toiser.

Alex s'assied et me sourit.

— Quelle tête ! Mon scénario est si mauvais que ça ?

— Pas du tout ! En fait, j'ai beaucoup aimé.

Je caresse de la main l'exemplaire imprimé tout en maudissant *in petto* le claquement de lèvres et la graine de sésame qui m'ont trahie.

Ça aurait été chouette si j'avais su résister au pain chaud qu'ils ont posé sur ma table pendant que j'attendais Alex. Si je n'avais pas mordu dedans comme un prisonnier saute sur un hot dog dès sa mise en liberté conditionnelle. J'aurais bien aimé aussi m'être réincarnée en Aishwarya Rai, la sublime actrice indienne. Mais je n'ai pas le temps de m'appesantir sur le passé, le présent est bien plus urgent.

Je m'éclaircis la gorge en me passant la main dans les cheveux. Alex incline la tête, attendant apparemment d'autres louanges. Pourquoi les hommes sont-ils prêts à se prostituer pour un peu de pommade ? Peu importe, finalement. Il suffit de lui donner un

os à ronger...

— Tu es vraiment très drôle, Alex. Vraiment.

Un serveur avec un tatouage sur l'avant-bras qui ressemble fort à la tête de Gianni Versace remplit la carafe d'eau à ras bord.

Alex prend une voix haut perchée, comme pour me singer.

— Vraiment?

De toute évidence, il est dans le registre drague. Il tâte le terrain. C'est le moment pour moi de me fixer une limite à ne pas dépasser. Après tout, c'est ce qu'on m'a demandé, non ?

— Oui, vraiment.

Je prends un ton monocorde, résolue à lui faire part de remarques qui pourraient lui être utiles. Pour gagner du temps pendant que je cherche un exemple pertinent, je m'enfile le verre d'eau plein à ras bord posé devant moi.

Pourquoi ai-je accepté de lire son scénario ? Et pourquoi suis-je terrifiée à l'idée qu'il aperçoive cette fichue graine de sésame entre mes dents ? Moi qui suis si certaine de mon amour pour Raj, j'ai de drôles d'idées dans la tête, non ? Peut-être suis-je désormais de celles qui déclarent pouvoir aimer plus d'une personne à la fois. Mais c'est impossible ! J'ai toujours nourri à l'égard de ces femmes les soupçons que je réserve généralement aux végétaliens et aux hommes qui portent des chemises roses en public tout en affirmant être hétérosexuels.

Quoi qu'il en soit, Alex attend mes remarques. Si j'ai été capable d'entrer dans un club de strip-tease pour Bruno, et de ramper dans un salon d'essayage pour Lydia, c'est bien le moins que je puisse faire pour Alex ! Mais le problème, c'est que je suis angoissée à l'idée de lui livrer le fond de ma pensée sur ce nouveau scénario, *Parle-moi de mes yeux*, car il est différent de tout ce à quoi je m'attendais de sa part. Il n'est pas seulement drôle, futile et un peu ironique. C'est l'enfant de l'amour entre satire et sarcasme. C'est...

— Elle est bien construite. Je parle de l'intrigue... C'est fluide, il y a du rythme de bout en bout. L'humour colle bien avec le sujet, mais il est bien plus noir qu'auparavant.

Il s'empare du menu.

— C'est que, ça fait si longtemps... Au fil des ans, les uns prennent du recul quand les autres recèlent une part d'ombre.

J'essaie de conserver un ton léger.

— J'imagine que c'est dû à l'âge, non ? A propos, si tu me disais où tu as trouvé l'idée de ces personnages ? Ils sont, comment dire... excessifs.

C'est un peu comme si vous disiez que votre première visite chez un gynécologue a été *surprenante*. De prime abord, l'histoire est simple. Le scénario raconte le parcours de deux inconnus qui se rencontrent le soir du réveillon de Noël pour une aventure sans lendemain. Ils dansent ensemble et décident de ne pas gâcher la magie de ce qui semble être la liaison parfaite, une aventure qui n'engage à rien. Avec des détails un tantinet

comiques, comme le fait qu'ils ignorent chacun d'où vient l'autre et quel métier il exerce. Mais la question que l'on se pose d'un bout à l'autre de l'histoire, c'est pourquoi Lenny (le grand brun en costume trois pièces) et Veronica (la brune guillerette en petite robe noire et au sourire « qui a l'air de chercher les ennuis ») ont tous deux autant de mal à communiquer, au point de renoncer aux questions habituelles que l'on se pose pour faire plus ample connaissance.

Le début de l'action se situe à Chicago, le soir de la Saint-Sylvestre, dans un bal où les gens sont en tenue de soirée. Tout commence par un clin d'œil et un toast. Puis Veronica dit à Lenny qu'au lieu de lui raconter sa vie, elle préférerait qu'il « lui parle de ses yeux ». Ses yeux à elle. Au fur et mesure que l'histoire se déroule, il y a des retours en arrière sur certains épisodes de leur passé, sur fond de marivaudage plein d'esprit et de faux-fuyants qui réussissent à accroître à la fois le suspense et la tension sexuelle. Nous finissons par apprendre qu'après environ cinq années de veuvage, Veronica ne s'est toujours pas pardonné d'avoir trompé son défunt mari. Lenny a récemment été mis en liberté conditionnelle, la preuve étant faite que le délit de fuite dont on l'accusait après avoir renversé une jeune fille en voiture n'était absolument pas justifié. Et ces deux personnages, pour la première fois depuis des années, vivent une relation intime.

Je ne sais comment Alex a réussi à rendre l'histoire drôle. Les cheveux de Lenny se prennent dans les boucles d'oreilles de Veronica alors qu'il essaie de lui embrasser le cou. Quant à Veronica, alors qu'elle est en train de faire un brin de toilette dans la salle de bains, elle se prend une bonne dose de savon dans l'œil lorsque le distributeur se met soudain à débloquer. Il y a aussi le moment où Veronica, qui fait des efforts insensés pour ouvrir la fermeture à glissière de sa robe et la laisser tomber à terre façon star de ciné, coince la fermeture dans son collant et se redresse pour reprendre son souffle tandis que Lenny, qui souhaitait voler au secours de la belle, tire sur la robe d'un coup sec et rate son coup, ce qui a pour effet de resserrer un peu plus la robe autour de la taille de Veronica.

Alex se met à aligner ses couverts de part et d'autre de son assiette. De toute évidence, il tente d'éviter mon regard.

— La vie elle-même n'est-elle pas faite de choses extrêmes ? L'amour a autant le pouvoir de blesser qu'il en a de guérir.

Tandis que le serveur dépose nos salades devant nous, je m'exclame :

— Tu en reviens toujours au même thème...

Il sourit, avec un brin de tristesse.

— Tu m'as toujours pris pour un rêveur, n'est-ce pas ?

— Non ! Pas toujours. Mais maintenant, oui.

Je pioche dans ma salade.

— Alex, je pense que ce film marchera quel que soit le message.

— Mais c'est le message qui a toujours compté pour moi, Monica.

Il me prend la main pour me forcer à lever le nez de mon assiette.

— Je suis un idéaliste. C'est bien ce que tu prétendais toujours aimer en moi ?

J'essaie de retirer ma main. Je me rends compte alors que je suis obsédée par l'image de nos deux mains de nouveau réunies. Ça me semble si artificiel. Qui est cet homme? Notre liaison remonte à plusieurs années, et même si je sais parfaitement que c'est un type bien et que nous partagerons les souvenirs d'une enfance que nous avons traversée ensemble, quelque chose s'est éteint. Ce n'est pas seulement parce qu'il n'est plus l'Alex que j'ai connu. C'est parce que moi aussi, j'ai changé. Et je n'ai pas envie de revenir en arrière.

Il me murmure en baissant la tête :

— Pourquoi es-tu aussi abstraite, aussi froide pour me dire ce que tu penses de mon scénario ? Je ne te l'ai pas soumis pour avoir ton avis sur la construction de l'intrigue. Tu sais bien que c'est de *toi et de moi* qu'il s'agit.

Je me rends compte à quel point c'est important pour lui. Mais c'est comme si je regardais quelqu'un qui vient d'être élu à la seconde place. Le visage contracté de la fille qui sourit devant l'objectif ne fait que renforcer son sentiment sincère que tout cela ne se passe pas comme il faudrait.

Je me radoucis et cette fois, c'est moi qui pose ma main sur la sienne. Il ne me connaît même plus, et c'est ce que je m'appête à lui dire. Tout ceci n'a rien à voir avec moi. Quand on traverse un divorce, on finit par se raccrocher à tout ce qui vous semble familier. C'est normal.

Mais il ne me laisse pas le temps de le dire.

— Je dois t'avouer quelque chose.

Le front plissé, il lève le visage vers moi.

— Je t'ai vue à l'émission *Flagrant délit* ! Et... si j'ai fait appel à la Steel, c'était surtout pour reprendre contact avec toi.

Soudain, j'ai la sensation que dans le restaurant, tous les yeux sont fixés sur nous. Va-t-il me dire ce que je m'attends à entendre ? Et si oui, est-ce en partie ma faute ? Est-ce que je l'ai encouragé ? Oh, mon Dieu ! *Cette fille*, est-ce bien moi ?

Mon regard fait le tour du patio. Je tente de trouver une blague à raconter, juste pour l'empêcher d'aller jusqu'au fond de sa pensée.

Notre serveur a disparu, on dirait. Il est peut-être en train de cueillir lui-même le persil pour la garniture...

Alex se penche vers moi.

— Monica, quand j'ai vu cette bague à ton doigt l'autre jour, j'ai été très déçu. Car lorsque je t'ai vue embrasser ce mec à la télé, je te croyais célibataire. Alors apprendre que tu étais fiancée, tu imagines... Et puis je me suis dit que le fait d'embrasser un autre type signifiait sans doute que tu avais eu tort de te fiancer.

J'ai un mouvement de recul.

— Qu'est-ce qui te fait penser une chose pareille ?

— Je veux nous donner une nouvelle chance.

Il ne m'a pas échappé que ce déjeuner avait tendance à verser dans le flirt. Et même si la situation est embarrassante, je suis prête à faire tout ce qu'il faut pour m'en sortir sans le blesser, et sans perdre le client qu'il est devenu. Quand je pense qu'il est prêt à dépasser le stade du simple flirt pour me draguer alors qu'il est toujours marié et que je suis bel et bien fiancée, ça me dégoûte ! Je suis écœurée, déçue et, en même temps, ravie. Car si je suis en colère, c'est que je tiens à préserver ma relation avec Raj.

Au moment précis où je comprends d'où me vient cette indignation, je sais que je ne pourrai pas tenir ma langue.

Je croise les bras en pensant à la pauvre femme qu'il tente de tromper avec moi.

— Au fait, comment va Carolyn ?

— Quoi ?

— C'est ta femme, je te le rappelle. La femme à laquelle tu es toujours marié.

Il se raidit.

— Elle va bien. Pas de problème.

— Alex, tout cela ne te ressemble pas. Comploter pour anticiper l'éventuel échec de ton mariage ! Tu sais, la plupart de nos clients qui en sont à ce stade de leur collaboration avec la Steel en ont déjà parlé à leur épouse et sont au moins séparés officiellement. Toi, tu n'as même pas amené Carolyn au bureau. Dois-je en déduire que tu essaies de sauver la situation ? D'aborder le problème en adulte ?

Il ne répond pas. Aurais-je été un peu trop loin ? C'est un client, il faut absolument que je rattrape le coup, que je trouve un moyen de lui faire comprendre. Pendant une dizaine de minutes, nous restons là, vissés à notre chaise.

Je finis par lui demander :

— Est-ce que vous suivez une thérapie de couple ?

Il avale d'un trait le reste de son saké et répond sans me regarder :

— Nous avons essayé, mais ça n'a pas marché. Je crois que je n'arriverai jamais à oublier.

— Oublier quoi ?

Il marque une pause avant de répondre.

— Elle m'a trompé.

Il a l'air si petit, si fatigué... Pour la première fois depuis qu'il a franchi la porte de la Steel, je ne vois plus en lui un ex, mais le mari d'une autre. Ils se sont juré fidélité, et Alex n'avait pas prévu que les choses prendraient cette tournure. En ce moment, il doit se sentir un peu coupable et, pour couronner le tout, voilà que je le repousse une nouvelle fois. Je me sens très mal pour lui. J'ai envie de le protéger. Et en plus, je culpabilise à cause de Luke.

A la fin du déjeuner, je me retrouve dans mon rôle de conseillère, plus à la manière d'un bon pasteur que d'une ex-petite copine. Pas au titre d'avocate ou d'ancienne conquête, mais d'amie sincère. Je tiens absolument à lui faire comprendre que le fait

d'être incapable de surmonter l'infidélité de sa femme est très normal.

Il me dit en mâchant sa dernière bouchée de salade :

— C'est là que je vois à quel point les années ont passé. Ce genre de conversation, c'est bien la dernière chose à laquelle je m'attendais avec toi.

Dans l'après-midi, une fausse blonde adepte du botox plaisante avec une copine dans l'ascenseur.

— C'est évident ! Jamais je n'aurais couché avec lui le premier soir si j'avais eu l'intention de le revoir.

La copine aux ongles pastel et au bronzage artificiel s'empresse de confirmer.

— C'est sûr !

J'échange un sourire en coin avec Alex, mais nous gardons notre opinion pour nous.

— Alors, je fais quoi ? Cette semaine, ce crétin m'a envoyé des fleurs tous les jours.

Miss Autobronzant fait la moue.

— *Tout ça, c'est du cinéma !* C'est pour ça qu'il ne faut pas passer plus d'une nuit avec les agents. Comme ça, ils ne t'embêtent plus. Quant aux acteurs, ils sont trop sensibles.

— Oui, et alors ?

— C'est bon pour un coup de cœur qui ne dure pas, une aventure d'un été. Les agents pour un soir. Et les culturistes pour une aventure entre deux portes.

— Mais alors, où les femmes de L.A. vont-elles chercher des mecs pour avoir une vraie relation ?

Elle rétorque en haussant les épaules :

— Qu'est-ce que j'en sais, moi ?

Elles sortent de l'ascenseur. Tout en suivant sa copine, Miss Botox s'exclame :

— Je me contenterai peut-être de lui dire que je suis enceinte. A Atlanta, c'est toujours la façon la plus rapide de se débarrasser d'un homme.

Nous attendons que les portes se referment pour glousser.

Alex me demande :

— Dois-je prendre pour un compliment le fait que tu n'aies pas couché avec moi le premier soir où nous sommes sortis ensemble, à la fac ?

— Absolument.

Les portes s'ouvrent à notre étage. Je me dirige vers mon bureau, car nous avons encore de la paperasse à remplir.

— Y avait-il un rapport entre le temps que tu m'as fait attendre et le sérieux avec lequel tu envisageais notre liaison ? Parce qu'entre nous, ces trois mois ont été les plus longs de ma vie !

Nous empruntons le couloir qui mène à mon bureau.

— Oui, il y a un rapport. Et juste pour info, je t'ai pris bien plus au sérieux que

n'importe qui d'autre dans ma vie.

— Monica...

Il marque une pause et baisse la tête un instant, tout en me tenant la porte.

— ... au cas où j'oublierais de t'en parler plus tard, je tiens à te remercier pour ton aide. Franchement. Je sais que... toi et moi... c'était il y a longtemps. Mais les souvenirs sont toujours là et... heu... tu ne peux pas me reprocher d'être nostalgique.

J'essaie de faire celle qui n'a rien entendu, et gagne mon bureau. Mais il pose sa main sur mon épaule, le regard plus sérieux que jamais.

— Je te connais, Monica. Je sais que tu n'es pas si coriace que tu veux le faire croire. Je tenais à te remercier d'être une fois encore... la voix de la raison, je veux dire concernant notre... euh... peu importe le nom qu'on lui donne.

Je lui souris.

— C'est de l'amitié, Alex.

Il hoche la tête.

— Oui, de l'amitié. On va dire ça.

— Et puis n'oublie pas que je suis plus dure qu'il n'y paraît.

— Oui, je sais, je me souviens très bien de ton petit côté dur à cuire...

Il lève la main et, d'un geste tendre, me caresse le visage.

C'est le moment d'abandon le plus intime que j'aie eu depuis qu'Alex a réapparu dans ma vie. L'espace d'une seconde, je me dis que tout pourrait être aussi simple. Pourquoi ne pourrions-nous pas rester amis, éprouver de l'affection l'un pour l'autre? Nous retrouver ensemble sans ambiguïté aucune, juste entre amis.

Et pourquoi ai-je soudain l'impression que tout se déroule au ralenti ?

Alex me décoche un sourire pour me faire comprendre qu'il est sur la même longueur d'onde. Au moment où je m'apprête à reculer d'un pas, je sens une présence derrière mon dos. Je me retourne aussitôt.

C'est Stefanie. Les bras croisés, avec son éternel sourire en coin. Elle a dû nous épier depuis le début de l'autre bout du couloir. Et si, de toute évidence, elle était trop loin pour avoir entendu ce que nous disions, elle était suffisamment près pour interpréter à sa manière le geste de tendresse qui nous a unis, Alex et moi.

Elle me regarde droit dans les yeux. Le petit sourire en coin se transforme en un large sourire d'autosatisfaction. Et avant que j'aie le temps de me retourner complètement, la voilà qui pivote sur ses talons et qui se met à courir dans l'autre direction.

Oh, non ! Non, pas ça ! Elle se dirige tout droit vers les bureaux des associés, et tout ce que je peux faire, c'est risquer une foulure de la cheville pour essayer de la rattraper. Peu importe ce qui s'est véritablement passé, Stefanie s'apprête à semer le trouble dans l'esprit des associés, et il me faudra des années peut-être pour tenter d'y mettre un terme. Je dois la convaincre que ce qu'elle a vu n'était qu'un moment de tendresse innocent entre de vieux amis.

Quelques secondes plus tard, elle sent que je m'apprête à la rattraper et accélère. Je tourne tout au bout du couloir, juste à temps pour la voir ricaner en franchissant d'un bond les marches de l'escalier. Je peste contre ces bureaux paysagers où rien ne passe inaperçu. Personne n'a pu rater le spectacle de ces deux associées juniors en train de grimper les marches quatre à quatre en talons aiguilles pour rejoindre les bureaux directoriaux du deuxième étage. Stefanie arrive en haut au moment où je franchis la dernière marche, et, aussitôt, elle pique un sprint. Si j'avais pris le temps de réfléchir une seconde, j'aurais peut-être ralenti. J'aurais sans doute senti le poids du regard de tous ces gens dans leurs box, un étage plus bas. Je me serais aperçue que ces cloisons de verre leur permettraient de suivre en direct notre course-poursuite. Le problème, c'est que j'ai des difficultés à reprendre mon souffle, car une femme déterminée comme Stefanie se déplace quasiment à la vitesse du son ! Je n'arriverai jamais à la rejoindre à temps. Alors, je fais la première chose qui me vient à l'esprit.

Pliée en deux en haut des marches, je me mets à hurler :

— Stefanie! Tu ne peux pas faire ça!

Tout en cherchant à reprendre son souffle, elle me crache littéralement ces mots :

— Tu n'as pas à me dire ce que je dois faire.

Elle court peut-être vite, mais on ne peut pas dire que son visage grêlé couvert de sueur la met en valeur.

Ceci dit, à en juger par la tête de tous les témoins de la scène, je ne suis pas mieux lotie. Je titube et déglutis avant de faire un pas en arrière pour éviter une situation devenue explosive. En plus, j'ai le sentiment que Stefanie est capable de me mordre si jamais je l'approche d'un peu trop près. Nous sommes bien au-delà de la simple hostilité, et qu'elle ait ou non des infos tangibles à donner aux associés, il est clair qu'elle a décidé de tenter le coup. Il me faut donc l'arrêter à tout prix.

Je tends les bras dans sa direction, en adoptant un ton plus civilisé que le rugissement que je contiens avec peine, et j'avance d'un pas.

— Tu as tort. Tout ça... tout ça va bien trop loin !

Je fais alors la plus grosse erreur de ma vie. Je lui touche le bras.

Elle se met à crier :

— Lâche-moi!

Puis elle donne un violent coup de coude, envoyant valser le plateau de cafés d'un stagiaire qui passait près d'elle à ce moment précis. Il s'escrimait tant à éviter de tout renverser qu'il ne s'est pas rendu compte de ce qui se passait.

Le café gicle un peu partout, comme sous l'effet d'une explosion. Sur nos vêtements, par terre, sur les murs et sur le pauvre stagiaire qui tremble comme une feuille. Bouche bée, je passe en revue la tenue de Stefanie, celle du stagiaire et l'état du sol, et je finis par faire l'inventaire des dégâts sur mon corsage. Il est balaféré par une éclaboussure de ce qui était sans doute un mocha glacé quelques secondes plus tôt.

Au lieu de s'arrêter, Stefanie sourit d'un air dément et fait demi-tour pour s'enfuir.

Et merde !

Je hurle, juste pour m'assurer que tout le personnel m'entende :

— Si tu voulais au moins m'écouter?

— Brillante idée, Monica.

Mais Stefanie n'en a rien à faire.

Alors je bondis sur elle.

Et je l'attrape...

... par les cheveux.

En d'autres termes, je la renverse par terre, style femme des cavernes.

Pas de quoi être fière.

Aussitôt après, je recule d'un pas et je tente instinctivement de l'aider à se remettre debout. Mais elle se dérobe, de toute évidence tout à fait consciente que nous avons de plus en plus de public. Elle se met alors à sourire. Quelque chose me dit que ça ne va pas être joli joli...

Les yeux plissés - surtout un œil —, elle me glisse :

— Fais un vœu et tu seras exaucée, Monica.

A-t-elle une révélation ou une rupture d'anévrisme ?

— Quoi?

— Tu veux que je te dise en face ce que je pense de toi, c'est ça ? Eh bien, soit ! Je vais faire ce que tu attends de moi, t'affronter devant tout le monde, espèce de garce vaniteuse !

— Stefanie, je...

— Alors, cher maître, peux-tu m'expliquer pourquoi ce client te caressait tendrement le visage il y a quelques minutes ?

Les mains sur les hanches, elle savoure intensément cette sensation d'être en position de supériorité sur un plan moral.

— Tu n'as rien compris, Stefanie !

Je balaie de la main la crème fouettée qui a atterri sur mon corsage. Elle tombe en éclaboussant la moquette.

— Si je comprends bien, tu nies les faits ?

— Cette fois, ça va trop loin !

Elle ironise, tout en faisant disparaître d'un coup de langue quelques gouttes de café tombées sur son visage.

— Qu'est-ce qui va trop loin ? Fais-tu allusion à tes relations professionnelles avec notre client ? Eh bien, ça me paraît évident, en effet.

— Non ! Ce qui va trop loin, c'est cette haine incroyable que tu nourris à mon égard.

Je commence à me ressaisir. C'est décidé, elle ne sera pas la seule à jouer avec le public.

— Et j'en ai marre de le cacher plus longtemps! J'en ai assez de me dire que si je prends acte du problème, tout le monde me prendra pour une enfant hyperémotive ! J'en ai marre et plus que marre de supporter ça! Voilà ce qui est allé trop loin. Car en ce qui concerne Alex, il n'y a rien à dire. Il n'y a rien entre nous. Inutile d'aller voir les associés dans leur bureau en insinuant que mon comportement est déplacé ! Je ne vais pas passer mon temps à regarder ce qui se passe derrière mon dos à cause de tes doutes et de ton manque d'assurance !

Niles, qui entre-temps a émergé de son bureau, s'exclame :

— Il n'y a donc absolument rien entre vous deux ?

— Non. Enfin... pas vraiment.

Tout en tentant maladroitement de tordre ma jupe pour en extraire le café renversé, je prends conscience de l'incrédulité des douzaines d'yeux qui me fixent de toutes parts.

— Nous sommes sortis ensemble il y a très longtemps. Nous étions encore à la fac. Je ne l'ai pas revu depuis des années. Je sais que j'aurais dû le signaler lorsqu'il est devenu mon client, mais je savais que cela n'aurait aucune incidence sur mon travail, car c'est de l'histoire ancienne. Il n'y a plus rien entre nous.

Tandis que Niles m'observe, le silence se fait. Quelqu'un tousse, Stefanie respire bruyamment et le stagiaire commence à ramasser les tasses.

J'insiste, avec un petit rire nerveux :

— Pour l'amour du ciel! Je suis fiancée, alors calmons-nous. Ce n'est pas comme si *je couchais avec un associé...*

C'est alors que le silence décide de tourner la page à sa manière. Le sang s'est retiré du visage de Stefanie, et Niles n'a plus les yeux braqués sur moi. Il regarde fixement par terre. Aussitôt, je comprends tout.

— Oh, mon Dieu! *Vous deux?*

Vous connaissez la règle : ne jamais prendre l'appel d'un téléphone portable si l'on ignore l'origine de cet appel... Eh bien, ma nouvelle règle, c'est de ne jamais répondre si l'on frappe à ma porte alors que je n'ai invité personne ce jour-là. Une semaine après l'incident du bureau, je me sens déjà suffisamment mal comme ça ! Je n'ai pas envie d'avoir à supporter en plus les commentaires de visiteurs importuns qui me mettront un peu plus la pression.

En ce vendredi après-midi, j'ai enfilé des pantoufles aux oreilles de lapin, un peignoir (on dirait que je ne me suis pas épilé les jambes depuis une semaine!), et je picore des céréales rances directement dans le paquet tout en regardant *The Montel Williams Show* lorsqu'on frappe à ma porte.

— Ecoutez ! Je ne vous dis pas ce que vous devez faire de vos jours de congé. Alors laissez-moi faire ce que je veux des miens !

Je tends le dos, en fermant un œil pour essayer de faire celle qui n'a rien entendu. Je vais jusqu'à me figer, comme si le fait de rester sans bouger allait faire fuir mon visiteur.

Sheila se met à crier en tambourinant à ma porte :

— Monica, tu m'entends ? C'est moi, ta cousine préférée. Laisse-moi entrer!

Je me dirige à regret dans la direction de sa voix. Elle devrait savoir que je ne suis pas d'humeur à recevoir ! J'ai déjà du mal à m'en sortir avec mes propres récriminations, alors vous imaginez ! Le lendemain de notre petit jeu du chat et de la souris en public, Stefanie a quitté volontairement la Steel en nous assurant par e-mail interposé qu'elle avait décroché un poste dans une société concurrente. De mon côté, je me suis désistée du dossier d'Alex sans la moindre explication. En fait, pendant les premiers jours qui ont suivi notre « petite » explication, j'étais si horrifiée d'avoir involontairement mis au jour la liaison de Stefanie avec un associé marié que j'aurais préféré me manger le pied plutôt que de le mettre au bureau. Heureusement, Jonathan a bien voulu annoncer la nouvelle lui-même à Alex, pour me remercier de l'avoir aidé en poussant Cassie à lui accorder une seconde chance. Et j'étais bel et bien décidée à passer le reste de mes jours de congé « pour convenance personnelle » entre les quatre murs de mon appartement. En me nourrissant exclusivement de plats surgelés ou livrés à domicile, en me bourrant le crâne d'émissions de télé-réalité et en refusant de tolérer le moindre rayon de soleil jusqu'à ce que je surmonte cette épreuve. Ou jusqu'à ce que l'équipe chargée de la com de la Steel me jette dans une fourgonnette pour me traîner *manu militari* jusqu'au salon de beauté le plus proche pour une intervention complète.

Ne riez pas. Ce sont des choses qui se font.

En approchant la main du verrou, je me dis qu'après tout, pourquoi pas ? Sheila a l'habitude de m'apporter des bagels quand elle me sait perturbée.

Le problème, c'est qu'elle n'apporte pas que des bagels...

Ma mère me prend dans ses bras et me dit en souriant :

— *Ma chérie...* comment vas-tu ?

Puis elle fait la grimace. Pour me faire comprendre que mon désarroi est, en un sens, une attaque personnelle contre elle.

Je dois attendre cinq bonnes minutes avant de rester seule avec Sheila dans la cuisine, pendant que ma mère emporte sa valise dans la chambre d'amis.

Je frappe un grand coup dans la paume de ma main pour en rajouter un peu.

— Tu as dix secondes pour t'expliquer.

Sheila s'adosse au plan de travail, les mains en l'air.

— Elle m'a fait jurer de ne rien dire !

L'espace d'un instant, je me sens offensée à l'idée qu'elle ait pu me croire capable de violence physique. Puis je me dis que si je suis capable de ficher en l'air la carrière de quelqu'un, je suis peut-être aussi capable de piquer une crise de nerfs contre la télé-réalité. En fait, je ne sais pas très bien de quoi je suis capable et je n'ai aucune envie de le savoir. Tout ce dont j'ai envie, c'est de mettre un pied devant l'autre jusqu'à ce que l'épisode Stefanie ne soit plus qu'un lointain souvenir. Je n'ai pas donné le moindre détail à Raj, me contentant de lui dire qu'elle avait quitté la boîte, que notre client serait suivi par quelqu'un d'autre et que je prenais quelques jours de repos. J'ignore pourquoi, mais Raj avait l'air si insouciant que je n'ai pas voulu lui casser le moral.

Et puis tout ça ne regarde absolument pas ma mère. Elle est d'ailleurs toujours sur ma liste noire.

Après une heure de conversation avec Sheila sur sa belle-famille, au moment où je suis en train de mettre nos tasses à thé dans le lave-vaisselle, ma mère se glisse derrière moi. Je devais avoir l'esprit ailleurs, car, sous l'effet de la surprise, je presse la bouteille de liquide vaisselle qui naturellement me glisse des mains.

— Oh ! Je suis désolée.

Ma mère fait un pas en arrière. Nous avons toutes les deux le souffle coupé... C'est vous dire à quel point nous devenons maladroitement dès que nous nous retrouvons toutes les deux.

Je me penche pour ramasser la bouteille.

— C'est bon. Je ne t'avais pas vue entrer.

Elle me demande, pleine d'espoir :

— Je peux t'aider ?

— Non, maman. Ça ira.

— Très bien.

Elle cherche un autre moyen de communiquer.

— Et le travail, ça va ? Tout se passe bien ?

— Bien sûr, maman. Je contrôle.

J'éprouve soudain le besoin irrésistible de gratter à la main les morceaux de feuilles de thé collés à ma théière Williams-Sonoma.

— Bien sûr, Monica, je m'en doute. Mais tu as l'air d'être sous pression... Est-ce à cause de ma visite ?

Je m'appuie contre l'évier et je me tourne vers ma mère.

— Mais non, maman, je t'assure. Tu devrais faire ce qui te plaît. Tout va bien.

— C'est à propos de cette émission de télé. Je suis prête à me charger moi-même de la vente de la maison... Mais je... je crois que nous devrions en parler.

— Maman, c'est bien la dernière chose dont j'aie envie de parler en ce moment.

Du dos de la main, je chasse de mes yeux quelques mèches de cheveux.

— Mais Monica, *beti*, je suis...

— Je dois sortir pour courir un peu. Je n'ai pas fait d'exercice de toute la semaine. Je suis sûre que tu te trouveras une occupation.

Je retire mes gants d'un geste brusque et je sors de la cuisine.

A ce stade, mieux vaut encore faire du sport que risquer d'avoir une conversation à cœur ouvert avec ma mère. D'abord sur cette histoire d'émission de télé, puis sur les excuses qu'elle vient de me faire. Elle a manifesté un manque de tact incroyable à mon égard, mais le reste est entièrement ma faute. Il se passe trop de choses en ce moment, mais mes rapports avec ma mère ne constituent qu'une infime partie d'entre elles. Et puis, quoi qu'elle ait à me dire, je n'ai vraiment pas envie de l'entendre.

Si le quartier de Beverly Hills est miné par les prix ridiculement élevés de l'immobilier, par sa vulgarité sur le plan culturel et sa démesure, la zone de Marina Del Rey a aussi sa part de problèmes. Par exemple, la configuration des lieux, un peu déroutante, la pléthore de restaurants avec buffet, le nombre incroyable de retraités qui ont sur les mains des taches dues au soleil et qui cherchent à dîner tôt et à bas prix, ainsi qu'une place pour mettre leurs bateaux à quai. Mais Marina Del Rey se flatte de proposer un des meilleurs *brunches* de Los Angeles, à savoir celui du Ritz-Carlton qui surplombe la mer. Vous lancez vos clés à l'un des voituriers, vous déambulez dans le hall somptueux et vous traversez le grandiose salon aux murs lambrissés avant de pénétrer dans la véranda où sont servis les petits déjeuners et où le maître d'hôtel réussit toujours à vous convaincre qu'il est heureux de vous accueillir. Il y a des nappes blanches, des cafetières à piston et différents types de caviar et de campagne, juste pour vous occuper pendant que vous rassemblez l'énergie nécessaire pour faire le tour des buffets. Ma tactique habituelle est de ne pas manger pendant au moins vingt-quatre heures avant pour mieux me préparer à affronter les *smoothies*, les étalages de *sushis* et d'omelettes, les tables couvertes de viandes et de fromages et l'imposante vitrine centrale où trônent les desserts. Il y a au bas mot quinze sortes différentes de desserts disposés comme un fossé protecteur autour de leur fontaine de chocolat à trois étages. Seule ma mère pourrait gâcher cette occasion de me régénérer.

En général, quand je quitte cet endroit, j'ai une vision plus optimiste de la vie. Mais il

faut dire que je ne suis pas flanquée comme aujourd'hui d'un fiancé dans le cirage et d'une mère envahissante, ni assise face à ma pétulante cousine, à son mari sans consistance et à leurs parents ennuyeux comme la pluie. *Qui veut encore un peu d'œuf mimosa?*

— J'ai dit à ma Monica que lorsque Raj et elle auront leur premier enfant, je reviendrai à Los Angeles pour me rapprocher d'eux.

Ma mère parle à n'en plus finir, faisant de grands moulinets avec sa fourchette tandis que le reste de la tablée opine du chef. J'enfourne une énorme bouchée d'œufs à la florentine.

— Pourtant, je sais que Londres au printemps me manquera beaucoup. Mais comment voulez-vous que ces enfants s'en sortent sans un peu d'aide? *Hai key nah*, Renu?

Ma mère est persuadée que tout le monde meurt d'impatience de tout savoir sur les nouveaux amis qu'elle s'est faits à Londres, des gens fascinants semble-t-il. Mais je sais que les parents de Josh, qui ont certes leurs défauts, sont bien trop polis et impressionnés par le côté globe-trotter de ma mère pour l'interrompre.

Tandis que les serveurs nous resservent du café, de peur que nous ne nous foulions quelque chose en essayant de soulever les cafetières à piston de sept malheureux centimètres, la mère de Sheila approuve.

— Absolument. Les enfants ont toujours besoin des conseils d'une mère. Même s'ils ne s'en rendent pas compte sur le moment.

Sur ce, elle fait un clin d'œil à Sheila en s'arrangeant pour être vue par tout le monde. Je suppose que c'est Sheila qui a suggéré de prendre le *brunch* au Ritz-Carlton et non pas chez quelqu'un de la famille, parce qu'ici, nous sommes en terrain neutre. En plus, elle savait que c'était le seul endroit où j'accepterais de sortir en public.

Alors que j'avale les dernières bouchées de ma première assiette, je suis presque convaincue que les choses vont tourner rond.

Ma pauvre fille, ce que tu peux être idiote !

Karen demande gentiment à Renu :

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Karen...

Le mari tente en vain de la dissuader de continuer. Mais elle est indignée.

— Quoi ? C'est aussi mon petit-fils, non ? Et puisque tu ne prends pas la défense de la famille de Josh, il faut bien que *quelqu'un* le fasse!

Vous me trouverez peut-être vieux jeu, mais j'ai toujours pensé que, dans la vie, certaines façons de faire sont à la fois universelles et sacrées. En voici quelques exemples que je considère comme des évidences...

Après une rencontre d'un soir, personne n'est tenu de revoir l'autre, ni même censé le faire. Vous n'êtes même pas obligé de le reconnaître dans la rue.

Ce que nous faisons à Las Vegas ne met pas longtemps à se savoir ailleurs. Ça finit

même par atterrir sur le Web.

Pendant le *brunch* du samedi matin, pas question de discuter de choses trop sérieuses. Ça ne doit pas aller plus loin que les derniers potins sur les fiançailles d'une amie d'un ami d'une amie.

Mais apparemment, personne dans ma famille n'observe ces règles.

Sheila donne un grand coup sur la table.

— Il n'y a pas de petit-fils ou de petite-fille !

Raj en laisse tomber son biscuit tartiné de fromage, et Josh en reste bouche bée. Quant à moi, j'arrête de mastiquer, la bouche encore à moitié pleine.

Sheila s'adresse à toute l'assemblée.

— Ecoutez-moi bien ! Votre petit-fils, ou petite-fille, n'est même pas encore né(e). Il y a des tas de choses dont Joshua et moi n'avons pas discuté avant notre mariage. Nous aurions dû le faire, je le sais aujourd'hui. Mais une chose est sûre, c'est nous et nous seuls qui nous sommes mariés. C'est donc à nous de prendre ce genre de décision, de voir ce qui est bon pour notre couple. Nous n'avons besoin de l'aide de personne... pas même de nos parents... d'un côté *comme* de l'autre.

La gorge serrée, je lance un coup d'œil vers Raj, lequel me fait savoir par un haussement d'épaules qu'il hésite sur la conduite à tenir. Quant à Renu, elle a l'air de découvrir sa fille pour la première fois. Karen plie sa serviette et la pose sur son assiette, puis elle reste là, les mains croisées sur les genoux, histoire de bien montrer son mécontentement après cette petite joute oratoire. Sheila, elle, regarde son mari qui se contente de s'enfoncer un peu plus dans son siège.

Après un silence assourdissant d'une dizaine de secondes, Sheila se lève et, furieuse, elle quitte la pièce. Je voudrais bien lui courir après, mais j'ai ingurgité bien trop d'œufs mimosa, et je ne serais pas assez rapide pour la rattraper. Je me contente de sourire lâchement à Raj, lequel s'éclaircit la gorge et tend le cou en avant comme s'il attendait de moi que j'intervienne.

Il a raison. Si je ne prends pas la défense de Sheila alors qu'elle ne peut pas le faire elle-même, qui le fera ? C'est alors que la vérité me saute aux yeux...

J'accuse Josh, un peu trop vivement peut-être.

— Qu'est-ce que tu attends ? Pourquoi n'es-tu jamais capable de soutenir ta femme ?

Il accuse le coup, mais campe sur ses positions.

— Monica, ça ne regarde que nous deux.

— Eh bien, non, je ne crois pas. Comme vous m'avez déjà gâché pas mal de repas avant aujourd'hui, j'estime que ça nous regarde tous. C'est d'ailleurs ainsi que ça se passe dans les familles indiennes. Tout le monde est concerné.

Il me rétorque, presque aussi surpris qu'amer :

— D'accord. Mais si mes affaires te regardent, j'imagine que ça marche dans les deux sens, *ma chère cousine par alliance*. Alors, dis-moi un peu... pourquoi ton fiancé n'a-t-il

toujours pas fixé de date pour votre mariage ?

— Ça n'a aucun rapport...

Déseparée, ma mère secoue la tête vers tante Renu qui se masse les tempes, le dos voûté.

— Oh ! si, je crois que ça explique pas mal de choses, notamment pourquoi tu te focalises toujours sur *notre* mariage...

Mais qu'est-ce qu'il raconte? Comment en est-on venu à parler de Raj et moi ? Comment Josh peut-il être si prompt à me répondre alors qu'il passe sa vie à laisser sa femme régler toute seule les problèmes ?

— D'accord. Alors explique-moi pourquoi le fait de te sentir enfin marié depuis cinq minutes te confère le titre de docteur ès relations matrimoniales ?

Raj me prend la main et parle d'une voix forte.

— En fait, je comptais attendre le dessert, mais...

Impossible de le laisser continuer.

— Raj ! S'il te plaît, pas maintenant ! Josh, tu ne vois donc pas ce que tu es en train de faire ? Tu agis comme un petit copain, pas comme un mari. Que ce soit bien ou mal, justifié ou pas, Sheila n'est pas censée être éternellement la seule à rester dans son coin maintenant qu'elle est mariée. C'est ça, le problème, et tu le sais. Le reste, ce ne sont que des apparences... Et même si je ne m'y connais pas beaucoup en matière de mariage, je sais que ce genre de rancœur ne disparaît pas, Josh. Elle s'envenime et finit par exploser.

Le silence s'installe entre nous pendant le trajet du retour. Pire encore, Raj n'a même pas essayé de jouer avec les boutons de la radio. Et si ma mère manque de compassion envers sa fille, elle se rattrape en montrant qu'elle est sensible aux humeurs de son futur beau-fils. Dès que nous sommes de retour à la maison, sous prétexte de faire un somme, elle se dirige tout droit vers sa chambre. Je suis à présent parfaitement sobre, hélas. Et je vois bien que Raj n'est pas dans son assiette. J'attends donc que la porte de la chambre de ma mère se referme pour m'approcher de lui. Il est en train de feuilleter un exemplaire de *Pucker* (il sait que je le planque dans ma tanière, sous l'ottomane).

J'envoie valser mes chaussures d'un coup de pied et je saute près de lui sur le canapé.

— Depuis quand t'intéresses-tu à ces histoires de *people* ?

Il lance le magazine sur l'ottomane, puis son regard revient sur moi. Il m'observe, apparemment épuisé.

— Qu'y a-t-il ? Ça ne va pas ?

— C'est moi qui devrais te poser la question, non ?

Il se passe la main dans les cheveux, puis sur le visage.

— Chéri, je me suis un peu laissée aller à ce *brunch*, et j'ai été un peu sèche...

— Ce n'est pas ça qui me préoccupe, j'ai appris à te connaître. J'ai essayé de prendre date pour notre mariage... mais tu m'as superbement ignoré, Monica. Dis-moi ce que je suis censé ressentir après ça ?

Je bredouille :

— Je... je ne pensais pas à mal. Je me suis juste dit qu'en parler au moment où Sheila débattait ses problèmes de couple, c'était un manque de tact.

— S'il te plaît, arrête ! N'essaie pas de noyer le poisson. Je mérite mieux.

J'en reste sans voix.

Raj commence alors à me dire ce qu'il a sur le cœur.

— Il y a autre chose. Je pensais que nous nous entendions bien, toi et moi, que nous avons remonté la pente. Mais depuis quelques jours, tu n'as pas un comportement normal. Je t'en prie, dis-moi qu'il y a une raison que j'ignore. Sinon, je serai bien obligé d'en déduire que si tu manques d'enthousiasme à l'idée de choisir la date de notre mariage, c'est parce que tu ne crois plus en notre couple...

Je l'interromps pour lui montrer que je suis à son écoute, et tenter de lui faire comprendre ce que je ressens.

— Je suis désolée. Tu as raison, ça n'a rien à voir avec nous. Il y a autre chose.

— C'est à cause de ta mère ?

Impossible de lui mentir. Du moins, pas sur toute la ligne.

— Pas seulement. En fait, le principal problème, c'est Stefanie.

A en juger par l'expression de son visage, il ne sait absolument pas de quoi je parle.

Je me penche en arrière et je ramène mes pieds sur le canapé pour être face à lui.

— Stefanie est une collègue.

— Celle qui a donné sa démission ?

— Celle que j'ai fait virer.

Nouveau regard ahuri.

— Raj, il faut que je l'aide à retrouver son boulot.

— Mais tu m'as dit qu'elle avait démissionné...

Il est beaucoup plus détendu. Il cale mes pieds sur ses genoux et s'adosse à l'autre bras du canapé.

Je reprends du poil de la bête.

— Elle a donné sa démission parce qu'elle n'avait pas le choix. Parce que j'ai foiré en révélant sans le vouloir qu'elle avait une liaison avec notre patron.

Il sourit, comme si je venais de lui raconter une blague.

— Et alors ? Ce n'est pas ton affaire.

— Comment ça, ce n'est pas mon affaire ?

Du coup, je reprends possession de mes pieds.

— Si elle est partie, tu auras plus de chances de devenir associée senior, non ?

Il fait une curieuse mimique, comme si je passais à côté d'une évidence.

— Tu crois que je devrais tirer profit de son départ forcé ? Tu me crois vraiment idiot à ce point ?

Il me décoche un large sourire et entreprend de me masser le genou.

— Non, trésor. Tu es un requin. Et ça fait partie de ce que j'aime en toi.

Si vraiment je suis un requin, je devrais pouvoir lui répondre, ne pas me contenter de rester assise là, sans voix.

Voilà qu'il ajoute, comme si cette mise au point pouvait m'aider à mieux comprendre la vision qu'il a de moi :

— Ce que je veux dire, c'est que tu obtiens ce que tu veux en utilisant tous les moyens nécessaires.

Du coup, je reprends possession de mon genou.

— Ça veut dire quoi ?

— Rien de spécial, Monica. Vraiment rien.

— Tu me trouves insensible, c'est ça.

— Pas insensible, non. Tu fais juste ce qu'il faut.

— Par exemple, faire virer quelqu'un même s'il fait bien son boulot ?

Je m'interromps. Je prends soudain conscience de quelque chose qui me pousse à me lever.

— Oh, mon Dieu! Tu crois que je l'ai fait virer *exprès*?

Il se lève face à moi.

— Ce n'est pas ce que j'ai dit. Simplement, je ne comprends pas pourquoi tu te fais autant de souci pour l'avenir de cette femme. Tu m'as dit qu'elle te pourrissait la vie depuis longtemps. Elle n'a peut-être eu que ce qu'elle méritait.

— Mais je ne te parle pas d'elle ! Je te parle de nous.

J'ai soudain l'impression de me retrouver une fois de plus toute seule dans mon coin avec mes gants de boxe.

— Toi qui me connais depuis si longtemps, comment peux-tu imaginer que je puisse faire ce genre de chose *exprès*? Ou que je puisse m'en accommoder sans problème ?

Il tend la main vers moi.

— Monica...

Cette fois, je ne suis pas assez ivre pour croire que je peux rompre avec lui... Mais je suis suffisamment sobre et en rogne pour comprendre que je *dois* le faire.

— Raj, je crois qu'il faut qu'on arrête, là maintenant.

Il recule d'un pas.

— Quoi? Mais Monica, enfin...

Je reste debout, les bras croisés.

— Tu es sérieuse ? Mais c'est incroyable. Tu envisages vraiment de rompre à cause de

cette histoire ?

En fait, ce n'est pas ça du tout que je voulais lui dire. J'ai seulement envie qu'on me laisse tranquille. Je veux trouver une solution toute seule. Seulement voilà, comme je me rends compte qu'il penche davantage pour le départ que pour la recherche de solutions, quelque chose a changé. Je n'en suis pas fière, mais je sais que je ne peux pas céder d'un pouce. Plutôt que de répondre, je campe sur mes positions.

— Monica, si tu veux mettre un terme à nos fiançailles, le moins que tu puisses faire est d'être suffisamment adulte pour ne pas te cacher derrière une excuse bidon.

Et sur ces belles paroles, il prend directement la porte.

La mythologie indienne fourmille d'histoires sur les femmes qui n'ont pas besoin de gants de boxe - ni de bijoux ou de quoi que ce soit - pour causer des dégâts. Dans le cas des Vishkanyas (qu'on peut traduire librement par « femmes vénéneuses »), elles constituaient une arme en elles-mêmes. On raconte qu'il y a des centaines d'années, les rois de divers Etats princiers reconnaissaient le pouvoir de séduction comme l'arme suprême, surtout lorsqu'il s'agissait de se montrer plus malins que leurs adversaires, des guerriers. Forts de ce savoir, les rois prirent l'habitude d'enlever les filles de paysans au physique avenant pour les élever dans leurs harems. Dès leur plus tendre enfance, on administrait quotidiennement à ces filles des doses de poison non mortelles mais de plus en plus fortes. Ainsi, lorsqu'elles devenaient de charmantes jeunes femmes, elles étaient quasiment immunisées contre les effets de l'arsenic qui circulait dans leurs veines. Dès qu'on apprenait qu'un chef ennemi avait pris position dans les environs et se préparait à une attaque imminente, le roi lui envoyait une Vishkanya déguisée en prostituée pour infiltrer le campement, séduire le chef et lui donner un baiser mortel.

Poétique, non ?

En grandissant, j'ai toujours considéré cette histoire comme un conte moral très direct (et chauvin) destiné à alerter les hommes sur les pouvoirs hypnotiques d'une belle femme. Mais est-ce vraiment la morale de l'histoire? Que l'on ne peut pas faire confiance aux femmes ? Que tous les hommes ont des faiblesses ? C'est peut-être plus compliqué qu'on ne le croit, car si l'on ne s'arrête pas à l'idée du pauvre guerrier qui meurt pour un baiser, si l'on franchit un pas, un simple pas de plus, il reste l'image d'une belle jeune femme qui sera à coup sûr exécutée par les gardes du roi quelques instants plus tard pour s'être rendue coupable de trahison.

L'idée n'est donc peut-être pas que les hommes doivent se méfier des femmes aux lèvres appétissantes. Raj aurait sans doute mieux fait de ne pas se laisser aveugler par mon nouveau soutien-gorge et entraîner vers une mise à mort affective. Peut-être que ses narines dilatées - signe de colère - n'étaient pas entièrement dirigées contre moi et qu'il s'en voulait vraiment de s'être laissé prendre de nouveau dans ma toile. Ou peut-être que la vraie morale de l'histoire, c'est que tous les hommes qui se croient irréprochables devraient craindre ce que la tentation pourrait leur révéler sur eux-mêmes. Et qu'une femme par ailleurs très respectable qui décide de chercher les ennuis finira très probablement par se faire beaucoup plus de mal à elle-même qu'à autrui.

On a coutume de dire que plus on vieillit, mieux on se connaît. Mais si c'était vrai, au lieu de me conduire comme une ado rejetée, j'aurais eu la bonne idée cette nuit-là de m'enchaîner au radiateur plutôt que de jouer avec le feu. Ce que l'expérience m'a appris jusqu'à présent, c'est que je finis toujours par y laisser des plumes.

Toujours.

Lorsque je prends conscience que Raj est parti, le coup est un peu trop difficile à encaisser pour moi. Dois-je attendre qu'il revienne ou dois-je lui courir après ? Et au cas où je lui remettrais la main dessus, dois-je m'expliquer ou attendre des excuses ? Ai-je vraiment envie qu'il revienne ou ai-je simplement *envie d'avoir envie* qu'il revienne ?

J'imagine que Sheila a sans doute la réponse à cette question. Mais je sais qu'elle a ses problèmes à elle. Et même si elle acceptait me laisser entrevoir la réalité de ma psyché, je n'ai vraiment pas envie de l'entendre. Pas ce soir.

Je préfère donc appeler Cassie.

Ou pour être plus précise... après vingt minutes à faire les cents pas dans mon appartement et à parler toute seule en me rongant les ongles, après une longue douche durant laquelle je suis à deux doigts de m'arracher les cheveux... et après avoir pris conscience que si je restais chez moi ce soir, je serais bien obligée à un moment ou un autre de faire la conversation à ma mère... j'appelle Cassie.

Je lui demande, en me mordillant nerveusement la lèvre :

— Vous êtes occupée ?

— Bonjour à vous aussi !

— Salut ! Je suis... j'ai besoin de faire quelque chose ce soir. Il faut absolument que je sorte de mon appartement. Que faites-vous ?

Je sais très bien que je donne l'impression d'avoir une attaque de panique.

— Eh bien, j'étais en train de prendre le thé. Du thé blanc à la grenade. J'adore ça.

— Quoi ? Oui, c'est super...

— C'est très apaisant. Et rien qu'au son de votre voix, j'ai l'impression que ça ne vous ferait pas de mal.

— C'est passionnant! Mais je voulais dire : que faites-vous *ce soir* ?

— Pourquoi, ça ne va pas ?

— Si. Mais je n'ai pas envie d'en parler. J'ai juste besoin de m'aérer. Maintenant.

J'accuse George Michael. J'ignore si c'est la voix veloutée, le bronzage permanent ou l'allusion constante à l'insouciance des années 1980 symbolisée par la plume dans ses cheveux, mais quand j'écoute les chansons de George Michael, je me sens toujours invincible. Et chacun sait que la prise de conscience de sa propre invincibilité, c'est au lycée qu'on l'acquiert le mieux. Avec les parties de frotti-frotta sans se déshabiller entre deux verres de vin. Mais ce soir, les haut-parleurs des toilettes du Skybar diffusent *Fastlove*, et, d'une certaine façon, cela me redonne du tonus.

J'ignore pourquoi, mais j'essaie de suivre le rythme.

Quelle importance si je porte un dos nu pailleté qui fait les présentations à tous ceux qui s'intéressent à mon nombril ? Quelques heures plus tôt, mon fiancé a quitté mon appartement dans une rage folle, mais en haussant à peine le ton. Qu'étais-je censée faire ensuite ? Me mettre à la broderie ?

Oui, j'ai bien dit pailleté. Il faudra vous y faire. Mais contrairement aux étudiantes d'aujourd'hui, j'ai eu au moins la décence de ne pas tenter de ressusciter les jambières.

Cassie pivote devant la glace pour vérifier le reflet de son postérieur quasi inexistant. Puis elle me lance :

— Vous êtes drôlement sexy, ce soir! J'ignore ce qui vous a mise en rogne, mais le résultat est plutôt réussi.

— C'est Raj. Je crois que tout est fini entre nous.

J'ouvre mon tube de gloss d'un geste brusque pour en faire sortir ma baguette magique.

Elle se fige sur place.

— Quoi?...

La bouche en cœur, je réponds :

— Je n'ai pas envie d'en parler maintenant.

— Mais Monica...

Je brandis mon tube de gloss d'un geste menaçant.

— Si vous m'obligez à parler de lui, je vous obligerai à parler de Jonathan. Alors, que préférez-vous ? Lutter contre moi ou prendre du bon temps ?

— La magie du *masala* ?

Elle sourit, convaincue que deux Indiennes en goguette possèdent des pouvoirs spéciaux auxquels aucun mortel ne peut résister. Comme si nous étions des Power Rangers du sexe.

J'éclate de rire. Deux grandes femmes émergent des box, se regardent dans la glace et sortent sans même se laver les mains.

— Beurk! Elles n'ont même pas passé leurs mains sous l'eau!

Tout en se repoudrant les pommettes, Cassie suggère :

— Elles ont peut-être sniffé, rien d'autre.

Tout bien considéré, ce serait un moindre mal !

J'ôte ma bague et la laisse tomber dans mon sac avant de le refermer.

Cassie me fait observer aussi négligemment que quelqu'un ôtant son dentier :

— Le monde est un cloaque.

Je jubile rien qu'à l'idée de me moquer de Raj en ce moment précis.

— Si vous le dites. Un *dip*, ça vous tente ?

— Désolé, je suis en retard.

Un mec qui me rappelle le soliste de Midnight Oil passe un bras sur mon épaule et regarde par la fenêtre, admirant comme moi la vue que l'on a de Hollywood Ouest.

Il porte un veston sur un débardeur et un jean. Ses lunettes de soleil - dont la monture est exclusivement en argent — sont posées sur le crâne d'oeuf le plus luisant qu'il m'ait été donné de voir. Il est étrangement fascinant, un peu comme la version mauvais garçon de Monsieur Propre. Il n'a pas un gramme de graisse superflue et il est si maigre que je pourrais sans doute le casser en deux et l'utiliser pour allumer du feu. Ça, c'est pour répondre à vos questions. Malgré tout, comme nous sommes au Skybar et que Cassie est déjà en grande conversation avec un grand malabar à quelques mètres de moi, je décide d'entrer dans son jeu.

Je lâche d'un ton exaspéré :

— Assez regardé dehors ! Où est ma fichue vodka canneberge ?

Il sourit et s'amuse à jouer le rôle de la victime.

— J'ai oublié! Je suis désolé! Ah, ces femmes, je vous jure!

Je croise les bras en faisant la moue.

— Eh bien, qu'est-ce que vous attendez pour aller en chercher un?

Il tourne la tête vers le bar.

— Nous ne sommes ensemble que depuis un an et vous jouez déjà les casse-pieds !

J'insiste.

— Vous m'avez toujours dit que je valais le coup...

— C'est vrai, ma beauté. Je reviens tout de suite.

Il dépose un baiser sur le dos de ma main avant de sauter consciencieusement sur ses pieds pour aller me chercher un verre.

Les hommes sont vraiment cool.

Cassie plisse le front comme pour me demander : « Que se passe-t-il entre toi et ce m'as-tu-vu, là-bas ? »

Je hausse les épaules en lui faisant un clin d'oeil et je pivote pour scanner le bar. J'ai la sensation que quelqu'un m'observe, mais avant que j'aie réussi à trouver une bonne raison de ne plus être là quand « mon cavalier » reviendra, le voilà qui revient, ma vodka canneberge à la main. Ou, plus précisément, une bière dans une main et la vodka dans l'autre. Comme il a dû se frayer un chemin dans la foule qui ne cesse de grossir, il a renversé quelques gouttes de vodka sur sa main. Dès que j'ai pris possession de mon verre, il en profite pour se lécher la main.

Avec une langue qui doit être grosso modo aussi longue que mon bras. Et pendant toute l'opération, il me regarde droit dans les yeux.

Un peu glauque, c'est sûr. Mais il me faut bien une seconde pour chasser l'impression que quelqu'un me susurre *The Look of Love* à l'oreille.

Dans le quart d'heure qui suit, je découvre non seulement qu'il a bien la langue que j'avais vue, mais aussi qu'il a un pied à terre avec bain à remous sur la plage de Malibu. *Et que j'y serai toujours la bienvenue.* Il a aussi un faible pour les *latinas* (ce qu'il croit que je suis, en bon natif de Los Angeles qu'il est, c'est-à-dire paresseux et un tantinet à côté de

ses pompes sur le plan culturel).

Il me glisse aussi en passant qu'il vient de terminer un film à petit budget qui est en train d'être visionné pour le prochain Sundance Film Festival.

Il s'exclame d'un ton fier :

— Ça s'appelle *Release* et ça parle de détenus qui trouvent la rédemption en eux-mêmes. Je joue le chef du gang « Nation Aryenne », qui est incarcéré et qui change d'avis du tout au tout.

— Ben voyons...

Avec mon agitateur à cocktail, je fais tourner les glaçons qui restent au fond de mon verre.

— Que voulez-vous dire ?

— Juste qu'une fille ne risque pas de rencontrer dans un club de L.A. un mec normal qui joue les assistantes sociales sur Lifetime. Elle rencontre un acteur qui joue le chef de la Nation Aryenne.

— Donc, vous êtes convaincue que je ne suis pas normal.

Il hausse le sourcil sans bouger par ailleurs un seul muscle de son visage. C'est peut-être ce don qui permet aux hommes de vieillir beaucoup mieux que les femmes !

Je note mentalement de prendre des cours, puis je reporte mon attention sur le m'as-tu-vu.

— Qui vous dit que la normalité est forcément mieux ?

— Je sais pourquoi je vous ai épousée.

Il glisse un bras autour de ma taille, ce geste intime qu'adoptent les hommes pour vous forcer à croire qu'ils font partie de votre cocon.

J'éclate de rire.

— Parce que nous sommes mariés, maintenant ?

— Oui. Pour la soirée.

— Dans ce cas, je dois vous avouer que je vous ai trompé.

— C'est compréhensible. J'étais enfermé depuis des années. Une femme n'est pas de bois.

Une pause... puis nous craquons tous les deux. Nous rions comme des malades. Alors que nous sommes encore pliés en deux, voilà que son téléphone portable sonne. Il marque un temps d'arrêt pour lire le texte. J'envisage de mélanger nos boissons pour accélérer ma montée en puissance. George Michael laisse la place à Gwen Stefani qui chante un truc sur les bananes, enfin je crois.

— Zut! Il faut que j'y aille. Mon copain fait la queue dehors, et je dois le faire entrer. Je reviens, d'accord ? N'en profitez pas... pour vous enfuir, par exemple.

— Seigneur! Ce n'est pas parce que j'ai fugué un week-end à Cabo avec un facteur que je dois le payer pendant le restant de *mes jours* !

— Je sens que je vais bien m'amuser avec vous.

Il s'éloigne en direction de la porte d'entrée en emportant son sourcil avec lui.

Je crois que je vais le laisser prendre du bon temps avec moi. Au moins un peu. C'est alors que j'aperçois un mec allongé sur l'un des lits suspendus disséminés un peu partout dans la boîte.

C'est Luke. Je m'approche et il me demande d'un air honteux :

— Vous allez m'en coller une si je vous demande de me rejoindre dans le lit ?

— Non, Luke, pas ce soir.

Je m'assieds près de lui et je me laisse aller en arrière sur une montagne d'oreillers.

— Ce soir, je ne donne pas de coups de pied. A personne. Comme disent les Anglais, j'ai un *coup de pompe*.

— Ce mec bizarre qui était avec vous, c'est un Anglais ?

— Qui ça, lui ? Non. C'est un pirate.

— Un quoi... ?

Je lui réponds d'une voix pâteuse :

— Disons qu'il l'est dans ma tête. Inutile de gâcher mes fantasmes.

— Vous êtes ivre ?

— Et vous, malgré votre veste de cuir et votre queue-de-cheval, vous frisez la quarantaine. Exact ?

Il se défend.

— Je n'ai que trente-trois ans.

Puis il pousse un soupir.

— Mais il faudrait que je songe à décrocher des années 1980. Le problème, c'est que je ne suis pas encore prêt.

— D'accord. Moi non plus, je ne suis pas encore soûle. Nous pourrions peut-être nous aider mutuellement à franchir le pas ?

Je fais un bruit pas possible en finissant ma vodka, puis je laisse tomber le verre sur le plateau d'une serveuse accorte qui vient de grimper dans notre lit pour prendre la commande.

— Je peux avoir... euh... un verre de champagne ?

— On fête quoi ? Que vous apprenez à m'accepter, moi et ma queue-de-cheval ?

— Pas du tout.

— Alors, que vous avez fini par me pardonner ?

— Pas du tout.

Je suis une femme aussi résolue qu'on peut l'être en étant allongée sur un lit dans un bar. Je tire sur ma jupe dans l'espoir de revenir dans les normes et d'éviter l'interdiction aux moins de dix-huit ans.

Il rigole.

— Sérieusement, c'était qui, ce mec ?

— Mon petit ami. Mais nous venons de rompre. Vous avez vu ces lunettes de soleil gris métallisé ? Ça n'aurait jamais marché.

— Désolé. Et qu'en pense votre... fiancé ?

— Oh, lui ? Je ne sais pas ? C'est pour ainsi dire... terminé.

Je suis prise de hoquet, à deux doigts de me remettre à ruminer.

Mais heureusement pour moi, la serveuse revient avec nos boissons.

— Vous savez que vous avez vraiment un très joli sourire ? Vos dents sont magnifiques.

— Celle-là, on ne me l'avait jamais faite !

— J'adore faire des compliments. Rien ne m'échappe.

— Alors ne regardez pas mes ongles, car ils sont rongés jusqu'au sang.

— Je les préfère petits et authentiques plutôt que gros et faux.

— Nous parlons toujours des ongles, je suppose ?

Je fais un geste du menton en direction de la rousse plantureuse qui s'est avachie sur le lit d'à côté.

Au moment où nous nous apprêtons à ricaner à ses dépens, nous sommes interrompus.

— Alors, je vous laisse seule une minute et je vous retrouve au lit avec un autre type ?

C'est le pirate qui est de retour et qui tente de faire le point de la situation. Il ne peut pas comprendre ce qui se passe entre Luke et moi.

Dopée par la vodka, le champagne et la hauteur des collines, je passe une jambe par-dessus la cheville de Luke en haussant les épaules.

— Que voulez-vous que je vous dise ? Je suis une femme, je ne suis pas de bois. En ce moment, j'ai envie d'être avec un homme qui a des cheveux sur le crâne. Alors quand j'ai vu ce mec avec des cheveux presque aussi longs que les miens, j'ai trouvé ça très sexy.

Le pirate me répond d'un ton bon enfant :

— C'est pas sympa. Moi qui vous suis resté fidèle même en prison !

— Je vous aimerai toujours pour ça, mon beau pirate !

— Pirate...?

— Laissez tomber.

D'humeur taquine, Luke y va de son grain de sel.

— Qui va à la chasse perd sa place, mon vieux.

Je me soulève sur les coudes, et j'aperçois Cassie qui s'approche.

— Pas forcément. Vous connaissez ma copine Nina ? Elle est hôtesse de l'air à Air Mexico, et elle fait une escale de deux jours ici.

Il lui demande :

— Comment se fait-il que je ne vous aie pas rencontrée plus tôt?

Puis il la prend par la main et l'emmène dehors admirer la piscine.

Luke s'informe.

— C'est vrai? Votre amie est bien hôtesse de l'air?

— Chut ! Vous parlez trop.

— Désolé.

Il s'arrache à la contemplation de ma cuisse pour se concentrer de nouveau sur mes yeux.

— Vous êtes célibataire ?

J'inspire longuement, je reprends une position décente et je rassemble toute l'énergie qui me reste pour affronter la réalité. En fait, je n'inspire pas si longuement que ça, vu que les bretelles de mon haut me coupent le dos en deux. J'ai dû faire un choix entre le porter et pouvoir respirer au moins une fois à fond pendant toute la soirée. Comme je suis une fille très classe, j'ai opté pour le décolleté. Ce qui influe certainement sur mon comportement dans les moments qui suivent. Mais vous l'apprendrez bien assez tôt.

Cette fois, j'accuse MM. Moët & Chandon.

— Luke, je ne suis pas d'humeur à faire plus ample connaissance avec quelqu'un ce soir, d'accord ?

Il éclate de rire.

— Quoi?

— Rien.

Il secoue la tête comme s'il me trouvait adorable.

— Vous avez l'air d'une fille sympa... enfin... euh... vous voyez ce que je veux dire. Une fille gentille. Et quand vous dites des choses de ce genre, vous n'avez apparemment aucune idée de l'effet que vous produisez avec votre bouche. C'est très marrant.

Beurk. J'ai toujours détesté cette étiquette d'« ingénue » que les hommes me collent souvent sur le dos.

Je passe à l'attaque :

— Il ne vous est pas encore venu à l'idée que les apparences pouvaient être trompeuses ?

— Très juste. Mais alors, qu'allons-nous faire ?

Seigneur! Pourquoi faut-il que lorsque l'on veut être prise au sérieux, il n'y ait que des pirates à l'horizon ! Et que lorsqu'on a besoin d'un peu d'anonymat, les hommes insistent toujours pour en savoir plus sur vous ? C'est sans doute la malédiction qui pèse sur les filles sympas. La façon que Dieu a choisie de nous rappeler que nous sommes faites pour être mères un jour et que nous devons y réfléchir à deux fois avant d'entreprendre quoi que ce soit.

Et vous savez quel est l'antidote contre ce genre d'intervention divine ? Une vodka jus de fruits, ou n'importe quel autre truc qui fait passer le champagne.

Tout à coup, je repense au scénario d'Alex, et aussitôt les mots se bousculent, prêts à jaillir de ma bouche.

— Et si on essayait quelque chose de nouveau ?

Luke appuie son menton sur sa main et m'accorde toute son attention.

— Qu'avez-vous en tête ?

Je lui décoche un sourire de petite fille.

— Au lieu de me raconter votre vie, de me dire de quelle région vous êtes originaire, si vous avez un chien et tout le tralala... pourquoi ne pas *m'en dire davantage sur mes yeux ?*

Il est aux anges.

— D'accord. Vous êtes la fille la plus extra que j'aie jamais rencontrée.

— Je sais.

Une demi-heure et une nouvelle coupe de champagne plus tard, je ne pense plus beaucoup à Raj. En fait, je ne ressens rien du tout. J'ai envoyé valser mes chaussures et je suis étendue sur le dos à côté de Luke, à regarder les étoiles.

— De toute façon, j'estime que la télé-réalité n'est pas le fléau de la société. C'est davantage le miroir d'une société mal dans sa peau, mais en même temps fascinée par tout ce qu'il y a de plus vil en elle.

— Vous alors, on peut dire que vous êtes un grand romantique !

Il se soulève au-dessus de moi.

— Je ne savais pas si j'avais le droit de vous faire la cour. Déjà que vous me détestez, et que...

J'ai déjà tellement bu que je serais aussi heureuse de sombrer comme une masse dans le sommeil que d'avoir une touche. Enfin, presque. Cette nuit, j'étais suffisamment dans les vapes pour ne pas craindre de me heurter aux sentiments que j'éprouve pour Raj. Mon attirance pour Luke m'a fait noter qu'il dégage une odeur de talc, que sa veste de cuir fauve fait ressortir les paillettes dorées de ses yeux et qu'il ne détourne pas le regard.

Je m'aperçois alors que la rousse de tout à l'heure nous regarde de travers depuis son perchoir, un tabouret de bar à deux pas d'ici. Alors je passe mes bras autour du cou de Luke, en croisant les doigts pour m'agripper solidement à lui, et je l'attire à moi sans ménagement.

Rien à voir avec *la fille sympa* de tout à l'heure.

Le hall de l'hôtel Mondrian, où se trouve l'entrée du Skybar, est bondé. On y voit se côtoyer les habitués du samedi soir : des célébrités flanquées de leurs gardes du corps, des spécimens de l'industrie locale de Hollywood ainsi que des étudiants de la fac qui cherchent les ennuis. Luke et moi venons de réserver une chambre. Il faudrait que nous nous immolions par le feu pour que quelqu'un daigne nous prêter attention tandis que nous nous dirigeons vers ladite chambre. Malgré tout, nous ressentons l'un et l'autre le besoin de rester dignes. Du moins jusqu'à ce que nous nous retrouvions dans l'ascenseur.

Dès que les portes se referment derrière nous, je le plaque contre les panneaux de verre opaque, alors qu'au-dessus de nous, le groupe Gnarl's Barkley se plaint d'avoir perdu la tête.

— Aïe!

Luke n'apprécie pas que je lui aie arraché un minuscule morceau de lèvre en la mordillant.

Tout en ricanant, je l'exhorte à se conduire en homme et je m'apprête à le mordre une nouvelle fois.

J'imagine ce que la scène peut donner du côté des agents qui visionnent les images de la caméra de sécurité de l'ascenseur! Je dois avoir l'air d'une dominatrice miniature un peu détraquée qui essaie de grimper sur ce grand gaillard haletant. Mais Luke n'a rien contre! Il me prend dans ses bras et m'embrasse, le sourire aux lèvres.

Seigneur! J'avais oublié à quel point c'était bon d'être insouciant. Je ne me souviens même pas à quand remonte la dernière fois où Raj et moi avons passé une soirée de ce genre.

Tandis que nous empruntons le couloir en trébuchant un peu, mais sans interrompre notre baiser, je me dis que le meilleur moment, c'est cet instant très court entre le moment où vous vous autorisez à agir comme je le fais ce soir et celui où, plus tard, vous devez assurer.

Il me soulève et me tient dans ses bras comme le font les jeunes mariés, puis s'engouffre dans la chambre. Il ouvre le mini-bar, s'empare d'une bouteille et nous régale tous deux d'une gorgée de champagne. Puis il plonge dans mon décolleté comme un nageur aux jeux Olympiques. Je sens des frissons courir le long de ma colonne vertébrale, et une chaleur intense envahir tout mon corps. Quelques instants plus tard, mes cheveux ressemblent à un nid d'abeilles tout emmêlé, mais je m'en fiche totalement. Luke me saute goulûment au cou, avalant au passage quelques cheveux rebelles, et savoure mes boucles d'oreilles chandelier.

— Tu me rends fou !

Pour être honnête, j'ai un peu l'impression d'avoir accompli un exploit.

Apparemment, les femmes aussi peuvent être faciles.

Et les hommes sont capables de se faire pousser plusieurs bras sur commande. J'aurais juré qu'il y avait une main sur mon postérieur, une autre dans mes cheveux, une troisième sur ma poitrine et encore une autre qui se frayait un chemin jusqu'en haut de ma cuisse. C'est sans doute ce qui explique que je ne l'aie pas noté à temps pour empêcher Luke d'atteindre le point crucial. Celui qui se trouve sous mon oreille droite et qui expédie mon self-control en aller simple vers Mars.

Je me redresse, en essayant de lutter contre l'orgasme qui me guette là, maintenant.

— Waouh! Pourquoi se précipiter? Mieux vaut... euh... ralentir un peu.

J'inspire longuement. Tout ce que je peux espérer, c'est un pas gracieux en arrière. Il est là, le souffle court, à me regarder comme un taureau perplexe et couvert de rouge à lèvres qu'on oblige à s'arrêter au moment où il charge. A le voir dans cet état, l'envie me prend de jouer un peu avec lui. Le naturel est une denrée si rare que je voudrais faire durer le plaisir. Le séduire. Rendre cette scène de film un peu plus... cinématographique.

Et quoi de plus sexy qu'un strip-tease ?

Pour la première fois de ma vie, c'est moi qui vais jouer ce rôle. La fille naturellement sexy et authentiquement spontanée. Celle qui, après avoir obtenu son diplôme, se barre avec un sac à dos pour apprendre la vie et qui revient un an plus tard sereine, le sourire vissé aux lèvres, et apparemment plus sage. Celle qui, sans l'ombre d'une hésitation, saute sur le taureau mécanique dans les bars où l'on organise des soirées à thème « western », et qui fait un tabac auprès des clients qui sifflent et hurlent pour qu'elle continue. Celle qui sait ce qu'elle veut et prend ce dont elle a envie sans aucun état d'âme. J'ai besoin, rien qu'une fois, de me sentir dans la peau de cette femme, me lancer dans un strip-tease improvisé sans commettre de bévue, capable de bouger au rythme de la musique, sans prendre mes bas dans une fermeture à glissière ni trébucher sur ma robe.

Attendez une minute. Je ne porte pas de bas. Génial ! J'augmente le volume de la stéréo murale.

Luke se retourne et prend appui sur les coudes. Puis il commence à desserrer sa cravate. Je tourne et je virevolte, en faisant tout un cinéma pour l'exciter. Le sourire de Luke ne peut que m'encourager.

Je lui jette par-dessus mon épaule un regard du style « C'est qui, ce vilain garçon » et, les mains dans le dos, je commence à délayer mon corsage. Je marque une pause d'une seconde avant de le retirer d'un coup sec et de le brandir au-dessus de ma tête en signe de capitulation. Je l'envoie même valser sur un abat-jour tout en gardant mon autre bras sur mes seins. Puis je réussis à ouvrir la fermeture à glissière de ma jupe et à rentrer le ventre suffisamment longtemps pour faire tomber le corsage par terre dans un geste élégant.

Je me donne mentalement un dix sur dix. On dirait que je passe ma vie à faire ça...

Il s'exclame :

— Ça alors ! Joyeux anniversaire, Luke !

— C'est votre anniversaire ?

Non, mais je ne savais pas quoi dire d'autre. Et comme ce n'est pas Noël non plus...

Il tend la main et m'attrape par les hanches pour m'attirer à lui.

Tandis qu'il me fait pivoter pour parcourir mon dos de baisers, je ferme les yeux pour savourer l'instant. Son souffle chaud, ses mains audacieuses, ses lèvres et ses dents si douces sur mon cou tandis qu'il me force à me pencher en arrière contre lui, en lui, et que Gnarls Barkley se demande si nous ne sommes pas tous un peu fous.

J'admire la vue du balcon, et je note au passage qu'il donne sur le salon du Skybar... *et sur les chambres d'autres clients !*

On a coutume de dire - sans doute le savez-vous - que la plupart des managers d'entreprise atteignent un jour ou l'autre leur seuil d'incompétence. Eh bien, je pense que la plupart des braves filles atteignent, elles, leur seuil de folie personnel un soir où, ayant une piètre opinion d'elles-mêmes, elles s'acharnent à vouloir passer outre. Je viens de découvrir que mon seuil de folie personnel a un nom : l'exhibitionnisme.

Je m'immobilise.

— Est-ce que... ils ne mettent pas de *stores*, à ces fenêtres ?

Luke rigole.

— Nous nous sommes pelotés toute la soirée au bar, tu m'as pratiquement violé dans l'ascenseur, et voilà que tu joues les timides ?

Je hoche la tête en me réfugiant entre ses bras.

Luke sort du lit d'un bond et s'empare d'un peignoir blanc léger.

— Tu es vraiment adorable. Mais il va falloir enfiler ça avant de te ruer sur le Jacuzzi, sur le balcon.

Il m'enveloppe dans le peignoir et m'attire à lui.

Je proteste.

— Mais nous sommes au Mondrian ! Cet endroit est infesté de paparazzi !

Il chasse quelques mèches folles de mon cou, puis ôte sa chemise et me prend par la main.

— Ils traquent les célébrités. Pas nous.

Je tente de résister un peu pour la forme, le temps d'atteindre les baies vitrées.

Je n'ai aucune envie de courir le risque qu'en apercevant des cheveux bruns et une peau bronzée, ils me prennent pour une autre. Et que mon postérieur se retrouve en couverture de *Pucker*.

Pour toute réponse, il s'empare de la bouteille de champagne posée sur la commode et me soulève de nouveau de terre comme un jeune marié.

Je marmonne entre mes dents :

— C'est vrai, quoi ! On ne sait jamais...

C'est comme lorsqu'on dit à quelqu'un qu'on ne l'a jamais trompé. Même si c'est la vérité, personne ne vous croit. Surtout parce que vous l'avez dit. Mais bon...

— Je n'ai pas l'habitude de faire ça, tu sais. Je veux dire, me retrouver dans une chambre d'hôtel avec un inconnu.

— C'est évident. Moi non plus.

Il plonge la main sous l'eau pour s'emparer de mon pied et l'attire contre sa poitrine. Puis il commence à le masser.

— Arrête, je parle sérieusement !

J'empoigne le magnum de champagne quasi vide et couvert de buée pour boire une dernière gorgée.

— En tout cas, ce soir, tu t'es comportée comme une vraie tigresse ! Pourrais-tu me dire en quoi je suis si différent ?

Tandis qu'il me décoche ce compliment, je vois son œil briller d'une petite lueur sinistre. On dirait un lion sûr de lui qui sait que sa proie ne peut plus lui échapper.

Voilà d'où vient une grande partie de mes problèmes : j'écoute ce que les gens me racontent. Lorsqu'on me dit « Je ne te mérite pas », je le crois. Si on me rappelle que je fais quelque chose qui ne me ressemble pas, je révise ma copie. Tandis que les bulles de champagne se promènent sur mon corps et pétillent dans ma bouche, je fais une pause pour réfléchir. Je vois plus loin que ce visage souriant, plus loin que ces épaules dans leur bain de vapeur, jusqu'aux toits de la Cité des Anges qui se profilent sur fond de ciel. J'écoute les gloussements des femmes qui nous parviennent du salon, là en bas, juste en dessous de notre perchoir protecteur. Et j'éprouve une sensation curieuse, que je n'avais pas ressentie depuis un bon moment. Je me sens lucide.

Toutes ces lumières scintillantes me semblent à la fois si proches et si lointaines... comme cet homme qui est là près de moi, comme tous ces plaisirs, ces excès qui sont constamment à portée de main dans cette ville. Bien sûr, je pourrais me dire que je joue dans la catégorie amateurs, que je me suis contentée de plonger un orteil dans un monde de plongeurs professionnels. Mais la vérité, c'est que je suis à deux doigts de m'immerger tout entière dans cet univers. Un frisson me parcourt l'échine. Comment ai-je pu atterrir dans ce Jacuzzi quelques heures seulement après le départ de Raj ? Alex est-il réapparu dans ma vie pour y jouer un rôle, ou simplement pour braquer les projecteurs sur mon insatisfaction ? Qui est cet inconnu qui fait le tour de mon gros orteil à coups de langue, et pourquoi ai-je éprouvé le besoin de le convaincre que je le prenais au sérieux juste pour sortir indemne de cette nuit ?

La vérité, c'est que je ne veux pas de lui. Je ne veux rien de tout ça.

Je reprends possession de mon pied. Luke a l'air très déçu.

On dirait un enfant à qui l'on vient d'arracher son tout nouveau jouet.

— Luke, attends...

— Que se passe-t-il ?

Je l'observe tandis que les avions vrombissent au lointain. Le problème, ce n'est pas Luke. Ni ma mère, ni Raj, Alex ou qui que ce soit. Le problème, c'est moi. Moi et ce que je pense de la rouquine du bar. Bien sûr que je suis attirée par Luke, bien sûr que je souffre de ce qui s'est passé cet après-midi avec Raj. Mais ce soir, je suis sur le point de renforcer mon statut de femme alpha à la sexualité décomplexée. Le pire, c'est que je ne réagis pas spécialement contre la rousse. Je m'attaque directement à la piètre perception que j'ai de moi. Je me bats contre moi-même.

Comment, dans ces conditions, continuer sur ma lancée ? Peut-être qu'au fond de moi, je me suis conduite comme une vraie primate, comme Stefanie et une femme sur deux en ce bas monde. Mais contrairement à elles, je décide de fuir cette vie. Et de m'éloigner de Luke. Sur-le-champ.

Je me hisse hors du Jacuzzi et je commence à me sécher.

— Je suis désolée, Luke. Je... je dois m'en aller. Je ne peux pas faire ça.

— Mais pourquoi ?

Je remonte la fermeture à glissière de ma jupe en évitant soigneusement son regard.

— Ce n'est pas moi. Ce soir, avec toi... je ne me comportais pas comme d'habitude.

— C'est *peut-être* au contraire ta vraie nature qui ressort. Ça ne t'est jamais venu à l'esprit ?

— Je ne peux pas continuer comme ça, d'accord ?

Je tente de reboutonner mon corsage tout en cherchant mes chaussures.

Il sort du Jacuzzi, s'enveloppe dans une serviette et s'approche de moi.

— Monica, tu prends les choses trop au sérieux. Et quand ta vraie nature pointe le bout de son nez, tu prends tes distances !

Je libère mon bras d'un coup sec et je me dirige vers la porte.

— Désolée, Luke. Vraiment.

Il tend de nouveau la main vers moi pour me retenir en s'écriant.

— Non, tu ne l'es *pas* !

Ce que je vois dans ses yeux n'est pas de la colère. Il a de la peine. Mais je n'ai pas la force de l'affronter. J'ai déjà suffisamment de problèmes comme ça.

Je déverrouille la porte et je me précipite dans le couloir.

Il crie derrière moi :

— Pourquoi es-tu aussi repliée sur toi-même ?

Je ne l'ai peut-être pas empoisonné, mais je lui ai laissé un goût amer dans la bouche. Je m'efforce de marcher calmement le long du couloir aux lumières bleues - un agencement de couleurs de boîte de nuit - et dans le bruit sourd de la musique. J'ai été à deux doigts de faire quelque chose que nous aurions regretté tous les deux notre vie entière. Le fond de l'air est frais, dans ce couloir d'hôtel, mais je n'ai pas froid. Je suis plantée là, calme, devant l'ascenseur, regardant fixement devant moi, le corps encore

frissonnant de désir.

A en croire les anciens, les fils appartiennent à leurs parents, alors que les filles ne sont qu'un prêt. A la fin de tous les mariages traditionnels hindous, la famille de la mariée fait le deuil de ce qu'elle considère comme la perte de sa fille, au sens strict du terme. Ils chantent *Puisse ta nouvelle famille te traiter suffisamment bien pour que tu ne repenses jamais plus à nous*, et prient pour qu'elle soit entre de bonnes mains. Loin de chez elle, dans une nouvelle maison, au sein d'une nouvelle famille, dans un nouveau village, parfois à des centaines de kilomètres de son ancien toit, une jeune paysanne de la génération de ma grand-mère pouvait s'attendre à ce qu'on lui donne un nouveau nom. Et elle savait qu'elle resterait jusqu'à sa mort dans la famille de son mari. Selon le jour de la semaine, la position et la clarté de la lune, les relations mère/fille pouvaient ressembler à celles d'un prisonnier avec son geôlier, de deux sœurs, voire d'un marionnettiste avec sa marionnette. Mais il y a un point commun à ces différents types de rapports. Même si au fil du temps elles suivent des chemins différents, les mères comprennent leurs filles d'instinct.

Je devais avoir quatre ans lorsque ma mère m'a trouvée un jour seule dans la cuisine, au milieu d'une montagne de mouchoirs en papier déchiquetés. Je me tenais là, debout, la tête haute, et je la défiais du regard.

Elle m'a lancé une sorte d'avertissement :

- Monica, qui a mis toute cette pagaille ?
- Je ne sais pas.

Je la défiais de dire le contraire. Même si tout m'accusait, cela ne prouvait rien.

Elle s'est baissée pour me regarder droit dans les yeux.

- Monica, il va falloir nettoyer tout ça.

Après ce combat silencieux - si long que nous aurions pu figurer dans le livre des records -, j'ai répondu :

- C'est ta cuisine, c'est à TOI de la nettoyer.

Que pouvait faire une mère confrontée à ce genre de réponse ? Hausser le ton ? Frapper son enfant ? L'envoyer dans sa chambre ?

Elle s'est mise à genoux, a traîné la poubelle entre nous et a mis un bout de mouchoir dedans. Puis elle a attendu. Au bout de quelques minutes, j'ai nettoyé le reste toute seule.

Clap ! Clap !

Je me réveille en entendant ma mère taper des mains contre mon oreille.

Comme si une porte nous séparait, elle me lance :

- Coucou... Bonjour, bonjour!
- Mmmhhh...

Je geins en guise de protestation, espérant effrayer suffisamment ma fofolle de mère pour la faire partir.

Elle me demande, comme si elle doutait de mon identité :

— Monica ? Monica, qu'est-ce que tu fais ?

Pourquoi les mères font-elles ce genre de choses ? Je m'oblige à ouvrir les yeux et je me contorsionne pour lui faire face. Suffisamment longtemps pour lâcher un long bâillement et un nouveau grognement.

— Je dors.

En la voyant reculer, je me dis que je dois avoir l'air d'un zombie. Ce qui est loin de me déplaire. Tout en faisant claquer ma langue sur mon palais desséché, je m'assieds pour me regarder dans la grande glace placée devant mon lit.

Laquelle, comme je l'ai expliqué un jour à ma mère, n'est là que *pour me permettre de m'habiller... debout sur mon lit*.

Franchement, ça vaut le coup d'œil ! Mon mascara s'est étalé en nappe grise autour de mes yeux, lesquels ont pris un air glauque à cause des boules de pâte gluante collées à mes paupières (c'est tout ce qui reste de mon fard à paupières à paillettes dorées de la veille). Mes cheveux forment une sorte de houpette sur le dessus et sont bouclés derrière, avec les pointes sèches comme de la paille. Un exemple particulièrement frappant de l'expression bien connue « avoir le cheveu en bataille » ! Quant à mon rouge à lèvres, j'imagine qu'il doit être encore en train de faire son chemin dans l'intestin grêle de Luke.

Pour faire court, on dirait qu'une bombe de cosmétiques a explosé et qu'elle a choisi mon visage comme point de chute.

J'ai réussi tant bien que mal à échanger mon haut à dos nu contre un T-shirt mince comme du papier à cigarette, mais je me suis endormie avec ma jupe. Elle ressemble à présent à une ceinture qui serait enroulée autour de mon ventre et qui menace de me priver totalement d'oxygène.

Charmant!

— Il est évident que tu ne dors pas. Tu es réveillée et tu me parles. Au fait, tu ne devrais pas dormir avec un T-shirt aussi léger sur le dos, chérie. Tout le monde peut voir tes... ton *intimité*.

— Maman! C'est qui, tout le monde? Nous sommes seules dans cette pièce.

— Je regrette, mais dormir dans cette tenue, c'est indécent.

Elle resserre la ceinture de sa robe de chambre.

— Maman, ne me dis pas que tu m'as réveillée pour me dire que mes seins sont indécents !

Elle fait la grimace.

— N'en parle pas comme ça, c'est vulgaire.

Allongée dans mon lit, je rabats les couvertures sur mon visage.

Elle se défend.

— Je croyais que tu étais réveillée.

Ben voyons... Et dans ma table de nuit, il n'y a qu'un exemplaire du *Mahabharata* et une boîte de multivitamines !

— Je n'ai pas envie de parler, maman. Si ça ne te fait rien, j'aimerais bien me rendormir. S'il te plaît!

— Monica.

Le ton est sévère. Je me dis qu'après toutes ces années, elle s'apprête peut-être à me donner un cours d'éducation sexuelle.

— Hier, j'ai entendu sans le vouloir ta discussion avec Raj.

Je repousse les couvertures jusqu'à mes épaules et je pousse un très long soupir pour lui montrer à quel point le sujet qu'elle veut aborder me passionne. Elle se penche sur mon visage pour constater les dégâts et refait la grimace.

— Oh, mon Dieu ! Enlève-moi ce magma répugnant. Ne bouge pas, je vais te chercher un mouchoir en papier.

Lorsqu'elle approche sa main du tiroir du haut de ma table de nuit, j'envisage un instant de la laisser faire. Regarde bien ce qu'il y a là-dedans et régale-toi, maman ! Du chocolat pour le corps, des préservatifs parfumés, des dés pour pimenter le sexe et plusieurs strings en dentelle avec des slogans du genre « Il ne se léchera pas tout seul! ». Mais elle risque d'en perdre la vue, d'enfourcher la première mule, le premier coucou ou le premier canot venu pour rentrer à Londres.

Même si je crève d'envie qu'elle s'en aille, je ne souhaite pas pour autant lui coller un infarctus.

Je pose la main sur le tiroir pour l'empêcher de l'ouvrir.

— Maman, je n'ai besoin de rien.

— Si, *beti*. Je suis sûre que tu sais ce qui est bon pour toi.

Elle s'assied sur mon lit et regarde ses mains.

— Tu n'as pas besoin de mes conseils. Tu n'en as jamais eu besoin.

— Maman, tu tiens vraiment à...

— Ecoute, Monica. Je veux juste te donner mon avis. Je sais que tu es une adulte, mais pourrais-je au moins te donner mon avis ? Tu en feras ce que tu voudras.

Quoi qu'elle fasse, ma mère réussit toujours à me culpabiliser. *Bravo, c'est gagné !* Je baisse la tête, attendant son conseil.

— Lorsque ton père est mort, je sais que j'aurais pu... ou plutôt que j'aurais *dû* être plus forte pour toi. Peut-être te serais-tu sentie moins inquiète pendant cette période de ta vie. Mais tu sais, je n'ai jamais considéré l'émotivité comme une faiblesse. J'ai toujours pensé, même lorsque tu étais petite, que si je montrais mes émotions, ma fille verrait à quel point cela pouvait être libérateur. On laisse sortir toutes ces choses pour qu'elles ne

prennent pas le contrôle de soi.

Je retire du doigt le « magma répugnant » stocké au coin de mes yeux.

— Maman, la façon dont tu vis ta vie ne me pose aucun problème.

Elle me sourit chaleureusement.

— Bien sûr que si, *beti*. Ce n'est d'ailleurs pas grave, toutes les filles jugent leur mère. Mais plus tu réagis contre moi, mieux je te comprends. Tu es une personne très forte et tu sais ce que tu veux. Tu as toujours été comme ça. Seulement voilà, tu n'es pas moi. La mère, c'est moi. S'il te plaît, crois-moi lorsque je te dis qu'il est parfois bon de continuer à se battre. Mais à long terme, si tu gardes tes émotions pour toi, elles ne disparaissent pas... elles émergeront tôt ou tard sans que tu puisses les contrôler. Quoi qu'il y ait entre Raj et toi, vous devez en discuter. Vous devez *parler*.

— Bien sûr, maman. Je comprends.

— C'est bien, *beti*, c'est bien.

Elle se lève pour baisser les stores et se dirige vers la porte.

— Maintenant, je te laisse dormir toute la journée comme une petite fille, *na* ?

Je me tourne sur le côté, en m'enveloppant dans ma couverture comme une vilaine fille qui a la gueule de bois, comme un friand à la saucisse imbibé de champagne et d'une pointe de regret.

— Si je comprends bien, tu voudrais que je recolle les morceaux avec Raj ?

— Je n'ai aucun souvenir d'avoir dit ça.

Et elle ferme la porte derrière elle.

*

* *

N'importe quel autre jour, la vue sur le front de mer de Santa Monica et Ocean Avenue aurait eu un effet stimulant. Mais ce matin, la conjugaison d'air glacial et de lumière orange m'opprime. Je lève la main pour protéger mes yeux fatigués du soleil de plomb. Le fait d'être entourée de joggeurs et de promeneurs de chiens débordants de vitalité me donne l'impression d'être une dégénérée. Il est possible que j'aie proposé cet endroit exprès pour me punir. Mais il est également possible que je l'aie choisi pour pouvoir piquer un sprint dans la direction opposée au cas où Raj refuserait d'accepter mes excuses. Non, je ne pourrais le supporter.

Je sais qu'aujourd'hui, je ne suis pas au mieux de ma forme, mais j'ai le sentiment que ça ne peut pas attendre. Je n'ai même pas eu le courage de l'appeler. Je me suis contentée d'envoyer un texto émaillé de sous-entendus que lui seul pouvait comprendre.

Moi : On peut parler ?

(Entendez par là : je suis une imbécile - qui a en prime la gueule de bois - et qui a trop

honte d'elle-même pour t'appeler. Je crains que tu ne devines, rien qu'à travers ma voix, la façon dont je me suis comportée, et que tu décides de ne plus jamais m'adresser la parole. Et puis je ne veux pas confondre la débilité qui me caractérise et mon comportement particulièrement classe d'hier soir. Personne n'a besoin de le savoir à part moi, Dieu et les surveillants des caméras de sécurité des ascenseurs du Mondrian. Aurais-tu une minute pour t'installer confortablement et me regarder ramper devant toi ?)

Lui : Pouvons-nous parler ? Je ne sais pas.

(Entendez par là : si je corrige tes erreurs de grammaire, ce n'est pas uniquement pour te faire comprendre que les quelques années passées en Angleterre m'ont rendu plus pertinent dans mon discours. Si je le fais, c'est parce que je suis surnois. Je suis conscient de ta bêtise et je suis heureux que tu t'en rendes compte. En fait, tu es tellement stupide que je ne suis pas totalement convaincu que tu sois capable d'avoir une conversation sensée avec moi. Et même si tu l'es, je ne suis pas certain d'être intéressé. Mais peut-être que j'étudierai le problème si tu rampes encore un peu devant moi à travers les SMS que tu m'envoies. Par exemple, si tu admets par écrit que tu as eu tort.)

Moi : Je suis désolée, j'ai eu tort. Mais je pense que nous avons besoin de parler. Pourquoi pas aujourd'hui ?

(Entendez par là : Je suis désolée, j'ai eu tort. Mais je pense que nous avons besoin de parler. Pourquoi pas aujourd'hui ?)

Lui : Où ça ?

(Entendez par là : ta soumission ne me déplaît pas, mais tu t'es comportée de façon si horrible que tu es devenue indigne de l'effort qu'il me faudrait faire pour t'envoyer des SMS avec des phrases entières. Je n'accepte de te voir que si tu comprends à quel point tu es en dessous de tout. Bon alors, où ça ?)

Moi : Sur les hauteurs de Ocean Avenue. Dans une heure.

(Entendez par là : d'accord.)

Je m'appuie sur le garde-fou. Deux adeptes de la marche sportive passent devant moi avec leur poussette SUV. Ils respirent la santé. Un SDF sort des toilettes publiques, tend le poing vers le soleil et s'en va en poussant son Caddie. Je n'ai toujours aucune idée de ce que je vais dire à Raj.

— Ohé!

Le voilà qui arrive par le chemin de terre. A part son jean favori et le sweat-shirt que j'ai porté si souvent, je ne le reconnais plus. C'est à ce moment-là que je comprends que c'est sans doute bel et bien fini.

— Salut!

Je me mords la lèvre. C'est tout ce que je trouve à faire...

Il se penche au-dessus de la barrière, face à moi. Nous ne savons pas trop quelle attitude adopter. Faire marche arrière en matière de sentiments vous donne toujours la sensation de manquer de naturel.

Il me demande d'un air triste :

— A te voir, j'ai comme l'impression que tu as passé une nuit blanche à pleurer toutes les larmes de ton corps à cause de moi. Je me trompe ?

En d'autres termes : s'il te plaît, dis-moi que tu as passé une nuit blanche à pleurer toutes les larmes de ton corps à cause de moi. Parce que j'ai beau savoir que ce n'est pas l'idéal pour nous, je ne suis pas sûr d'être prêt à m'en aller.

J'ai l'impression d'avoir le feu aux joues. Je balbutie :

— Raj, je... je ne suis pas sûre que nous soyons faits l'un pour l'autre.

C'est en le disant que je comprends à quel point c'est vrai. Cette sensation que j'ai eue la nuit dernière que tout avait changé... tout ça était déjà prévisible depuis un bon bout de temps. Raj a beau être merveilleux, et les moments que nous avons passés ensemble inoubliables, nous sommes arrivés au bout du chemin. Et je vois bien qu'il a lu dans mes pensées.

Il se penche de nouveau au-dessus de l'eau et hoche la tête.

— Y a-t-il... quelqu'un d'autre ? Est-ce... Alex ?

— Non, Raj. Pas du tout. C'est juste... que je ne suis pas celle qu'il te faut.

En d'autres termes : tu n'es pas celui qu'il me faut.

Il dit, en pesant bien ses mots :

— Je me suis toujours demandé si je n'étais pas pour toi une façon de te consoler de ta liaison avec lui. Il y a une part de toi-même que je n'ai jamais réussi à atteindre.

Mais cette part de moi-même n'était pas avec Alex. Pour être franche, je ne pense pas m'être jamais livrée tout entière à qui que ce soit.

Alors qu'un fana de skate-board passe en trombe près de nous, il me dit :

— J'espère que tu trouveras quelqu'un pour qui tu n'auras plus aucun secret, Monica.

L'entendre prononcer mon nom ainsi est étrange. C'est presque comme si j'étais déjà rétrogradée, reléguée à un cercle d'amis moins intimes. Mais je sais que c'est volontaire de sa part, autant par égard pour moi que pour lui.

Au bout d'un moment, je romps le silence.

— Je peux te poser une question ? Inga, la... euh... la rousse. Il s'est passé quelque chose entre vous ?

Il s'empresse de répondre :

— Non.

Puis il réfléchit.

— Elle était prête à coucher avec moi quand nous étions à Londres. Mais je ne l'ai jamais touchée. J'avais... besoin de savoir d'abord où nous en étions, toi et moi.

Il fait tourner sa bague d'étudiant à son doigt, comme le font les hommes qui réfléchissent sérieusement à quelque chose. C'est peut-être la dernière fois que j'aurai l'impression d'être aussi proche de lui. C'est comme si notre liaison s'estompait sous mes

yeux et, la prochaine fois que je le verrai, quelqu'un d'autre le connaîtra mieux que moi. Peut-être est-ce à cela qu'il pense, lui aussi, car nous sommes plongés tous deux dans nos pensées, silencieux.

Lorsque ma main cherche la bague au fond de ma poche, j'ai les larmes aux yeux. Je n'ai pas envie de la laisser partir, plus à cause de la gravité du geste qu'autre chose. Nous pouvons nous battre, discuter et faire toutes sortes de déclarations, mais tant que je ne lui aurai pas rendu cette partie de lui-même - de *nous* -, ça restera irréel.

Je réfléchis à tout ce que je lui ai fait subir. A ce qu'il vient de me confier.

Alors, c'est que tu es bien meilleur que moi...

Serais-je, moi, restée avec quelqu'un qui aurait refusé de porter ma bague? Qui m'aurait ri au nez à l'idée de déménager pour favoriser ma carrière ? Qui aurait embrassé une autre femme sur la chaîne de télévision nationale ou qui aurait eu pour client un de ses ex? Sans doute pas. Raj, lui, se serait-il préparé à faire de son mieux pour que je me sente aimée et en sécurité jusqu'à la fin de mes jours ? Probablement. Vais-je quitter ce belvédère sans lui avoir restitué sa bague ?

Certainement pas.

Car il y a des moments dans la vie d'une femme où elle sait que tout peut basculer dans un sens ou dans l'autre. Il n'y a pas de mauvais ou de bon choix, mais il faut le faire. Elle sait que tout son avenir dépendra de ce court instant où elle prendra sa décision. Ce sont les instants critiques, les points de non-retour sur la carte de l'astrologie karmique de sa vie, et ils sont là pour la forcer à admettre quel genre de personne elle est. Une femme qui peut dormir la nuit tout en sachant qu'elle a, à elle seule, gâché la carrière de quelqu'un ? Une femme qui sait très bien quels adversaires elle doit combattre, mais qui refuse de se laisser mener par ses bas instincts, même si elle apprend à accepter qu'ils soient toujours là ? Une femme qui préfère être seule plutôt que de rester avec un homme pour qui elle n'a pas l'intention de tout risquer?

C'est maintenant ou jamais. Tout en me forçant à le regarder droit dans les yeux, je lui tends la main avec la bague posée dessus. Il a un mouvement de recul, comme s'il s'agissait d'une tarentule.

— Prends-la, Raj. Elle... elle n'a jamais été vraiment à moi.

Il s'en empare sans me regarder.

— Je suis désolée.

Et c'est vrai.

Il me répond :

— Pas moi.

Puis il me sourit comme si nous étions toujours amoureux, pour la toute dernière fois.

Une heure plus tard, je force la porte de Cassie, le téléphone portable toujours collé à mon oreille.

- Du vin ! J'en veux encore !
- Mais je ne vous en ai pas donné.

Elle éteint son portable et me suit dans le couloir.

- Bon, très bien. Mais *je veux du vin* !

Je laisse tomber ma veste et je me passe les mains sur le visage, fulminant à cause du temps perdu.

- Une minute! Laissez-moi le temps de sortir Phil de mon lit. J'ignore pourquoi, mais, depuis une semaine, il pisse dedans tous les soirs.

Comme Cassie vit dans un studio, son lit est au beau milieu de la pièce, et l'odeur d'urine de chat est encore pire que je ne l'aurais cru. Elle arrache l'édredon pourpre de son lit, envoie son bâtard de chat pelé (ou presque) se faire voir ailleurs et fourre les draps dans son panier à linge. Je ne comprendrai jamais pourquoi elle a décidé de venir en aide à cette pauvre bête dénichée dans un refuge pour animaux. La première fois que je l'ai vu, elle m'a dit : « Il n'est peut-être pas beau, mais il a de la ressource. Et c'est déjà beaucoup. »

De la ressource ? Mon œil ! L'appartement de Cassie a la même odeur que le SDF qui brandissait le poing en direction du soleil.

Je me dirige vers le rebord de la fenêtre.

- Je vais aérer un peu.

Elle engueule Phil par-dessus son épaule tandis que le malheureux chat qui n'a que la peau sur les os s'acharne à mettre en pièces une boule de poil.

Puis elle sort deux verres à vin de son bar et une bouteille de rouge à moitié vide.

Tout en cherchant où m'asseoir sans risque pour ma santé, je lui demande :

- Il a quoi au juste, ce chat ?

Ce qui est une façon polie de présenter les choses.

- Je ne sais pas. A mon avis, cet idiot de chat se conduit comme ça pour me pourrir la vie. Ce matin, je me suis réveillée avec son derrière en pleine figure.

Elle me tend un verre, avale une gorgée du sien et claque la langue comme si c'était une bonne bière bien fraîche.

- Alors, vous lui avez vraiment rendu sa bague ?
- Vous avez l'air surpris. Vous me croyez mesquine au point de la garder ?
- Monica, arrêtez ! Vous avez trop de principes ! Comment vous expliquer... personne

ne rend jamais la bague. C'est... disons... une sorte de règle, ou quelque chose comme ça. Une compensation pour le temps perdu.

— Mais c'est à cause de moi que tout est fini !

Phil me regarde comme si c'était moi qui le rendais malade.

— Ce n'est jamais aussi simple.

A l'entendre, elle est une spécialiste des fiançailles à répétition.

— Ecoutez, je ne sais pas très bien ce qui se fait dans un cas de ce genre. Ni dans bien d'autres cas, d'ailleurs.

Je repense à la tête de Luke quand j'ai quitté la chambre d'hôtel en trombe, hier soir.

Elle soulève le magazine sur lequel Phil s'est pelotonné, le forçant à quitter son bureau.

— Ça, c'est sûr. Je ne crois pas que les règles du savoir-vivre acceptent le strip-tease sur une musique techno pour un inconnu à la queue-de-cheval !

— Oh, ça va!

Je me laisse tomber dans un fauteuil et j'avale une grande gorgée de vin en essayant de réfléchir aux moyens de détourner son attention de moi.

— Au fait, où en êtes-vous avec Long John Silver ?

Elle hausse les épaules.

— Nulle part, en fait. Je n'ai pas voulu lui donner mon numéro, alors j'ai pris le sien.

— Vous allez l'appeler?

— Je ne pense pas.

Elle fait tourner le pied de son verre, puis note que Phil essaie, avec le nez, de se frayer un chemin dans la penderie.

— Phil, non ! Est-ce que je vous ai dit que la semaine dernière, il avait fait ses besoins dans une de mes paires de Ferragamo ? Le petit chéri à sa maman va devoir dormir dans une boîte à chaussures s'il ne se met pas dans la tête qu'il y a des endroits où il est *défendu* de se soulager ! Il doit déprimer. Il faudrait que je cherche du Prozac pour chats sur Google.

J'essaie de lui faire comprendre, en agitant mon verre, que l'explication n'est pas convaincante, et que j'ai besoin d'une bonne dose de vin.

Elle remplit mon verre à ras bord.

— Ne me regardez pas comme ça. Je ne parle pas de Jonathan. *Bon sang, Phil! Tu vas arrêter ?*

Je suis impressionnée. C'est à peine si ma mère bouge un cil en apprenant que sa fille unique est retombée dans le célibat. En rentrant à la maison, je l'ai trouvée dans sa chambre.

Je remue la main devant ses yeux pour m'assurer qu'elle n'a pas été victime d'une rupture d'anévrisme et qu'elle n'est pas en état de catatonie, là, sur sa chaise.

Mais elle reprend conscience et me lance :

— Tu as fait ce que tu croyais bon de faire.

Sur ce, elle plie un châle puis le fourre dans un sac de voyage.

Je m'assieds sur le lit.

— Qu'est-ce qu'il y a?

Tout en examinant le contenu de sa valise ouverte, elle me répond :

— Il est temps pour moi de rentrer à Londres. Tu peux me déposer à l'aéroport demain matin en partant travailler?

— Déjà?

Je suis surprise moi-même de ma réaction.

Elle marque un temps d'arrêt, puis me dit d'un ton plus doux :

— Oui, *beti*. Tu n'as pas besoin de moi. Mais je te demande de veiller sur Sheila. Le mariage n'est pas toujours aussi simple qu'on pourrait le croire vu de l'extérieur.

Le lendemain matin, je suis son conseil. Juste après avoir déposé ma mère à l'aéroport, j'appelle Sheila sur mon téléphone portable, dans ma voiture.

Sheila décroche à la première sonnerie.

— Excuse-moi. Je veux juste que tu sois heureuse.

Elle soupire.

— Je sais, mon chou. Tu essaies de protéger ta petite cousine. J'ai bien compris.

— Oui, mais je n'aurais pas dû agresser Josh comme je l'ai fait. C'est quand même ton mari.

— C'est vrai. Mais après tout, c'est aussi bien comme ça. Le mariage n'est pas toujours aussi chouette qu'on le prétend.

— Hein?

— Il ne t'est pas venu à l'esprit que ta mère avait appelé la mienne juste après que tu lui as annoncé ta rupture avec Raj, hier soir ? Ouvre les yeux !

— Je m'apprêtais à t'en parler moi-même, tu sais.

— Monica, nous devons en discuter. Tu es d'accord ?

— Oui, mais plus tard. Maintenant, je ne peux pas.

Je jette un coup d'œil sur le rétroviseur avant de m'engager sur la 405.

— Il faut que j'aille au boulot. En fait, je voulais vous inviter à dîner à la maison, Josh et toi. Josh fait partie de la famille, et je ne tiens pas à ce que la situation devienne embarrassante. Que dirais-tu de vendredi soir ?

— Je vais lui en parler... je te rappelle dans la journée.

Attendez !

Jonathan bloque les portes de l'ascenseur avec son attaché-case, puis il se fait une petite place à côté de moi. Il fait un geste vers mon *latte*.

- Tu pourrais vraiment faire mal à quelqu'un, avec ça. Mon costume est tout neuf.
- Très drôle !

J'avale une grande gorgée de café, et j'enfourne d'un seul coup la moitié de mon *scone* à la cannelle, histoire de participer au combat contre les acides gras.

Mon téléphone portable sonne. Un message de Josh :

C'est avec plaisir que nous viendrons dîner chez toi vendredi. Ça me donnera l'occasion de te présenter mes excuses. Je t'apporterai quelque chose qui devrait te plaire. Un rameau d'olivier...

Je lui réponds :

Rameau d'olivier accepté, mon cher cousin par alliance.

Ceci dit, apporte juste le dessert, et c'est bon !

Jonathan insiste :

— Franchement, il y avait du café partout ! On aurait dit un championnat féminin de catch à la télé, sauf qu'il y avait beaucoup moins d'huile et d'étreintes que lorsque Stefanie et toi étiez face à face dans mon imagination...

- S'il te plaît, pas le jour de ma reprise du boulot!

Je ferme les yeux.

Mais il en rajoute :

— Tu sais ce qu'on dit, ma chère partenaire. Si tu n'es pas capable de rire de toi-même...

Je rétorque aussi sec :

- Et toi ? Ça t'arrive souvent de pratiquer l'autodérision ?

Il hausse les épaules.

— Juste pour info, je sais que tu n'as pas fait exprès de dévoiler la vérité sur Stefanie. Tous ceux qui te connaissent sont incapables de penser ça de toi. Il te reste juste à t'en convaincre toi-même.

- Depuis quand es-tu aussi zen ?
- Il m'est arrivé de sortir avec une prof de yoga.

A en juger par le ton de sa voix, il considère cela comme une preuve suffisante.

— Pour changer de sujet, si tu me racontais ce qui se passe entre Cassie et toi ?

— Rien du tout. Pourquoi? Est-ce qu'elle t'a dit quelque chose ?

Je le sens nerveux.

Je sors de l'ascenseur devant lui.

— Tout ça est ridicule! Il faut bien que tu prennes une décision.

— Ça te va bien !

Je lui chuchote en m'assurant que personne ne nous entend :

— Tu ne crois pas si bien dire. J'ai rompu avec Raj hier. Officiellement.

— Waouh!

Au moins, on ne s'éternisera plus sur le sujet. Mieux vaut dire les choses clairement.

Il se tourne vers son bureau.

— Bien vu. Eh bien, dis-moi, quel punch !

Il me vient une idée.

— Une minute ! Tu as prévu quelque chose pour vendredi soir?

J'ai décidé que Sheila n'était pas la seule personne à qui je devais des excuses.

Un peu plus tard dans l'après-midi, Luke répond à la cinquième sonnerie.

— Oui?

— Luke, c'est moi. Je t'appelle pour te dire que je suis vraiment désolée.

Il répond sèchement :

— Très bien. Autre chose ?

— Luke, s'il te plaît...

— S'il te plaît quoi? Tu m'as dit que tu étais désolée. Je ne suis pas sourd.

— Mais apparemment, tu es toujours en colère.

— Monica, je ne suis pas en colère. Je suis crevé.

— On ne le dirait pas.

— Qu'attends-tu de moi ?

— Je ne veux pas qu'un mec que je connais se balade dans Los Angeles en me haïssant.

— Pour quelle raison devrais-je cesser de t'en vouloir ?

— Parce que je t'ai présenté mes excuses.

— Oui, c'est vrai. Mais tu n'es pas vraiment désolée. En fait, tu es schizophrène.

Je suis interloquée.

— Mais pas du tout ! J'allais commettre une erreur... nous allons en commettre une tous les deux... et j'ai pris les devants. Je n'aurais pas dû laisser les choses aller aussi loin,

et je n'aurais pas dû m'enfuir comme je l'ai fait. C'était puéril, c'est vrai. Mais je ne suis pas folle.

— Oh, ça non ! Pas du tout. Pas toi. Tu es parfaitement équilibrée.

Son ton narquois me fait mal.

Mais je tiens bon.

— Luke...

— Tu n'as pas évité de « commettre une erreur », Monica. Tu es partie en courant parce que tu ne pouvais pas supporter l'idée de te laisser aller.

— C'est faux.

Il me dit en guise de conclusion, d'un ton aussi naturel que s'il m'apprenait qu'il est allergique aux champignons :

— Tu as peur de l'inconnu.

— Luke, je suis désolée que tu éprouves le besoin de porter ces accusations contre moi pour flatter ton ego, mais je n'ai pas peur de l'inconnu.

Il me défie.

— Prouve-le!

— Quoi ? Mais *comment* ?

— Je ne sais pas. Mais si tu penses vraiment ce que tu dis, alors prouve-le !

Quelle suffisance...

— Tu veux la preuve que je me sens gênée quand je pense à toi?

— C'est ça.

— Parfait.

Je suis très calme. Je viens de comprendre quelle était la façon la plus évidente de faire d'une pierre trois coups (minimum).

— Ça te dirait de dîner avec moi et mes amis vendredi soir ?

Nous sommes vendredi soir.

Cassie se hisse sur mon plan de travail et enfourne dans sa bouche quelques morceaux de noix de pécan.

— Vous mettez des pommes et du bleu dans la salade ? Si vous voulez mon avis, ce n'est pas très indien !

— Vous savez parfaitement que je suis incapable de cuisiner à l'indienne. Ce ne serait jamais aussi bon que les recettes de ma mère.

Je l'éloigne des noix de pécan. Je lui donne à la place une Granny Smith et un épluché-légumes.

Elle mord dans la pomme.

— Et alors ?

— Eh bien, disons que servir des plats français ou italiens médiocres ne me pose pas de problème, mais je refuse de servir des plats indiens qui ne soient pas parfaits.

— Pourquoi ne pas prendre des cours pour vous améliorer ?

— Je le ferai... un jour. Et vous, pourquoi n'arrêtez-vous pas de manger ce que vous êtes censée couper en morceaux pour la salade ? Seriez-vous enceinte, par hasard ?

Elle fait la moue et, d'un bond, saute du plan de travail.

— Non. Je suis nerveuse. Je n'arrive pas à croire que vous ayez invité Jonathan.

Je m'arrête de tourner la cuillère pour brandir une louche sous son nez.

— Il va bien falloir que vous choisissiez entre vous réconcilier et suivre chacun votre chemin, en adultes que vous êtes. L'heure n'est plus aux petits jeux. A quoi bon perdre du temps ? Arrêtez de faire n'importe quoi!

— Mais...

— Ça suffit.

— C'est-à-dire...

— Stop!

— Monica, je...

— Ne m'obligez pas à forcer mes invités à jouer à « Sept minutes au paradis » juste pour que vous restiez seuls tous les deux!

Elle me dit d'un air rêveur :

— Il me manque, ce jeu...

— Je parle sérieusement, Cassie. Nous devons tous nous comporter en adultes et jouer cartes sur table.

Je me demande pourquoi j'ai enfilé ma tenue avant d'en avoir terminé avec la préparation du dîner.

Cassie s'empare d'une nouvelle noix de pécan.

— Vous êtes bornée.

— Et vous, vous êtes une grande fille.

Je relis pour la énième fois la recette de mon entrée pour m'as-surer que je n'ai rien oublié.

— Oui, et alors ?

— Alors, ça fait de vous une mutante au milieu de femmes indiennes. Mais vous êtes très utile dans la cuisine parce que vous pouvez me prendre un autre cube de bouillon en haut du placard sans que j'aie à grimper sur le plan de travail avec ma robe.

Quelques minutes plus tard, alors que je suis en train de souffler bruyamment sur une cuillère à soupe pour la faire briller ensuite sur mon tablier, la sonnette retentit. J'aligne la cuillère avec la fourchette, j'attrape une boîte d'allumettes dans ma poche et j'allume les cinq bougies que j'ai disposées en milieu de table. Une table, je dois le dire, dressée dans les règles de l'art. Un dernier coup d'œil critique, et je me débarrasse du tablier pour prendre la direction de la porte. En passant devant le placard, je fourre le tablier dedans.

Une voix me parvient de l'autre bout du couloir.

— Je n'avais pas le souvenir de ce côté femme d'intérieur, chez toi.

J'en reste clouée sur place. Je dis à voix basse, presque en chuchotant :

— Alex ?

— Avec le dessert !

Josh passe en trombe près de lui et me fourre une boîte de gâteaux dans les mains avant de foncer vers la salle à manger.

— Et voici le vin. Tu vois, deux cadeaux!

Les dents serrées, je prends la direction de la cuisine.

Alex surgit derrière moi.

— Tu permets que je t'aide à ouvrir la bouteille ? Tu sais bien que tu laisses toujours le bouchon à l'intérieur.

Je n'aime pas son regard. Mais alors, pas du tout !

Je rétorque en faisant sauter le bouchon d'un geste sûr :

— Ça fait longtemps que tu ne m'as pas vue ouvrir une bouteille de vin.

Puis je hurle à Cassie :

— Cassie, s'il vous plaît, vous pouvez ajouter un autre couvert ?

Alex me répond :

— Ça fait longtemps, c'est vrai. Mais les gens ne changent pas à ce point.

— Qu'est-ce que tu fabriques ici ?

Je l'éloigne en douceur de la porte du four.

Je me penche pour vérifier l'état de mon poulet. Et pour réfléchir à l'effet que ça pourrait faire de me coller la tête dedans.

Dans le four, pas dans le poulet.

Alex pose une question à mon dos :

— Est-ce une façon de parler à un invité ?

Bien. Essayons de garder notre calme.

— Josh m'a dit que Raj et toi aviez rompu vos fiançailles... et ça m'a fait réfléchir.

Avant que je puisse répondre, vomir ou feindre l'inconscience, on sonne de nouveau à la porte. Je me redresse et, droite comme un I, je referme la porte du four d'un coup sec. Mince! Je nous vois d'ici, Luke, Alex, Cassie et moi, plus Jonathan, Josh et Sheila en train de méditer sur la crise économique autour d'un gâteau au chocolat ! Ça risque de tourner au vinaigre.

Au moment où j'ôte mes maniques, j'entends la voix tonitruante de Sheila se propager dans tout l'appartement. Elle est à peu près aussi discrète qu'un accident de train. Une catastrophe ambulante !

Elle beugle :

— Bonjour ! Vous devez être Luke ? Ravie de vous rencontrer ! Vous avez apporté une bouteille de vin, vous aussi... Comme c'est gentil ! C'est quoi, du vin rouge ? Un cabernet ou un merlot ? Ah oui?...

Je descends le couloir en trombe et je lance un regard assassin à Sheila. Je vole au secours d'un Luke très perplexe qui ne comprend pas pourquoi ma cousine tente de l'empêcher d'entrer.

— Luke ? Entre, je t'en prie! Nous faisons le plein, ce soir. Mais je suis contente que tu aies pu venir.

Alex donne sa première poignée de main ferme de la soirée en regardant le nouvel arrivant droit dans les yeux.

— Salut! Heureux de vous rencontrer. Je m'appelle Alex. Puis-je vous débarrasser de votre bouteille de vin ?

J'ai l'impression que sa voix a baissé de trois octaves. Et pour que les choses soient bien claires, il pose une main sur ma taille avant de glisser d'un pas nonchalant vers la cuisine en me disant :

— C'est bon, mon chou. Je sais où tu as laissé le tire-bouchon.

Luke répond par ce bref signe de tête que les hommes utilisent entre eux depuis des siècles pour accuser réception d'un message. Le genre de signal qui a l'air d'en dire long sans rien dire de précis.

— Ah... mais... euh...

Voilà tout ce que je réussis à sortir!

C'est Jonathan qui écourte les présentations en arrivant juste derrière Luke.

— Bonjour tout le monde !

Il jette un regard sur Luke, fait un petit signe de tête en direction de Cassie et balance son manteau sur une chaise d'un geste théâtral, apparemment satisfait... et en état d'ébriété avancé.

Puis il ajoute :

— Super ! Est-ce que quelqu'un aurait besoin d'un petit remontant ? Non ? Ne me dites pas que je suis le seul !

J'interviens :

— Luke, je euh... je te présente ma cousine Sheila et son mari Josh. Cassie et Jonathan, des collègues de bureau, et... tu as déjà rencontré mon ami Alex...

— Ami ?

Jonathan s'esclaffe tout en soufflant dans mon shaker Martini comme s'il était plein de poussière.

Cassie s'approche de mon bar et s'en prend à Jonathan tandis que Sheila et Josh échangent un regard, manifestement tendus.

— Tu es ivre ?

Il réplique aussi sec, en desserrant sa cravate :

— Et toi, tu es *frigide*?

Elle marmonne :

— Imbécile!

Puis elle retourne dans la cuisine.

Jonathan lui crie de loin :

— Allumeuse!

Je m'exclame d'un ton faussement jovial :

— Alex! C'est le moment de sortir les salades. Et tout le monde s'assied, d'accord?

Lorsque je pénètre dans la cuisine, Alex a les narines dilatées par la colère.

— Tu as invité à dîner le mec de l'émission de télé?

— A quoi ça rime, cette attitude ?

Je soulève le plateau avec le velouté aux champignons que j'emporte illico hors de la pièce... et je manque percuter Luke qui semble éprouver, lui aussi, le besoin de se rendre utile.

Il me prend le plateau des mains.

— Donne-moi ça! Apparemment, ta cousine et son mari avaient besoin d'un petit tête-à-tête, alors je me suis dit qu'il valait mieux faire un tour par ici.

Deux hommes, la chaleur de la cuisine, des flots de vin... J'en ai sûrement rêvé un jour. Sauf que je ne sais pas très bien lequel des deux me nourrissait de fraises et lequel me

trempeait délicatement dans l'énorme cuve de chocolat fondu.

— Merci, Luke. J'apporte le poulet, et que la fête commence!

J'enfile mes maniques. Ce n'est vraiment pas le moment de laisser libre cours à mon imagination.

Tandis que je sers le poulet dans les assiettes, Cassie se tourne vers Sheila.

— Ça n'a pas l'air d'aller.

— Je suis juste un peu déstabilisée. Mon mari ici présent pense que nous devons donner au bébé un prénom hébreu et un deuxième prénom indien, mais j'estime que ça devrait être le contraire.

Josh prend la main de sa femme posée sur son ventre et y dépose un baiser.

— C'est un des nombreux points dont nous aurions dû discuter avant de nous marier. Mais nous sommes en train de résoudre tous ces problèmes... et tout seuls, comme des grands.

Je ne peux m'empêcher de sourire à Alex. Lorsque nous étions à la fac, il me disait toujours qu'il adorait le nom de ma grand-mère. Il l'aimait tellement qu'il n'aurait pas hésité à l'échanger contre la promesse d'un voyage en Italie que la famille faisait tous les ans. Je suppose qu'il est en train de penser la même chose que moi car nos regards se croisent lorsque je lève la tête...

Luke se sert en épinards — un peu trop brusquement — et s'exclame :

— Alors, comme ça, vous sortiez ensemble à la fac, hein? D'après Jonathan, ça ne s'est pas très bien terminé.

Cassie réagit au quart de tour.

— Jonathan, je n'aurais jamais cru que tu puisses colporter des ragots de ce genre !

Tout en mordant dans une olive, Jonathan marmonne :

— Tu n'as pas à me dire ce que je dois faire.

Josh demande à Sheila :

— Chérie, tu ne crois pas que tu forces un peu sur les poivrons ?

— Mais pas du tout.

Elle laisse tomber sa fourchette bruyamment et caresse son ventre.

— Sérieusement, j'ai besoin de votre soutien, les filles. Cassie, je n'ai pas raison ? Et toi, Monica, qu'en dis-tu ?

Jonathan proteste :

— Si je comprends bien, l'opinion de Monica est pertinente, mais pas la mienne.

Cassie pousse un gros morceau de pain dans sa direction, le regard furibard, ce qui apparemment l'amuse beaucoup. Il marque une pause.

Je prends prudemment la parole :

— C'est vrai qu'il y a deux façons de voir les choses. Disons que dans ce pays, ton

enfant risque d'être perdant si on met en avant ses racines indiennes... à cause du manque de visibilité des Indiens dans le paysage et les médias populaires... contrairement aux Juifs et à leurs synagogues que l'on voit pratiquement à chaque coin de rue de Beverly Hills. Peut-être qu'un prénom indien ne serait pas si anormal que ça. Mais encore une fois...

Josh se fait plus pressant :

- Sérieusement, Sheila, je crois que tu devrais freiner un peu sur ces poivrons.
- Mais je vais *bien* ! Et ne coupe pas la parole à Monica.

Josh insiste.

— Tu n'es pas obligée de les finir juste pour lui faire plaisir! Ce n'est pas comme si elle était mariée et passait son temps à cuisiner. Elle n'en fera pas une maladie.

Cassie s'empresse de prendre ma défense en brandissant son verre de vin sous le nez de Josh.

- Parce que les filles célibataires ne savent pas cuisiner, maintenant ?

Jonathan sourit, satisfait d'avoir été à l'origine de sa colère.

Je tente de ramener la paix.

- Je suis sûre qu'il ne voulait pas dire ça. Qui veut encore du poulet ?

Josh lance :

- Ne me dis pas ce que j'ai voulu dire.

Du coup, tout le monde se tait.

Enfin, momentanément...

Jusqu'à ce que Jonathan lâche d'un ton sec à Cassie :

- As-tu déjà réussi à ne pas brûler une tourte ?
- Ce n'est pas avec des insultes que tu me récupéreras !

Cassie se lève et se dirige vers les toilettes.

Jonathan marmonne sans que Cassie puisse l'entendre :

- Avec quoi, alors ?

Sheila s'en mêle :

- Josh...

— Non, Sheila. Si elle se permet de dire ce qu'elle pense en plein repas, juste parce que nous sommes de la famille, je ne vois pas pourquoi je me gênerais ! C'est valable dans les deux sens !

Josh prend la serviette posée sur ses genoux et la laisse tomber dans son assiette.

J'interviens :

- J'ai déjà présenté mes excuses pour ce qui est arrivé au *brunch* !

Luke joue les sournois.

— Décidément, il semblerait que tu fasses beaucoup d'excuses, ces derniers temps.

C'est Alex qui réagit. Tout en découpant son poulet, il me lance :

— Comment as-tu réussi à... euh... reprendre contact avec lui ? Je veux dire, après ton humiliation sur une chaîne de télé publique.

Luke enfourne un énorme morceau de poulet, puis commence à suffoquer en s'attaquant à un énorme poivron. Il s'exclame :

— Los Angeles est une petite ville.

— Mon poulet n'est peut-être pas tandoori, mais, au moins, il est épicé !

Alex ricane. Il prend à son tour un énorme poivron dans son assiette et mord fièrement dedans en disant :

— Qu'y a-t-il, mon vieux ? On ne supporte pas la chaleur ?

Sheila se lève et se dirige d'un pas chancelant vers les toilettes.

— Excusez-moi. Je vais me repoudrer le nez.

Jonathan dépose d'un geste théâtral une énorme pile d'assiettes dans mon évier.

— Que comptes-tu faire pour redresser la situation dans la salle à manger ?

Je suis penchée au-dessus du gâteau et je dépose des framboises dans chaque assiette.

— Monica !

C'est tout juste s'il ne tape pas du pied pour attirer mon attention.

— Monica, tu m'écoutes ? Josh a rejoint Sheila aux toilettes pour s'assurer qu'elle n'était pas tombée dans la cuvette. Et maintenant, Alex et Luke se cherchent. L'ambiance est tellement tendue que j'en ai desoûlé !

Je lève un sourcil en saupoudrant les framboises de sucre glace (un peu trop, peut-être).

— Et toi, qu'as-tu l'intention de faire pour dissiper la tension avec Cassie ?

— Que veux-tu que je fasse ? Il est évident qu'elle me déteste.

— C'est ça ! Parce que les femmes s'énervent toujours avec les hommes dont elles n'ont rien à cirer, c'est connu. Un peu comme les propriétaires de boîtes de strip-tease qui s'appellent Bruno et qui se marient par amour.

Il ébauche un sourire.

— Je me demande ce qu'il devient, celui-là. Il faut que je passe le voir.

Je branche la cafetière.

— Sors de ma cuisine. Plus vite on mangera ce satané gâteau, plus vite je pourrai vous chasser tous de chez moi pour continuer à vivre ma vie.

— Au fait, qu'est-ce que Luke fiche ici ?

Il pulvérise de la crème Chantilly le long de son doigt avant de la lécher.

— Tu te conduis toujours de cette façon ? Ce n'est pas très hygiénique.

Il prend une expression faussement timide.

— Tu sais très bien que la réponse est oui.

Je compte les cuillères à thé.

— Pour répondre à ta question, disons que c'est une longue histoire. J'ai failli coucher avec lui ce week-end, et je me suis enfuie en courant. Après, je l'ai appelé pour m'expliquer, mais il n'a pas voulu accepter mes excuses. Alors, je l'ai invité ici pour faire la paix. En quelque sorte.

— Tu as bien dit « j'ai failli » ?

— Quoi ?

— « J'ai *failli* coucher avec lui » ? Ça veut dire quoi ? Je sais ce que ça signifie pour moi, mais je suis à peu près certain que ça n'a pas le même sens pour une gentille Indienne dans ton genre.

— Puisque tu tiens à le savoir, je l'ai allumé dans l'ascenseur, j'ai fait un strip-tease dans une chambre d'hôtel, nous nous sommes pelotés dans un Jacuzzi et je me suis enfuie. Des trucs de lycéens, quoi !

— Quel lycée as-tu fréquenté ? Tous tes anciens petits copains doivent être encore en train de s'en remettre !

Je lui dis avec un petit sourire en coin :

— Ça suffit !

— Je retire ce que j'ai dit ! Tu es une vilaine Indienne. *Une Indienne très, très vilaine !*

Je le force à chasser la lueur de désir qui brille dans son regard. Puis je l'envoie se faire voir ailleurs en lui donnant une tape sur les fesses avec un torchon.

— J'ai dit stop ! Ou mieux encore, *dehors !*

Quelques secondes plus tard, je l'entends me crier depuis la porte d'entrée :

— Monica ? Monica !

— Quoi encore ? Je ne vais pas jouer les médiatrices à distance entre Cassie et toi. Il faudrait quand même grandir un peu et arrêter de jouer à cache-cache ! Prenez-vous en main, bon sang !

— Euh... tu as de la visite. Et ça ne devrait pas te déplaire. Rien qu'à sa voix, on sent qu'il fait de gros efforts pour rester calme.

C'est bizarre. Je n'ai même pas entendu la sonnette.

— Aidez-moi à me cacher !

Une silhouette en survêtement pourpre fonce sur moi et plonge en avant comme si une pluie de balles venait de raser sa tête.

Ils n'ont peut-être pas de fusils, mais le crépitement des flashes qui envahissent la pièce à travers mes baies vitrées me rend presque aveugle.

— Salauds de paparazzi !

Elle arrache sa perruque blonde coupée au carré, ses lunettes de soleil sombres et son faux nez en latex.

C'est Lydia. Ici, dans mon salon. Je n'ai aucune idée de ce qui lui arrive, et elle ne me donne aucune explication.

Jonathan s'exclame :

— On la croirait sortie tout droit du film *Alien* !

Mais ça n'amuse que lui. Lydia lui lance :

— Jonathan, ne restez pas planté là! Rendez-vous utile. Dépêchez-vous de baisser ces fichus stores ! Je ne vous paie pas à ne rien faire !

Je fais un pas en avant vers Lydia.

— Lydia, vous ne payez personne... je veux dire, pas nous. Rappelez-vous, nous ne sommes plus en charge de votre dossier. Vous vous êtes réconciliée avec Cameron.

— Eh bien, disons que je vous réembauche. Ce soir, nous avons besoin de votre aide.

Elle passe la main dans ses cheveux et tripote le dernier bout de latex qui était resté collé à son nez.

Cassie compatit tout en aidant Jonathan à baisser les stores.

— Quelle racaille, ces paparazzi !

Puis elle se met à pouffer.

— J'ai toujours rêvé de prononcer cette phrase.

Je demande à Lydia :

— Au fait, vous avez bien dit *nous*?

Elle sourit.

— OK, je vous propose un marché. J'ai un aveu à vous faire, mais j'aimerais d'abord savoir une chose : maintenant que je viens de vous réembaucher, nous sommes bien sur la même longueur d'onde? Tout ceci doit rester confidentiel.

Je croise les bras.

— Vous débarquez chez moi sans prévenir et vous avez gâché mon dîner. Je ne pense

pas que ce soit à vous de dicter vos conditions.

Jonathan confirme :

— C'est vrai. D'autant que notre petite fête était particulièrement réussie.

Lydia inspire un grand coup et s'assied à ma table.

— Calmez-vous et écoutez-moi. Cette histoire de médiation conjugale, c'étaient des conneries. Cam et moi, nous nous entendons très bien, depuis toujours. Notre couple est solide. Mais j'avais besoin de relancer ma carrière, alors... nous avons mis en scène toute cette histoire de « mariage en difficulté ». C'est mon agence de pub qui a eu cette idée.

— Et...?

Cassie est sur des charbons ardents.

— Et mon agence de pub s'est dit que mes fans avaient besoin d'une nouvelle raison de me soutenir. S'ils pensaient que Cam et moi traversions une mauvaise passe, et que nous en ressortions au top, cela augmenterait mes ventes de disques. Je sors un nouvel album dans un mois, il n'y avait donc pas de temps à perdre.

Je demande :

— Mais pourquoi cette perruque ?

Elle me répond, comme si c'était l'évidence même :

— La femme mystère, c'est moi. Mon mari me trompe avec moi. Nous avons besoin d'une femme adultère pour qu'il se montre partout avec elle, mais nous ne pouvons faire confiance à personne pour jouer ce rôle, à cause des risques de fuite dans la presse.

— Et pourquoi avez-vous décidé de recourir aux services de la Steel ?

— Pour donner plus de vraisemblance à cette histoire. Réfléchissez un peu. Si je fais appel à la société la plus compétente de cette ville en matière de divorce, et la plus discrète aussi, c'est que nous devons vraiment être au bord de la rupture, d'accord ? J'ai même dû organiser cette mise en scène chez Barneys, car nous savions que le directeur divulguerait aussitôt l'info à *Pucker*. J'attendais d'eux qu'ils fassent des photos de moi en train de piquer ma petite crise, dans le salon d'essayage.

Elle me fait un clin d'œil et poursuit :

— Pas mal, hein ? Mon agent veut que je tourne quelques films l'année prochaine, après la sortie de l'album. Je lui ai dit que j'y réfléchirais.

Josh s'exclame depuis le couloir d'où il a entendu toute l'histoire :

— C'est de la folie !

Sheila arrive derrière lui avec un temps de retard et s'arrête brusquement, comme si l'une de ses chaussures était collée au sol.

— C'est quoi, tout ce remue-ménage ? Oh, mon Dieu ! Lydia Johnson ! Oh, mon Dieu ! Monica, tu te rends compte ? Lydia Johnson est dans ta salle à manger ! Oh, mon Dieu ! Que faites-vous ici ?

Jonathan répond à sa place :

— C'est pour échapper à des gens dans votre genre.

Je demande à Lydia :

— Qu'attendez-vous de moi ? Je ne saisis toujours pas pourquoi vous êtes ici.

— J'avais besoin de me cacher pour que les paparazzi ne découvrent pas que la femme mystère, c'était moi. Ils n'ont jamais été si près du but. Il faut absolument qu'ils continuent à croire qu'il s'agit d'une « starlette inconnue ». Il va donc falloir que je passe la nuit ici, car ces satanés photographes essaient à tout prix de découvrir l'identité de la maîtresse de Cam. Il est très probable qu'ils camperont sur la pelouse toute la nuit en attendant que je sorte.

Sheila se tourne vers Josh.

— Je crois que je vais m'évanouir.

Mais il lui intime le silence et reporte son attention sur nous.

Lydia vient d'ôter ses faux cils et de les déposer près du sucrier qui prend soudain des airs de faucheur.

Je lui demande :

— Vous voulez juste rester ici ?

— C'est l'idée, oui.

Elle renifle puis se penche vers Alex en louchant sur son gâteau.

— Ça m'a l'air bon, dites-moi ! Vous allez manger tout ça ?

Sheila semble ne pas apprécier et veut intervenir :

— Monica...

Mais je lui coupe la parole :

— Lydia, vous ne croyez quand même pas que je vais vous laisser faire irruption chez moi et prendre le contrôle de la maison. C'est hors de question, même pour vous.

Josh fait une nouvelle tentative :

— Monica...

— Je suis désolée.

Lydia hausse les sourcils tout en avalant une bouchée du gâteau d'Alex et en jetant un coup d'œil en direction de Sheila.

— Je suis désolée. Mais vos amis n'ont pas l'air d'être déçus de mon arrivée ici. Cette petite est au bord de l'infarctus.

Sheila rugit :

— Monica!

Je fais volte-face pour la regarder.

— Quoi?

— Ce n'est pas un infarctus... je crois que c'est *le bébé* qui arrive !

— Comment ça ?

Jonathan saute de sa chaise comme si Sheila était sur le point de recracher des morceaux de gâteau sur son nouveau costume fait sur mesure.

Cassie s'agenouille près de Sheila en s'exclamant :

— Ne sois pas idiot, Jonathan. Mon chou, vous êtes sûre ?

Josh prend son pouls, l'œil rivé sur sa montre.

— Son cœur bat trop vite. Il faut absolument que je l'emmène à l'hôpital. Maintenant.

Sheila cherche mon bras et m'attire à elle.

— Monicaaaa! Je veux que tu viennes avec moi !

— Mais bien sûr, voyons, c'est évident. Laisse-moi juste le temps de prendre mes clés.

Sheila pousse un cri aigu.

— Non ! Ne me lâche pas la main.

Alex se porte volontaire.

— C'est moi qui conduirai. Comme ça, tu pourras rester avec elle sur le siège arrière pour lui tenir la main.

Luke s'exclame :

— Je viens aussi. Comme ça, je... je pourrai vous aider à la transporter plus vite jusqu'à la voiture !

Lydia n'est pas d'accord.

— Vous ne pouvez pas me laisser ici toute seule.

Je rétorque :

— Alors il faudra venir avec nous.

Elle pique une crise.

— Mais j'ai déjà enlevé mon déguisement! Les paparazzi sauront que c'est moi !

Je lui crie :

— Si vous saviez ce que je m'en fiche, Lydia ! Il y a plus important, là, maintenant.

Jonathan s'écrie :

— J'appelle le 911, j'appelle le 911 !

Cassie lui flanque une gifle.

— Reprends-toi ! Tu es vraiment nul pour gérer les urgences... *Nul!*

Josh s'exclame en attrapant au vol le sac à main de Sheila et son manteau dans le placard :

— Il a raison, il doit appeler le 911. Nous ne tiendrons jamais tous dans la voiture de Monica.

Tandis que Sheila gémit de plus belle, Cassie demande à Jonathan :

— Tu es sûr que tu n'es pas en hyperventilation ?

Lydia insiste :

— Je ne peux pas monter dans une voiture qui n'a pas de vitres teintées dans l'état où je suis, Monica. Je ne peux même pas aller de la maison à la voiture sans déguisement, je suis bonne pour que les paparazzi me prennent en photo ! Ils se planquent toujours dans les garages... S'ils découvrent que c'est moi la femme mystère, ma carrière est fichue !

Alex se fige sur place, le regard pensif.

— Attendez une minute... Monica, tu as toujours ces tenues indiennes dans ton placard ? J'ai une idée.

Une dizaine de minutes plus tard, alors que nous piquons un sprint sur la pelouse devant la maison pour rejoindre l'ambulance qui attend, Lydia s'exclame :

— Je me sens très exotique...

Elle n'a pas l'air très naturel, emmaillotée dans sa *lehnga* en mousseline rouge que j'ai rapportée de New Delhi lors de ma dernière visite dans mon pays natal. Mais au moins, le voile traditionnel qui recouvre sa tête est suffisamment ample pour lui couvrir le visage.

Je lui hurle :

— Surtout, ne la salissez pas !

Je relève le bas de mon propre sari pour éviter de trébucher alors que les ambulanciers nous font grimper un à un à l'arrière de l'ambulance. Naturellement, Lydia a insisté pour que Cassie et moi revêtions aussi nos costumes traditionnels et pour que nous dissimulions notre visage afin de mieux tromper la vingtaine de photographes qui sont passés à l'action à la seconde même où ils ont vu l'ambulance s'arrêter. Le seul visage de femme qu'ils peuvent apercevoir, c'est celui de Sheila, un visage crispé par un mélange d'angoisse, de peur et de fierté alors que Luke la transporte dans ses bras.

Finalement, elle a plutôt de la chance... La naissance de son premier enfant sera célébrée dans toute la presse à sensation et les émissions de télé racoleuses du sud de la Californie. Si elle n'avait pas aussi mal, cette nuit serait l'apothéose de sa vie.

Josh dit aux ambulanciers :

— Je suis médecin.

Puis il s'empare de leur radio CB et se met à déverser un torrent d'instructions au personnel de l'hôpital à l'autre bout de la ligne.

— Attendez-nous !

Cassie pousse Jonathan derrière moi avant de se hisser dans le véhicule.

Alex est le dernier à grimper. Il ferme les portières de l'ambulance en s'écriant :

— C'est bon. Allez-y!

Je murmure à Sheila tout en essuyant la sueur sur son front :

— Ça va aller. Tout se passera bien.

Tandis que l'ambulance se fraye un chemin entre les voitures, toutes sirènes dehors, Luke me lance :

— On peut dire qu'avec toi, on ne s'ennuie pas une seconde !

Josh braille dans le micro :

— Ici le Dr Joshua Weiss, du centre médical de l'université de Californie, service des urgences. Ma femme est en train d'accoucher, et nous sommes en route pour le Cedars Sinai. Il faut que vous m'attendiez dehors avec un brancard. Et préparez la péridurale ! Terminé !

Alex se penche en avant. Ballotté de droite à gauche dans l'ambulance, il a beaucoup de mal à garder son équilibre.

— Super, mon vieux ! C'est le moment idéal pour frimer un peu. *Quel cinéma!...*

Luke est scandalisé.

— C'est quoi, votre problème ?

Sheila m'agrippe la main si fort qu'elle est à deux doigts de l'exploser.

— Fermez-la! Fermez-la... tous!

Cassie attrape par le col un ambulancier absolument terrifié en désignant du menton un Jonathan à la respiration sifflante.

— Vous avez un inhalateur, dans votre machin ? Il est au bord de l'étouffement !

Quant à Josh, il concentre toute son attention sur sa femme.

— Essaie juste de respirer, mon ange. Tu te rappelles la technique de l'accouchement sans douleur ? Une longue inspiration, trois expirations brèves...

Sheila prend une voix tout droit sortie de *Poltergeist*.

— *Toi*, ça va bien ! Bas les pattes. *Dieu* m'est témoin que si jamais tu essaies de me toucher de nouveau, je te poignarderai pendant ton sommeil !

Il hoche la tête en lui caressant la main.

— D'accord, mon chou. C'est bon. Quoi que tu dises, je sais que c'est à cause de la douleur.

— Boucle-la!

Manifestement ébranlé, Josh se sent impuissant. Il me jette un regard emprunt de doute par-dessus le ventre de Sheila.

Lydia lui chuchote à l'oreille, persuadée que dans cet espace restreint d'à peine deux mètres sur deux, personne d'autre ne l'entendra :

— Dites-moi, vous lui avez acheté quoi, comme cadeau de futur papa ?

Avant que Josh ait le temps de se risquer à répondre, l'ambulancier qui se tient présentement entre les jambes de Sheila nous lance :

— La dilatation est déjà importante. Nous devons faire sortir ce bébé maintenant.

Josh tente d'escalader le ventre de sa femme pour se retrouver côté sud.

— Attendez ! Laissez-moi faire !

L'ambulancier refuse catégoriquement. Il le prend par les épaules et le repousse.

— Avec tout le respect que je vous dois, docteur Weiss, concentrez-vous sur la partie « tête ». Le reste, c'est mon affaire !

J'interviens.

— Attendez un peu, qu'est-ce que vous avez dit ? Vous voulez dire *là maintenant* ? Vous allez faire naître le bébé *ici* ?

— Nous n'arriverons jamais à temps à l'hôpital, madame. Je vais donc avoir besoin de deux personnes pour lui maintenir les jambes, afin qu'elle puisse pousser.

Je me tourne vers Lydia.

— Apparemment, c'est à vous et à moi d'agir.

— Moi ? Mais pourquoi moi ?

On dirait un chevreuil pris dans les phares d'une voiture.

Tout en grimpant sur les genoux de Luke pour retomber de l'autre côté, près de la jambe gauche de Sheila, je lui explique la situation :

— Josh doit rester là-haut. Cassie est en train d'essayer de ranimer Jonathan, et je suis pratiquement sûre que ma cousine n'a pas envie que mon ex-petit ami ou mon flirt du week-end dernier se penchent d'aussi près sur ses... vous voyez ce que je veux dire... son *intimité* !

Sheila demande à Josh pour la forme :

— Mon intimité ?

Alex demande, comme s'il était en terrain conquis (après toutes ces années passées loin de moi, il ne peut pourtant pas me connaître au point de juger mon comportement ou de s'en offusquer !) :

— Ton *flirt* ? Tu avais déjà une aventure ? Après une malheureuse semaine de célibat ?

Luke répète, mû par son instinct d'autodéfense :

— Ton flirt ? C'est comme ça que tu te racontes l'histoire ?

Cette fois, ça suffit. J'ordonne à Lydia :

— Vous, venez par ici !

Elle obtempère à contrecœur. Elle soulève le pied droit de Sheila sur son épaule et s'accroupit.

L'ambulancier nous observe tous sans rien dire.

Je me lance :

— Sheila, tu m'écoutes ? J'ai besoin que tu pousses de toutes tes forces...

Je me charge de l'autre pied de Sheila, je jette un regard rassurant à Josh — histoire de le calmer -, puis je hoche la tête en direction de l'ambulancier en me disant *in petto* : *Puissent Dieu, Vishnou et Adonai avoir pitié de nous tous.*

Une trentaine de minutes plus tard, tandis que nous nous engageons dans l'allée qui

mène au Cedars Sinäi, l'ambulancier agite sous le nez de Josh une pince chirurgicale en inox.

— A vous l'honneur !

Les yeux pleins de larmes, il s'en empare et coupe le cordon. Puis il embrasse un à un les doigts encore tétanisés de sa femme.

— Je n'arrive pas à croire que j'ai une fille. Je suis *père* !

Sheila murmure :

— Le père d'Asha. Asha Weiss.

L'ambulancier enveloppe le bébé dans une couverture, et les portes arrière du véhicule s'ouvrent.

— Bien. Maintenant, il faut emmener la maman et le nouveau-né à l'hôpital.

Cassie saute du véhicule et atterrit en plein milieu de l'essaim de paparazzi qui attend.

— C'était incroyable !

Jonathan me susurre avant de sauter derrière elle :

— Non ! C'est *elle* qui est incroyable. Tu as vu la manière dont elle a pris soin de moi ? Des femmes comme ça, on n'en trouve pas souvent!

Lydia passe en courant près des paparazzi et entre dans l'hôpital, entraînant dans son sillage Sheila sur son brancard, suivies de près par Cassie et Jonathan. Déçus de constater qu'à part Alex, Luke et moi, il ne reste personne dans la voiture de clown qu'est devenue l'ambulance, les paparazzi se dispersent rapidement.

Apparemment, Alex et Luke s'apprêtent tous deux à prendre la parole. Je lève donc la main pour leur intimer le silence. Il n'y a vraiment rien qu'ils puissent me dire que je ne sache déjà. Et je n'ai rien besoin d'entendre. Ce soir, ils n'étaient pas plus en compétition à mon sujet que je ne l'étais avec ce rouquin du Skybar pour Luke une semaine plus tôt. Quand je fais le bilan, je me dis qu'Alex ne me connaît plus vraiment, et Luke ne m'a jamais vraiment connue. C'est tout simplement un problème de territoire et d'instinct. Je le sais aussi bien que les autres, car j'ai été aussi coupable qu'eux. La vérité n'est pas seulement que toutes les femmes sont des animaux... La vérité, c'est que - hommes ou femmes — nous le sommes tous.

— Pas la peine de dire quoi que ce soit, vous deux. Croyez-moi, je comprends.

Pardonner à l'instinct animal que ces hommes ont en eux, c'est admettre mon côté animal. La survie est bien plus qu'un instinct, c'est un impératif. Le problème n'est peut-être pas tant de pardonner au primate qui est en nous, ou de le nier, que de l'accepter. D'en être conscient et de savoir le contenir.

Je dois respecter Alex, Luke et même Stefanie lorsqu'il leur arrive de ne pas réfréner leurs instincts...

Mais j'aurai le temps d'y réfléchir plus tard. Dans l'immédiat, il faut que je me traîne à l'hôpital pour me joindre au comité d'accueil du dernier bébé gorille du groupe.

Épilogue

Asha tire la langue à la bretelle garnie de perles que j'ai sur l'épaule. Sheila et Josh ont décidé d'élever Asha en lui faisant connaître leurs deux religions. Car comme l'a dit Sheila : *de toute façon, rien n'est clair dans la vie*. Elle s'y habituera. C'est quelqu'un de vraiment facile à vivre, pour un bébé. Presque trop calme, sans doute en réaction à la tendance de sa mère à tout dramatiser. Je berce doucement le bébé en maintenant sa tête, en savourant l'idée que je suis capable de la protéger ne serait-ce qu'un bref instant.

Lydia fait un geste au-dessus de sa tête, vers ce qui n'était jusqu'à présent qu'un ciel sans nuages.

Voilà les hélicoptères !

Les deux cents invités sagement assis quittent tous l'autel des yeux pour scruter les cieux au-dessus du nouveau domaine des Camydia, dans le quartier résidentiel de Pacific Palisades. La cérémonie de renouvellement des promesses de mariage de Cameron et Lydia se déroule avec un ballet incessant de limousines qui font la navette pour amener les invités. Une estrade a été dressée sur deux niveaux pour permettre de bien voir l'heureux couple, et un chœur de gospel - celui de l'église que Lydia a fréquentée lorsqu'elle était enfant - défie le rugissement de l'océan Pacifique au pied des falaises.

L'organisation méticuleuse de la cérémonie n'a omis qu'une chose : la restriction de l'espace aérien autour du quartier, suffisamment longtemps pour éviter les photos prises par hélicoptère qui ne manqueront pas d'apparaître à la une de la plupart des magazines demain matin.

— C'est vraiment le moment !

Lydia s'en prend à son responsable de la sécurité.

— Qu'est-ce que vous attendez pour intervenir ? C'est une cérémonie purement privée, quand même !

Rejetant ses cheveux en arrière, elle reprend du poil de la bête et donne à ces vautours l'image d'une femme sous son meilleur jour, interrompue en pleine célébration d'un amour idéalisé.

Je lance un sourire en coin à Sheila, qui me reprend Asha des mains pour la confier à Joshua.

Elle me chuchote :

— A d'autres!...

Puis elle extrait de son sac un biberon de lait en poudre qu'elle donne à son amoureux de mari.

Je rétorque :

— Il faut quand même lui reconnaître qu'elle joue avec les paparazzi mieux que

personne ! Son nouvel album va sûrement obtenir un disque de platine.

Cassie s'exclame, en glissant sa main dans celle de Jonathan :

— Naturellement ! Tous les gens sont du côté des amoureux. On n'y peut rien, c'est comme ça.

J'ai aussi appris récemment que les gens ne peuvent s'empêcher de défendre les opprimés. Car lorsque j'ai ouvert la lettre de Stefanie hier, je me suis surprise à espérer qu'elle réussisse dans le nouveau cabinet juridique où elle vient d'être embauchée. C'est bien la dernière réaction à laquelle je m'attendais de ma part ! Même si ce n'était qu'une sorte de faire-part, une photocopie parmi le millier d'exemplaires qu'elle a probablement distribués sans réfléchir à tous ceux qui figuraient dans son carnet d'adresses. Je sais aussi quel objectif elle visait en faisant ça. Mais j'ai décidé de considérer cette lettre comme une offre de paix à laquelle je répondrai par l'envoi d'une bouteille de merlot.

Peut-être qu'après avoir vécu un mois entier sans aucun homme dans ma vie, je me sens suffisamment libérée pour voir les choses avec lucidité. Si toute cette folie prend ses racines dans la compétition biologique, il est clair qu'en évitant totalement les hommes, je deviendrai suffisamment attirante pour trouver chaussure à mon pied en moins de deux. Je souris intérieurement en inclinant mon verre pour le toast au champagne.

Et comme toujours, l'énergie positive attire l'attention sur la femme comme la chaleur attire les papillons de nuit vers la flamme.

Le papillon qui me lorgne depuis l'autre bout de la pièce a carrément les yeux rivés sur moi. Il me fait même un clin d'œil tandis que les bulles me montent à la tête. Je sais que je devrais l'ignorer. Le snober. Au minimum, *m'abstenir* de lui rendre son clin d'œil.

Mais ce serait tellement moins drôle !

REMERCIEMENTS

Je remercie...

Les femmes qui m'ont rendu la vie difficile. Car elles m'ont appris à me protéger et, accessoirement, m'ont donné une nouvelle idée de livre.

Mon éditrice, Kathryn Lye, dont l'enthousiasme concernant le concept de *mauvais œil* m'a convaincue que je tenais une bonne piste.

Et mon agent Lorin Rees, bien sûr. Le fait d'être un homme ne l'empêche apparemment pas d'apprécier tout ce que j'essaie de dire.

A la jalousie, qui distingue les filles des femmes.

Et à l'animal qui est en nous toutes, qui n'exige que du respect et un peu de viande fraîche avant de nous laisser reprendre le dessus.